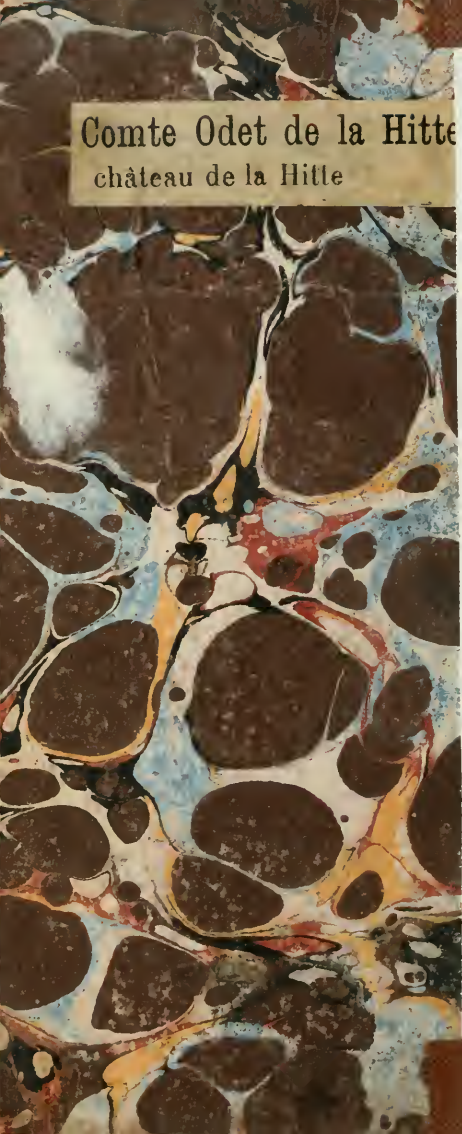
3 1761 03581 0209


Comte Odet de la Hitte
château de la Hitte

LETTRES
DU MARQUIS
DE
ROSELLE.

Par MADAME ***

PREMIERE PARTIE.

A LIEGE,
Chez D. DE BOUBERS, Imprimeur-Libraire.

M. D C C. L X X V.

PQ
1982
E44A7

LETTRES
DU MARQUIS
DE ROSELLE.

LETTRE PREMIERE.

De la Comteſſe de St. Sever au M. de Roſellé.

A Paris, le 18 Novembre.

LA tendre amitié qui nous unit, mon cher frere, & que vous avez toujours cru comme moi, néceſſaire à notre bonheur, m'eſt ſi précieuſe, que le moindre refroidiſſement me cauſeroit un mortel chagrin. Je tâcherai de ne m'y jamais expoſer. Vous êtes ſûr de mon cœur, je connois le vôtre; je ne devrois pas craindre d'être indiſcrette, en vous conjurant de m'expliquer votre conduite. Vous avez quitté l'appartement que je vous avois choiſi près de moi; vous êtes allé vous loger dans un quartier éloig-

né; je ne vous vois plus aussi souvent que je vous voyois; je ne sais.... mais je crains.... je m'allarme peut-être à tort... serois-je assez heureuse pour que mes craintes ne fussent point fondées? M'aimez-vous toujours, mon frere? Rassurez mon cœur, ce cœur que dans tous les temps vous avez trouvé si tendre. Peut-être les avis que je vous donnois vous ont-ils déplu; mais songez que je suis votre sœur, plus que votre sœur; vous n'avez plus de pere, ni de mere, vous entrez dans le monde: le Corps où vous êtes, vous livre à une foule de jeunes gens qui vous entraîneront dans les plaisirs & les dangers qui les suivent. Un homme de vingt ans, qui se trouve, comme vous, livré à lui-même, jetté dans le tourbillon du monde & des séductions, a besoin de conseils; il ne doit pas rougir d'en recevoir, d'en demander. Avez-vous de vrais amis? A votre âge en choisi-t-on de solides? On en trouve de chauds, d'ardens, il en faudroit de sages. Vous n'avez qu'une amie, mon frere, une amie tendre & sincere, qui a plus d'expérience que vous, qui doit vous être chere: la négligerez-vous? Je vous ai parlé de mariage, ma proposition vous auroit-elle déplu? Je n'ai point prétendu vous gêner; l'amitié, la vraie tendresse ne sont point impérieuses, elles proposent & n'exigent point. J'ai cru pouvoir vous parler d'un établissement honorable & avantageux; je vous l'avoue, je voudrois vous voir marié; vous le devez à votre nom, vous avez le cœur sensible, l'ame honnête, vous seriez heureux d'être lié par le devoir à une femme aimable & digne de vous, mon frere; je vous regarde comme mon fils, ne me le pardonneriez-vous pas? J'ai balancé long-temps à vous écrire, j'aurois préfé-

ré une explication tête-à-tête; vous l'avez évitée, je m'en suis apperçue; répondez-moi, ouvrez-moi votre cœur: mon ami, mon frere, mon fils, ne craignez rien, soyez sûr que vous ne pourriez jamais m'empêcher de vous aimer.

LETTRE II.

Du Marquis de Roselle à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 18 Novembre.

QUels soupçons, ma sœur! Vous pouvez douter que vous me soyez toujours infiniment chere! Revenez je vous conjure, de cette idée offensante pour moi. Je vous chéris, je vous estime, je dirois presque, je vous respecte; mais cette expression vous déplairoit. Votre amitié, l'intérêt que vous prenez à moi, me pénetrent de reconnoissance; mais, ma chere sœur, ne vous affligez point; ne vous étonnez pas, si je ne vous vois plus aussi souvent que je le voudrois: des liaisons nouvelles, occasionnées par un état nouveau, m'arrachent à vous malgré moi. Vos conseils, excellens pour régler les mœurs, ne pourroient à présent servir seuls de regle à ma conduite. Il me faut des amis, des hommes au fait des usages, des guides dans le monde; souffrez que je les cherche. Les principes les plus vertueux & les plus solides ne me feroient point éviter un ridicule. Vous pardonnez tout, hors les vices; le monde pardonne tout, hors les ridicules Votre société est estimable, mais trop resserrée; vous vivez, pour

ainſi dire, en famille avec un petit nombre d'amis qui n'ont que des vertus. J'en fais grand cas ; mais leur ſociété ne peut me ſuffire. Je ſuis dans le monde, il faut que je voie le monde. Je reçois avec reconnoiſſance la propoſition que vous me faites de me marier, mais je vous conjure, ma ſœur, de ne pas me preſſer là-deſſus. Plus ce lien me paroit reſpectable, & plus il m'effraie. Je ſuis ſi jeune, vous me rendriez malheureux, & vous rendriez malheureuſe la femme qui s'uniroit à moi. Il faudroit, pour que je puſſe ſonger à me marier, que j'aimaſſe. Le ſentiment ne ſe commande point. Adieu, ma chere ſœur, ſoyez ſûre de ma tendre amitié, ne me ſoupçonnez plus de refroidiſſement: pardonnez-moi mes abſences involontaires. &, je vous en conjure, ne me parlez point de mariage.

LETTRE III.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 19 Novembre.

JE n'ai pu y tenir davantage, ma chere amie, j'ai écrit à mon frere. Je vous envoie ſa réponſe, elle eſt polie, elle eſt amicale, elle n'eſt pas tendre. Il me donne des raiſons ; mais il ne me raſſure pas. Mes gens ont découvert qu'il avoit des liaiſons ſecrettes, je vous l'ai déja dit. Il ſe cache, mon amie, il eſt coupable. Qu'il voie le monde, j'y conſens ; mais que ce ſoit avec moi qu'il vive. Bon Dieu, qu'il me cauſe

d'inquiétudes ! Que je voudrois faire revenir ce temps heureux, où dans l'âge de l'innocence il n'avoit de confiance qu'en moi! Hélas! vous savez ma chere, s'il mérite d'être aimé. D'ailleurs ce frere est aujourd'hui toute ma famille. Il n'a pu profiter des exemples d'un pere, qui nous fut enlevé si jeune en Italie à la tête de son Régiment ; moi-même à peine ai-je pu le connoître Ma mere; en mourant, vous vous en souvenez, me recommanda ce fils, ce cher objet de ses tendres soins. „ Servez de pere & de „ mere à votre frere, me dit-elle, je le laisse „ entre vos mains & entre celles de votre ma„ ri; guidez tous deux sa jeunesse. Il sera sus„ ceptible de grandes passions, tâchez de le „ préserver des grands malheurs qu'elles entraî„ nent. " Ces dernieres paroles d'une mere respectable & tendrement aimée, sont une loi gravée dans mon cœur, je ne m'en écarterai jamais. Je ressens une double satisfaction quand je songe que j'obéis à ma mere, en veillant au bonheur de son fils. Cette même idée redouble aujourd'hui mon inquiétude. Le moyen sûr de prévenir les maux que je crains; seroit un mariage agréable & avantageux; je ne perds point de vue ce projet. J'ai envie de lui faire faire connoissance avec Mesdemoiselles de Saint-Albin. L'aînée lui conviendroit ; mais que je crains ces liaisons dont je vous ai parlé ! Je n'appréhende pas qu'il se lie avec des hommes perdus de réputation: il a des sentimens ; mais on peut l'abuser. Vous connoissez les faux principes des jeunes gens. Ils croient que la société des femmes les plus viles ne les déshonore point & que pourvu qu'ils ne se montre pas en public avec elles, il leur est permis de les voir familiérement. Est-il rien de plus inconséquent ? Mais

l'inconséquence est l'effet naturel du vice.

Dois-je chercher à approfondir ce que mon frere veut que j'ignore ? Dois-je me livrer à une dangereuse sécurité ? J'attends de votre amitié & de votre expérience les conseils que je vous demande. Adieu, ma tendre amie.

LETTRE IV.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 20 Novembre.

J'Entre dans vos peines, ma chere Comtesse; je partage vos inquiétudes, & j'avoue que le petit air de mystere que je remarque dans la lettre de votre frere, me fait de la peine. Vous avez raison, on ne se cache point quand on n'a pas besoin de se cacher. Craignez, & ne vous effrayez pas. Il ne faut pas se flatter que votre frere ne donne point dans les erreurs de son âge : tant d'exemples l'y entraîneront! Et c'est en vain que votre sagesse se révolte de tout ce qui n'est pas aussi pur que vous-même : mais il a l'ame honnête, il en reviendra. Vous l'avez jusqu'à présent gardé à vue, il n'est plus enfant, il ne faut plus le traiter comme s'il l'étoit. Observez-le, mais ayez l'air de vous reposer de sa conduite sur lui-même. Votre frere est dans le monde ; c'est pour lui un pays étranger, il doit y être tout étonné. Le premier coup d'œil du monde est enchanteur pour son âge. Il suivra le torrent, il menera d'abord une vie dissipée, il nouera des intrigues, il aura

des passions, il fera des fautes. Son esprit, son heureux naturel, l'éducation qu'il a reçu, votre prudence me font espérer qu'il n'ira point jusqu'au vice. ou du moins qu'il en sortira bientôt ; il est trop fait pour la vertu. Lorsqu'une fois on a pris du goût pour les plaisirs & pour le monde, il n'y a que l'expérience qui en désabuse; les leçons, si elles ne sont adroitement déguisées, n'y peuvent rien. Sans l'expérience, il y a une foule de vérités que l'on n'est pas même en état d'entendre.

Je ferai de mon mieux auprès du Marquis. Je ne le vois presque pas; mais je saurai ce qu'il fait par M. de Ferval, qui est en relation de plaisirs avec lui. Ne vous allarmez point avant le temps ; tranquillisez-vous, ma chere Comtesse, j'espere vous apprendre bientôt de ses nouvelles : en attendant, tâchez de l'attirer chez vous ; procurez-lui des plaisirs honnêtes, c'est le seul moyen de le dégoûter de ceux qui ne le sont pas. Amusez-le, montrez-lui toute votre tendresse; qu'elle prenne vis-à-vis de lui le ton de la confiance. Marquez lui toujours de l'estime, c'est un bon moyen pour éloigner les cœurs bien faits de ce qui pourroit les en rendre indignes. Ne lui faites point appercevoir sur ses démarches une inquiétude & une curiosité fatiguantes; paroissez ignorer, & ne point chercher à savoir, tout ce qu'il ne veut pas que vous sachiez. Cette adresse est très-nécessaire avec les jeunes gens, ils ne peuvent souffrir la dépendance, ni tout ce qui en a l'air. Leurs goûts dominans sont pour la liberté & pour les plaisirs. Des parens tendres doivent paroître s'y prêter; cette complaisance assure leur pouvoir & n'y peut jamais nuire. Qu'on est puissant quand on est aimé! Votre frere vous aime, son cœur & son

caractere m'assureroient presque que ce n'est point le goût de la liberté qui vous l'arrache ; & c'est sur cela que mon espérance est fondée, & mes soupçons aussi.

Si c'étoit une passion.... Vous vous en apercevrez bientôt ; s'il est vivement affecté, il voudra cacher quelque-temps son amour. Les Amans aiment le mystere, vous le verrez distrait, rêveur, inquiet ; si l'objet en est digne, il ne pourra tarder à vous ouvrir son cœur ; il voudra vous faire partager ses sentimens ; vous deviendrez sa confidente, il ne vous aura jamais tant aimée. Si malheureusement il s'étoit attaché à quelque femme méprisable, il mettroit tout en usage pour se dérober à vos regards ; loin de vous chercher, il vous éviteroit ; ce seroit alors, ma chere, qu'il faudroit redoubler d'art pour cacher des soins qui deviendroient nécessaires. Cette crainte est peut-être sans aucun fondement, ne vous y livrez point. L'intérêt que je prends à vous me fait tout prévoir.

Je crois que vous ferez bien de supprimer les conseils, à moins que le Marquis ne vous en demande ; le moindre mal qu'ils puissent produire, lorsqu'il ne sont pas demandés, c'est d'ennuyer, & dès qu'ils ennuient, ils deviennent inutiles. Les vôtres pourroient même devenir dangereux ; ils éloigneroient encore le Marquis ; il ne pourroit s'empêcher de les prendre pour des leçons, & les leçons ne plaisent jamais. D'ailleurs rien n'est plus à craindre que l'habitude d'entendre la vérité, sans attention, ou dans le dessein formel de ne pas la suivre, ou, ce qui est plus fâcheux encore, dans l'envie de l'éluder, de la retourner, de l'ajuster à ses intérêts & à ses penchans ; voilà, ma chere, ce qui ne manque pas d'arriver aux jeunes gens

entraînés par des passions vives, & que des parens peu habiles accablent d'avis dans un temps, où souvent ils ne sont pas capables de les écouter, encore moins de les suivre. Il ne faut point prodiguer la vérité, il faut la réserver pour les occasions décisives, la présenter alors dans toute sa force; voilà comment elle peut opérer les plus grands effets.

Je ne vous conseille point non plus de parler de mariage à votre frere; vous voyez ce qu'il vous dit. Sa résistance ne me surprend pas; c'est une suite du goût pour l'indépendance. Presque tous nos jeunes gens pensent comme lui; tous les parens vertueux doivent penser comme vous. Votre dessein est raisonnable; mais ne le montrez point trop. Si votre frere est éloigné de votre idée, vous l'en éloigneriez davantage, & vous l'éloigneriez de vous. Pour l'engager à un mariage, il faudroit que l'amour nous aidât. Nous n'aurions alors qu'à laisser aller son cœur. Tâchez de lui faire connoître de jeunes personnes aimables; j'approuve fort cette idée.

Ce que je ne puis me lasser de vous recommander, ma chere, c'est de ne lui pas témoigner de la curiosité sur sa conduite. Ne le mettez jamais dans le cas de dissimuler, vous l'accoutumeriez à la fausseté; la nécessité l'y forceroit d'abord: il lui en coûteroit de vous tromper; bientôt le mensonge lui deviendroit familier; il s'en feroit un jeu? & tout seroit perdu: conservez précieusement sa candeur; je voudrois même qu'il sentit, par votre réserve, la crainte que vous auriez de l'engager à trahir la vérité; cela ne pourroit que lui donner plus d'horreur pour ce vice, dans lequel une sévérité mal-adroite a plongé tant de jeu-

nes gens. La contrainte, encore une fois, fait naître d'abord la dissimulation, celle-ci la fausseté, qui entraîne nécessairement la bassesse; & c'est alors qu'il n'y a plus d'espérance. Voilà, ma chere Comtesse, les réflexions que votre situation m'a fait faire. Pesez-les Je vous trace la route que je suivrois à votre place? comptez sur mes soins; mon jeune ami pourra nous servir. Adieu, ma chere, vos intérêts sont les miens, vous n'en doutez pas.

LETTRE V.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 24 Novembre.

LA justesse de vos réflexions, ma tendre amie, a rectifié mes idées; je sentois la nécessité de procurer des plaisirs à mon frere; mais vous m'avez fait envisager le danger de mes conseils; je me rends. Je les supprimerai. Il m'en coûtera, mais je m'observerai désormais. J'ai déja commencé: il est venu me voir aujourd'hui; je l'ai trouvé rêveur, sérieux, & un peu contraint; je lui ai montré tout le plaisir que j'avois à le voir, il en a paru touché; je l'ai prié de venir souper chez moi après-demain, il me l'a promis d'assez bonne grace; & d'après sa promesse, je me suis assurée de Madame & de Mesdemoiselles de Saint-Albin. Il y a long-temps que j'avois projetté de menager cette entrevue; vous connoissez ces Demoiselles; elles ont de la beauté; elles sortent d'un couvent où elles ont

reçu la meilleure éducation; la plus grande modestie ne prend rien sur leurs talents; leur mere n'a rien épargné pour les rendre aimables, elles sont fort riches, & d'une naissance distinguée; ce sont enfin des partis excellens. J'aurois beaucoup de joie, ma chere, si mon frere pouvoit s'attacher à l'aînée. Je veux donner à ce souper un petit air de fête. J'y ai invité plusieurs amis aimable, des jeunes gens, des gens d'esprits. J'engagerai Mesdemoiselles de Saint-Albin à chanter. J'ai fait tout préparer pour un petit bal après le souper; enfin je ne négligerai rien de ce qui pourra contribuer à y répandre de l'agrément & du plaisir. Je vous rendrai compte de l'effet qu'auront produit mes soins. Mon mari badine de mes préparatifs. Il ne croit point que Mesdemoiselles de Saint-Albin plaisent à mon frere; il leur trouve l'air sec & haut. Je ne les vois pas ainsi; elles sont comme toutes les jeunes personnes bien élevées. Adieu, ma digne amie; est-il besoin de vous assurer de mon amitié? Jugez-en par ma confiance.

LETTRE VI.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 27 Novembre.

MOn frere n'a point répondu à mon attente, sa politesse n'a pu masquer son ennui. Le souper, le bal, tout a été froid & triste; on ne s'est séparé qu'à quatre heures du matin. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour animer cette fête,

pour y faire naître le plaisir, je n'ai pu réussir. Ah ! que je crains que vos soupçons ne soient trop bien fondés ! Les plaisirs décens n'ennuient point, quand on n'a pas le malheur d'en connoître d'autres. Je suis bien inquiete, ma chere ; mais j'ai su dissimuler, il ne s'en est point apperçu Je continuerai d'agir de même, je ne me découragerai point ; je l'éclairerai, je le servirai, sans le contraindre. Voilà, ma chere amie, tout ce que la fatigue que ce bal m'a causée, me permet de vous dire. Adieu, je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE VII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 28 Novembre.

VOus ne devez être ni découragée, ni surprise, ma chere Comtesse ; je prévoyois, avec M. de Saint-Sever, l'effet que ce souper produiroit. Mesdemoiselles de Saint-Albin sont belles, elles ont reçu ce qu'on appelle la meilleure éducation. Mais... ma chere, elles ne conviennent point du tout à votre frere. Je ne les goûte pas, elles ne m'ont point reconciliée avec la méthode que l'on suit pour former nos jeunes personnes. Si j'avois eu une fille à élever, j'aurois pris une route bien différente. Ce n'est point par les préceptes arides, & par les notions fausses & outrées qu'on donne dans les Couvents, qu'une jeune personne peut être insensiblement préparée à vivre dans le monde,

à y remplir un jour les devoirs d'épouse & de mere. Quoiqu'il en soit, je ne crois pas que le Marquis puisse aimer & aimer constamment une femme avec tant d'apprêt & si peu de naturel.

M. de Ferval a interrompu ma lettre. Nous avons besoin de courage & de vigilance, ma chere amie; avec cela, nous tirerons votre frere de tous les périls. Le mal n'est pas grand, dès qu'il est connu; nous trouverons le remede. La foule entraîne le Marquis, nous l'arrêterons. Voilà le monde; on fait rougir un jeune homme de vingt ans d'être sage; on lui persuade que c'est un ridicule de n'avoir point d'intrigues; il en forme, bongré malgré. Le goût des filles d'Opéra est à la mode. Ces femmes-là font d'un accès facile: elles sont séduisantes; & ce qui n'est qu'un goût, qu'un ton pour des gens accoutumés à l'intrigue, peut être une passion dans un jeune homme neuf & sans expérience. Il est vrai que ces créatures sont pour la plupart trop mépriſables, pour qu'il soit à craindre qu'on ne puisse pas désabuser une ame bien née. L'amour éleve ou avilit l'ame, suivant l'objet qui l'inspire. Votre frere rougira du sien, il le combattra, nous l'aiderons à le vaincre. Ne vous effrayez pas, ma chere Comtesse; nous avons déja un moyen de lui dessiller les yeux sur sa chere *Léonor*. C'est une fille d'Opéra très-jolie & très-artificieuse. La conduite de cette fille annonce des vues dangereuses; elle use certainement du manege des rigueurs; pour en chaîner le Marquis. Tous ses amans ont été renvoyés, excepté, à ce que l'on croit, un M. de la Roche, Financier riche & vieux, qui l'entretient sourdement, & qui a des raisons de cacher ses liaisons avec elle. On est persuadé qu'elle profite du secret, auquel il est obligé;

pour le recevoir à certaines heures. Votre frere ne se doute pas de cette intrigue; il se croit l'unique amant de Léonor. C'est elle sans doute qui l'a engagé à s'éloigner de vous; c'est elle, n'en doutez point. Dissimulez, feignez avec lui d'ignorer ses démarches. Ferval, dont je connois le zele & l'activité, ne négligera rien pour se mettre au fait de tous les détails, & de la suite de cette inclination. Ne vous allarmez pas, ma chere Comtesse; laissez agir nos soins, redoublez vos caresses, cachez vos craintes, & comptez sur nous.

LETTRE VIII.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 28 Novembre.

VOus me désespérez, fille adorable; vous n'avez jamais été si passionnement aimée, vous me l'avez avoué. Par quelle fatalité l'amant le plus tendre s'attire-t-il vos refus? Quel crime ai-je donc commis? Quel crime? Hélas! celui de t'aimer avec idolâtrie. Coupable! moi! Un si tendre amant peut-il l'être? Tu veux m'interdire jusqu'au plaisir de te voir! Deux jours, deux jours vont se passer sans que je puisse espérer.... Me haïrois-tu? Grand Dieu! Ah! Léonor, Léonor, il faut bien t'accuser de cruauté; car quels peuvent être les motifs? Daigne au moins me les confier. Si c'étoit.... quelle affreuse idée!... Mon ame la repousse loin d'elle, & tremble de s'y livrer. Explique-toi..... Cache moi plutôt..... Non, je veux tout savoir. Serois-

rois-je condamné à te haïr?..... Je t'outrage sans doute; ah ! pardonne, pardonne chere amante, des transports dont je ne suis pas le maître, tu sais si j'aimerois mieux mourir que te déplaire? N'acheve pas de me désespérer; daigne m'écrire, me répondre; mêle quelques consolations à tes rigueurs : que la pitié dédommage l'amour.....Adieu. L'agitation, l'attendrissement, la crainte se choquent dans mon ame, & confondent toutes mes idées. Dieu ! quel état! Permets que j'aille te voir aujourd'hui, chere Léonor, ne me refuse pas cette grace.... Tu ne pourras... je vole à toi.

LETTRE IX.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 28 Novembre.

QUe votre amour me touche Marquis, mais que vos soupçons m'humilient! Quoi! vous ne me pardonnerez pas de mériter de vous un peu d'estime ? Vos vertus m'en ont inspiré pour vous, elles ont porté tant de lumiere dans mon ame, que vous devriez, loin de vous plaindre, respecter leur ouvrage. Oui, cher Marquis, c'est à vous que je dois le désir, le goût de la vertu. Vous l'avez fait éclore dans un cœur où la nature en avoit mis le germe. Les rigueurs du sort, la barbarie de mes parens, qui, dès l'enfance, m'ont fait embrasser un état si dangereux; les séductions dont j'ai malheureusement été entourée, n'ont pu l'arracher de mon cœur, ce germe précieux. Hélas! la dissipation, les

exemples, &, plus que tout cela, l'indigence, l'affreuse indigence, m'ont tenu trop longtemps sur les yeux le bandeau fatal que vous avez fait tomber. Que vous avez tort de vous plaindre de mon cœur! C'est lui qui me fait oublier l'outrage de vos soupçons. J'espere assez de votre complaisance pour croire que vous ne viendrez pas aujourd'hui chez moi. Pourrai-je même vous recevoir quelque autre jour sans danger? Adieu, mon cher Marquis, que ne me connoissez-vous mieux!

LETTRE X.

Du Marquis à Monsieur de Valville.

A Paris, 30 Novembre.

JE la vis hier, cher Valville, elle remit le calme dans mon cœur; je suis sûr de son amour. Ses refus sont si tendres, que je les trouverois aimables, si j'étois moins passionné. Son ame est remplie de délicatesse. C'est son amour, c'est sa vertu qui me rend malheureux; à ce prix je consens à l'être.... Non, j'espere vaincre sa résistance, j'en triompherai par ma tendresse, ce triomphe augmentera mes plaisirs. Que les soupçons que je te communiquai l'autre jour étoient injustes! Que je me les reproche! Qu'elle les a bien effacés, sans chercher à se justifier! Reviens, cher ami, des préventions que mon amour jaloux & irrité a pu donner contre elle. Que tu la connoissois mal! tu la confondois avec ses pareilles! .. Non; elle est digne de mon cœur, elle le remplit; ce n'est plus une

intrigue, c'eſt un attachement..... Un attachement ! Pour Léonor ! Oui, je ne m'en dédis point..... Je ſouffre..... Il n'eſt que toi dans le monde à qui je puiſſe ouvrir mon cœur. Permets ces épanchemens, j'en ai beſoin. Je crains que ma ſœur ne s'apperçoive de ma paſſion, c'eſt une femme eſtimable, elle m'a ſervi de mere, je lui dois beaucoup, elle m'eſt chere: mais elle eſt auſſi remplie de préjugés que de vertus; je la connois, elle me croiroit perdu, ſi elle ſavoit que je ſuis attaché à la femme la plus aimable. Une fille d'Opéra! Ah! c'en ſeroit aſſez pour la déſoler. Il faut que je m'obſerve beaucoup, à cauſe d'elle, vis-à-vis même de mes gens.

Sa fantaiſie eſt de me marier. Juge ſi j'y puis penſer! Je ſoupai chez elle il y a deux jours; elle m'en avoit prié trois jours auparavant. Il m'auroit été facile de m'appercevoir de ſes projets; M. de Saint-Sever ne laiſſa point ce travail à ma pénétration. Il me prit à l'écart, dès que j'entrai, & me vanta, d'un air myſtérieux, la beauté, l'eſprit, & ſur-tout la fortune de Mademoiſelle de Saint-Albin. Je vis dès-lors de quoi il étoit queſtion. Le cercle étoit déja formé quand j'arrivai: on me préſenta à Madame & à Meſdemoiſelles de Saint-Albin. La compagnie aſſez nombreuſe, étoit compoſée de femmes auxquelles j'accorderois volontiers le titre d'eſtimables; mais elles prétendent à celui de jolies; d'hommes ſenſés, qui s'efforcent d'être agréables; de froids ſavans, qui ſe donnent pour de beaux eſprits; de jeunes gens timides & empeſés. Juge par ce détail de l'effet de l'enſemble. La Converſation languiſſoit, on propoſa le jeu. Je fais un brelan, je gagne, & je meurs d'ennui. Mademoiſelle de Saint-Albin

étoit de cette partie. Elle & sa sœur sont belles, il faut en convenir; mais quel air droit! A peine leur ai-je entendu dire un mot; encore lorsqu'elles le prononçoient, elle regardoient leur maman. On leur a voulu donner des talens; l'aînée chante, la cadette joue du claveſſin. Elles nous régalerent d'une cantate, qu'à leur maintien j'aurois priſe pour le *Stabat* du Pergoleſe. Ces beautés ſortent du Couvent. Je les aurois cru muettes, ſi je n'avois remarqué que tandis que la mere jouoit & ne les voyoit pas, elles ſe mirent dans un coin à caqueter tout bas, avec une autre jeune perſonne de leur âge. Je prêtai l'oreille, & j'entendis des diſcours ſi plats, débités avec une ſi prodigieuſe volubilité, que je leur laiſſai vîte le champ libre. On ſe mit à table, & l'on me fit le cadeau ſingulier de me placer auprès de Meſdemoiſelle de Saint-Albin: je ne pus jamais en obtenir un mot. Quand je leur faiſois une queſtion, elles me répondoient d'un air ſec & froid, oui, Monſieur, non, & Monſieur, & Madame leur mere prenoit la parole à leur place quand la réponſe pouvoit aller au delà du monoſyllabe. Le ſouper finit; & ma ſœur, qui vouloit abſolument me faire trouver cette ſoirée charmante, fit danſer. Il nous vint beaucoup de monde; c'étoit un petit bal très-paré, très-illuminé. On danſoit décemment, on ne parloit qu'aux meres; les filles avoient l'air de ſtatues à reſſorts. Enfin, je ne crois pas que jamais la triſteſſe & l'ennui aient pris avec moins de grace le maſque de la gaieté. Il fallut pourtant tenir bon, & reſter juſqu'à quatre heures du matin. J'étois excédé; ma ſœur s'en apperçut, j'en eus du regret; j'étois le héros de la fête, je m'y prêtai le plus qu'il me fut poſſible. Juge, cher ami, d'après les projets de ma ſœur, quels

assauts j'aurois à soutenir, si elle savoit ce qui se passe dans mon cœur! Vois combien je dois m'observer! Voudrois tu te charger de faire l'emplette du carrosse que je veux donner à Léonor? Tu me rendrois un service essentiel. Je ne puis prendre moi-même ces soins sans me trahir. Adieu, cher Valville, je t'embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XI.

De Valville au Marquis.

A Paris, 1 Décembre.

JE te croyois un peu raisonnable, Marquis, d'honneur, je le croyois. Tu avois reçu des leçons d'un maître assez habile; tu n'en as pas trop profité. Allons, je vois bien qu'il faut te tenir la lisiere. Ah! fiez-vous à ces cœurs neufs; ils sentent un si pressant besoin d'aimer, que leur raison ne sauroit tenir contre quelques agrémens. Leur raison! Je m'énonce mal: la raison n'est que l'expérience du monde, on ne l'a point à ton âge; c'est un aveugle mouvement qui vous entraîne. Je saurai demain au juste l'état de ton cœur Vous autres grands enfans, vous êtes sujets à prendre vos premieres palpitations pour de l'amour. Je prévois qu'il ne sera pas aisé de te corriger de la mauvaise éducation que l'on t'a donnée. On n'a songé qu'à faire de toi un homme à grands sentimens & à beaux procédés; sottise! On ne gagne rien à valoir mieux que ceux avec qui l'on vit; & en bonne philosophie, le vrai mérite est d'avoir celui qui est

généralement recherché. Je t'avois mis entre les mains de Léonor pour y prendre le ton du monde, & te mettre en réputation; & voilà que tu te prends de belle passion pour elle; c'est un enfantillage. Il faut que tu saches qu'il n'est question aujourd'hui que d'être aimable, & pour l'être qu'est-il besoin d'amour? Il ne nous rend tels tout au plus qu'aux yeux de l'objet que l'on aime. On ne demande que de la galanterie; la galanterie est l'amour du sexe en général. Elle est dans la nature; les femmes ne se ressemblent-elles pas toutes assez pour nous faire passer légérement de l'une à l'autre? On est revenu de ces goûts exclusifs. Au lieu de s'étouffer le cœur d'une grosse passion, on met en mille goûts divers & passagers, la monnoie d'un grand sentiment; petite maison, brillans équipages, petits soupers, maîtresses, aventures galantes, tous ces menus plaisirs font une assez bonne somme de bonheur pour un honnête homme. Quant à l'article des maîtresses, pour débuter dans le monde, on prend à ses gages, une Laïs en réputation, mais on ne se met pas à ses ordres, on l'aime autant qu'il le faut pour jouir, & l'on n'y tient pas assez pour ne pas s'en délivrer quand il convient.

Tu es bien bon, Marquis, de croire à la vertu des femmes. Tu serois bien fot de croire à celle d'une fille d'Opéra. Léonor joue vis-à-vis de toi la fille honnête, elle fait son métier. La fine mouche, elle sait à quels filets se prennent ces bonnes gens qui voudroient estimer ce qu'ils aiment; laisse la faire, elle répandra dans toute sa maison une odeur de sainteté. Bon garçon! & tu donnes tête baissée dans le panneau! Comme elle te meneroit loin, si un homme expert en femmes ne venoit à ton secours. Tu as besoin

d'un Directeur; si j'en connoissois de plus capable que moi, je t'aime assez pour t'adresser à lui; mais je crois être ton fait. Suis le plan de conduite que je te tracerai, & Léonor est à toi dans peu de jours, c'est Valville qui t'en répond.

Commence d'abord par te défaire de cet air nigaud de passion qui ne sied pas du tout. Parle amour d'un ton leger. Laisse entrevoir à la Nymphe des dispositions prochaines à la générosité; des dispositions entends-tu? Il n'est pas temps encore de penser à l'équipage que tu me demandes. Quels arrangemens avez-vous donc pris ensemble pour cela? Veux-tu que Léonor rétracte bientôt ses rigueurs? parois t'en consoler avec une autre, pique sa jalousie, amorce sa vanité, inquiete son avidité (car elle doit en avoir) en reprenant gaiement l'air d'un homme devenu libre; & si tu veux bien revenir à elle, que ce soit sans empressemens. Veux-tu voir bientôt à quoi tient sa vertu prétendue? prends le ton du monde, de ces gens que ta sœur appelle libertins; ne parois estimer ni une femme, ni ses faveurs; tire sur les bégueules à sentimens: familiarise-toi avec elle, libre, hardi, entreprenant, & le reste. Fais ce que je te dis, la syrene se jettera dans tes filets; si tu fais autrement, tu t'empêtreras dans les siens à ne pas t'en tirer le cœur net. Je te le prédis, tu seras la fable du public; & d'entrée de jeu, tu perdras, par cette sottise, mille bonnes fortunes: pense y bien.

Et songe aussi à sortir une bonne fois de la tutelle de ta sœur. Éternellement sous la férule! Oh! mon ami. Eh! comment te formeroit-elle pour le monde, elle qui ne connoît & n'aime que les vertus de nos vieilles grand'meres? Elle feroit de toi un bon Gaulois, un bon Chrétien. Après? Tu serois, si tu veux, le dernier

des Romains. Après ? En ſerois-tu plus aimé, mieux récompenſé, plus fêté, plus heureux ? Mon ami, autres temps, autres mœurs, c'eſt le meilleur de nos vieux proverbes. La vertu de nos jours, c'eſt l'honneur, non pas l'honneur de ces preux Chevaliers qui couroient comme des fous les grandes aventures; non, mais celui du galant homme, qui ne s'avilit point par des lâchetés La vieille vertu ſeroit dans la bonne compagnie, comme un ſauvage tranſplanté dans une ville civiliſée : tout l'effraieroit, elle effraieroit tout.

Laiſſe la toute à ta ſœur, ſi elle en veut, (dans ſa ſolitude elle eſt à pluſieurs ſiecles de nous) & à ſa ſotte compagnie. Je l'ai bien reconnue à ces plaiſirs & à ce ſouper que tu m'as dépeint. Elle a cru t'amuſer, je gage? Ces gens là ſe perſuadent bien qu'ils s'en amuſent eux-mêmes, j'en réponds pour M. de Saint-Sever, il eſt de cette eſpece d'hommes qui ſe trouvent bien par-tout, parce qu'ils n'ont pas l'eſprit de s'ennuyer; bon homme au demeurant, droit, brouillon par déſœuvrement ou par un zele toujours gauche, vrai perſonnage de comédie. J'ai vu quelque part les Demoiſelles de Saint-Albin, jolies ſtatues, il ne leur manque que la parole; c'eſt aſſez bon pour femme, & je ſerois, pour cette fois ſans plus, de l'avis de ta ſœur, ſi tu te croyois aſſez vieux pour te marier. La femme qu'il eſt le moins néceſſaire de trouver aimable, c'eſt la ſienne. Quand on ſe marie, on épouſe le bien d'une fille, & l'on met en liberté ſa perſonne; voilà ce que j'appelle ſe tirer honnêtement du ſacrement. Mademoiſelle de Saint-Albin eſt une fille de condition, riche, elle peut être ta femme ſans inconvéniens; mais ce ne ſera pas ſi-tôt. Tu n'a pas ſeulement encore une maîtreſſe, comment penſerois-tu petitement

tement à prendre une femme ? Et Léonor... mais quelle heure eſt-il ?... Sept heures & demie. Adieu, mon ami, je m'enfuis. J'avois un rendez-vous à ſix heures, je me propoſois d'y être à ſept, en voilà huit bientôt. A demain.

LETTRE XII.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 28 Novembre.

AH ! comment puis-je me tranquilliſer, chere amie ? Je vois mon frere expoſé aux plus affreux dangers. Je n'oſe lui parler.... Qu'il me ſera difficile de me taire ! Dans quel labyrinthe eſt-il donc ? Si des conſeils vertueux & tendres deviennent dangereux, quelle reſſource nous reſte-t-il ? Mon mari, qui n'eſt pas auſſi effrayé que moi, prétend guérir mon frere. Il connoît ce M. de la Roche dont vous me parlez ; il croit que cet homme pourra nous aider à déſabuſer le Marquis. D'où M. de Ferval tient-il les choſes qu'il vous a dites ? Sans doute que ce jeune homme vous eſt bien connu, & que nous pouvons ſans riſque nous en rapporter à lui. Aſſurez-le de toute ma reconnoiſſance, animez ſon zele, engagez-le à nous continuer ſes ſoins. Adieu, ma chere amie, je ne compte que ſur vous, ſoutenez moi.

LETTRE XIII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 30 Novembre.

JE connois vos inquiétudes, ma tendre amie, & vous savez si je les partage. Il ne faut pourtant pas, vous livrer à toute votre sensibilité; le mal n'est point sans remede. Le zele de Ferval n'a pas besoin d'être animé, c'est un jeune homme tout de feu, sa mere est mon amie. Je l'ai vu au berceau. Il se trouve flatté de votre confiance & de la mienne; il est charmé de m'être utile, & de voir que je fais assez de cas de son esprit & de son cœur, pour l'employer dans une affaire de cette nature. Il en est tout occupé, je puis vous en répondre. Élevé par la plus respectable des meres, il a les mœurs pures, l'ame belle, le cœur chaud. Son extrême vivacité; qu'on pourroit prendre pour de l'étourderie, n'empêche pas qu'il n'ait une adresse infinie pour se mettre au fait des détails de mille aventures secrettes; il sait toutes les intrigues, je lui connoissois ce talent: d'ailleurs il est lié avec votre frere, il ne lui sera pas suspect. C'est par mille petits détours qu'il est parvenu à trouver la voie la plus sûre de savoir tout ce qu'il est important que nous sachions.

Il a gagné, je ne sais comment, la femme de chambre: cette fille lui a donné hier encore de nouveaux éclaircissemens. Le Marquis a confié à Léonor les desirs que vous aviez de le voir marié; c'est depuis cette confidence qu'elle a redoublé

de réserve avec lui ; à peine peut-il obtenir d'être reçu chez elle. Voilà le manege qu'elle emploie à présent. C'est un M. de Valville, ami de votre frere, qui lui a fait faire la connoissance de Léonor, il y a déja quelque-temps. Il commença par lui donner la fantaisie d'avoir une maîtresse, en l'assurant qu'il n'étoit pas convenable qu'un homme comme lui fût sans intrigue. D'après cette raison de convenance, le Marquis chercha, & Valville fit tomber le choix sur celle-ci, dont il a été lui-même l'amant il y a trois ans. C'est une anecdote qu'on a tenu cachée à votre frere. Il aime cette fille éperduement ; il lui fait des présens magnifiques ; elle les reçoit avec une décence, ou plutôt, une adresse admirable. Enfin, ma chere, il est dans l'ivresse, dans le délire ; je vous en avertis, non pour vous effrayer, mais pour vous faire sentir combien il faut de ménagement & d'art pour le guérir de ce fol amour. Si vous vouliez m'en croire, vous éviteriez de lui parler de rien qui pût avoir rapport à sa situation. Soyez sur vos gardes, votre amitié pourroit vous trahir. Il est très-essentiel qu'il ne se doute point que vous sachiez cette intrigue. Ce seroit à la fois l'aigrir & l'humilier ; & ces deux sentimens me paroîtroient également dangereux. Je voudrois bien obtenir de M. de Saint-Sever, qu'il voulût aussi s'en rapporter à nous ; je vous recommande, ma chere Comtesse, de l'empêcher de parler & d'agir. Je connois son zele & sa tendresse pour vous ; je crains qu'il ne s'y livre avec plus d'ardeur que de précaution. Dans les occasions délicates, nulle démarche n'est indifférente.

Je ne sais si vous connoissez Valville ; il passe sa vie dans le grand monde, il en a les graces & les principes ; il se croit irréprochable sur

l'honneur, & n'en a que de fauſſes idées : l'eſpece de vertu qu'il s'eſt faite, tient chez lui la place de la vraie vertu qu'il mépriſe ; il traite tout de préjugés, & n'a que des préjugés ; il ſe croit honnête homme, & n'eſt qu'un homme du grand air ; il penſe mal des femmes, paroît les reſpecter, n'en eſtime aucune, s'amuſe avec toutes, badine avec l'amour, ſe fait par décence un devoir de l'amitié ; hait la débauche, cherche le plaiſir, le trouve rarement : ſon goût eſt délicat, ſon ame foible, ſon cœur froid & gâté ; eſclave des uſages les plus extravagans, il traite gravement les choſes frivoles, légérement les ſérieuſes, & n'a nulle idée de tendreſſe & de ſentiment. Voilà, ma chere Comteſſe, un eſquiſſe du portrait de l'ami de votre frere. Que ce portrait ne vous effraie pas, cet homme pourra nous ſervir beaucoup ; ſon cœur n'eſt pas fait pour traiter l'amour en paſſion. Il ne combattra celui du Marquis que par le ridicule ; mais il le combattra fortement. Le vice agit plus adroitement que la vertu ; & ſes faux préceptes feront une impreſſion plus profonde que vos principes d'honnêteté Ne doutez pas que Valville, qui s'affiche pour l'ami, pour le Mentor de votre frere, qui l'annonce dans le monde, qui craindroit que le ridicule de cet attachement ne rejaillit ſur lui s'il étoit connu, ne ſe ſerve de l'aſcendant que dix ans de plus, & beaucoup d'expérience lui donnent, pour arracher le Marquis aux dangereux liens dans leſquels il l'a lui-même engagé. Léonor le craint & voudroit l'éloigner ; mais elle n'a encore oſé montrer ce deſir, & votre frere ne s'en apperçoit pas. Je vous le répete, c'eſt un très-grand bonheur dans cette circonſtance, qu'il ait tant de confiance & d'amitié pour Valville. Voilà, ma

chere Comteſſe, le détail exact & certain de l'état des choſes. Soyez ſûre que je ſerai bien informée, & que je ne vous laiſſerai rien ignorer. Adieu, remettez-vous, & comptez ſur le plus tendre des amies.

LETTRE XIV.

Du Marquis de Roſelle à Valville.

A Paris, 2 Décembre.

QUe tu connois peu l'amour, cher Valville! Pardonne; ta lettre m'a revolté. Eh! qu'eſt-ce donc pour toi que ce ſentiment, ſi tu peux ainſi l'aſſujettir aux circonſtances? Ah! que mon cœur eſt différent du tien! je brûle, je meurs pour Léonor, & je chéris mes tourmens. Sa vertu, qui me déſeſpere, m'eſt pourtant précieuſe & reſpectable. Que j'aille feindre de ne la plus aimer, parce que je dois la trouver digne de mon eſtime! Valville, as-tu bien pu me donner ce conſeil? Eh! comment le pourrois-je ſuivre? Non, non, ma tendreſſe, mes ſoins, peuvent ſeuls fléchir ſon cœur; quel triomphe, cher ami! Ne regarde point en arriere, oublie les égaremens de cette fille eſtimable aujourd'hui, & tu verras que ſa vertu eſt plus difficile à vaincre, que celle d'une femme qui n'a jamais éprouvé de ſéductions. Elle me permit hier d'entrer chez elle; quel mêlange admirable d'amour, de modeſtie, de ſageſſe & d'agrémens! Il faudroit avoir une ame de fer pour ne pas être touché; je lui dois de la reconnoiſſance; ſes moindres bontés ſont des

sacrifices ; ses graces & sa franchise tempereront seules la sévérité de sa réserve ; enfin c'est un être adorable.... Ah ! mon ami, dans quel état est mon cœur ! Elle m'a réduit au point de ne lui demander rien, mon respect égale mes desirs. Que deviendra tout cela ? Je ne sais, mais si je cessois bientôt d'espérer, je cesserois bientôt de vivre. Tu m'as refusé le service que je te demandois ; ton amitié fait ton excuse & m'interdit les reproches. Je prendrai moi-même ces soins : ménage Léonor dans tes réponses, tu dois ces égards à notre amitié : garde-toi sur tout de me proposer d'autres maitresses. Adieu, cher Valville, songes que mon cœur n'est ouvert qu'à toi.

LETTRE XV.

De M. de Valville au Marquis.

A Paris, ce Décembre.

JE t'aime & je te plains, mon cher Marquis ; je ne flatterai jamais une passion extravagante. De grace, ne fais tes confidences qu'à moi. Tu ne pourrois jamais effacer le ridicule que cet amour te donneroit. Tu ne veux pas que j'attaque la vertu de ta maîtresse ; allons, soit, je la respecte, je bannis les souvenirs en ta faveur. Mais, mon ami, quand elle seroit la femme la plus décente, crois-tu que je t'approuvasse davantage ! C'est chez toi une frénésie que l'amour ; l'amour ! saches qu'il ne doit être qu'un amusement, qu'un préservatif contre l'ennui, il faut, en intrigues amoureuses, comme en

toutes autres affaires, former un plan d'abord, & ne s'en point écarter, à moins que les circonstances ne varient. On prend une fille comme Léonor, on la garde tant qu'elle amuse, on l'entretient décemment; on la quitte quand on ne l'aime plus, ou quand elle devient impertinente; cela ne demande pas plus de façon. Il faut un peu plus d'égards pour les femmes d'un certain état, ce n'est guere qu'à mon âge qu'on en vient là. Les alentours de ces Dames sont plus génans. S'insinuer dans l'esprit d'un mari, s'assurer de ses gens, conserver l'air de décence, sont des choses difficiles; l'usage du monde peut seul les apprendre; aussi n'ai-je pas voulu te faire commencer par là. Léonor étoit ce qu'il te falloit d'abord; mais tu perds la tête. Reviens à toi, cher Marquis, c'est une fievre chaude qu'il faut éteindre. Avec tant d'envie de mériter de la considération, tu dois craindre singuliérement le ridicule, songes à celui que tu te donnerois, si ton aventure étoit sue. Je te jure le secret; mais ne vas pas te trahir. Adieu, Marquis, pardonne-moi ma franchise comme je te pardonne tes erreurs.

LETTRE XVI.

De Madame de Narton à la Comtesse.

A Paris, 20 Décembre.

JE suis extrêmemens fâchée d'être forcée de partir pour aller à Varennes à l'une de mes Terres en Lorraine, & de vous quitter, ma chere amie, dans les inquiétudes où je vous

laisse. Une affaire imprévue & indispensable presse mon départ, & je ne sais trop quand il me sera possible de revenir. Les chagrins que vous donne votre frere redoublent mon affliction ; j'aurois fait ici pour vous & pour lui tout ce que j'aurois pu ; mon zele ne se refroidira certainement point par l'absence, & peut-être sera-t-il plus efficace. Je n'aurois pu agir moi-même, c'est M. de Ferval qui nous auroit servies ; il nous servira comme si j'étois présente. Je suis voisine de Madame de Ferval sa mere ; elle s'unira à moi pour engager son fils à redoubler d'attention sur la conduite de votre frere. Il m'a promis de m'écrire exactement ; je vous enverrai ses lettres, si elles vous peuvent être de quelqu'utilité. Adieu, ma chere Comtesse, j'ai le cœur déchiré de m'éloigner de vous.

LETTRE XVII.

De la Comtesse à Madame de Narton.

A Paris, 25 Décembre.

QUe les affaires qui vous éloignent sont venues mal-à-propos, chere amie, & que vous m'étiez nécessaire, ne fut-ce que pour me consoler! Depuis votre départ je n'ai plus entendu parler de mon frere ; il y a quatre jours que j'ignore ce qu'il devient. Mon mari a été chez M. de la Roche, je n'ai pu l'empêcher de se livrer à son zele. Je n'augure rien de fâcheux de cette visite, il veut lui-même vous en rendre compte : je vous avoue que je n'ai pas l'esprit assez libre pour faire de tels récits ; tout cela m'étonne

ſi fort, que je me crois dans un autre monde. Ne m'oubliez pas, chere amie, donnez-moi des nouvelles de mon frere dès que vous en ſaurez, & des vôtres, je vous en prie.

LETTRE XVIII.

Du Comte de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 25 Décembre.

JE me ſuis réſervé, Madame, le plaiſir de vous faire moi-même le détail de ma viſite; ma femme prend la choſe aſſez ſérieuſement pour nous deux. Ce n'eſt pas que je trouve ſes craintes déplacées tout-à-fait, le manege de la belle eſt trop adroit pour qu'on ne doive pas s'en défier; mais notre Marquis n'a pas perdu la raiſon, à ce que j'eſpere; il ne s'agit que de lever le bandeau qui lui couvre les yeux. J'ai pour cela été trouver M. de la Roche, c'eſt une ancienne connoiſſance, je l'ai vu autrefois commencer ſa carriere; ce ſouvenir n'eſt pas extrêmement flatteur pour lui; mais je me ſuis bien gardé d'en rapporter les circonſtances fâcheuſes, au contraire j'ai pris le ton de vieille amitié, ce qui m'a paru lui faire un plaiſir extrême, parce que nous étions en préſence d'un jeune Duc qui venoit ſans doute lui emprunter de l'argent. Il a donc été charmé de l'eſpece de relief qu'il a cru que cela lui alloit donner. Quand le Duc a été ſorti, j'ai prétexté une affaire, pour donner un motif à ma viſite; j'ai enſuite vanté ſon hôtel, ſon jardin, ſes meubles,

&c. Il m'a promené par-tout, & j'ai trouvé le moyen de me mettre très-bien dans son esprit. Il m'a demandé ce que j'avois fait depuis vingt ans que je ne l'avois vu; je lui ai raconté mon mariage; & tout doucement j'ai amené la conversation sur le compte de mon beau-frere; je lui ai dit ses amours avec une fille de l'Opéra; ce sont les plus aimables, a-t-il répondu; elles sont un peu cheres; mais aussi... Ah! lui ai-je dit, je ne crois pas qu'il lui en coûte beaucoup. On m'a assuré que cette fille étoit entretenue par un homme extrêmement riche & de beaucoup d'esprit; cet homme l'aime éperduement, & elle le trompe. Oh le sot! le sot! s'est-il écrié, peut-on ainsi se laisser duper? Et vous assurez qu'il a de l'esprit? On dit qu'il en a prodigieusement, & c'est ce qui m'étonne. Mais quelle est cette fille, a-t-il demandé avec vivacité? On la nomme, je crois, Léonor, oui, Léonor. Il a rougi jusqu'au fond des yeux, & m'a dit, après deux minutes de silence, qu'il ne la connoissoit point. J'ai beaucoup insisté sur le malheur de celui qu'elle trompoit, j'ai dit que c'étoit sans doute une belle ame; j'ai peint le bonheur du Marquis, des couleurs les plus propres à piquer cet homme, & enfin j'en suis venu à bout. Soit dépit, rage, ou foiblesse; il m'a tout avoué. Je suis ce malheureux, m'a-t-il dit, je sais me rendre justice; à mon âge il faut être généreux, aussi l'ai-je été. Je lui donne 1500 liv. par mois, tous ses meubles sont mes présens, & 40000 liv. de pierreries par-dessus le marché. Je lui ai demandé de la fidélité; j'en ai exigé du secret; j'ai une femme vieille & dévote, des enfans de trente ans, deux gendres de qualité qui comptent sur tous mes soins à augmenter ma fortune, nous avons d'ailleurs af-

faire à un homme dont l'austérité ne s'accommode pas de nos plaisirs, tout cela m'oblige à la discrétion ; je me flattois qu'on ignoroit ma foiblesse. La misérable ! elle se servoit de mes précautions même pour me tromper. Depuis un mois je n'ai pu la voir que deux fois ; & c'étoit, disoit-elle, parce qu'elle savoit que ma famille nous épioit. Vous êtes galant homme, Monsieur, a-t-il ajoûté, vous connoissez le monde, ainsi je ne me repens pas de vous avoir avoué mon secret. D'ailleurs quel ménagement puis-je garder aujourd'hui ? Je suis trop outré. Me voilà revenu pour jamais de ces malheureuses créatures, je ne veux plus avoir de pareilles intrigues ; mais je veux me venger, & voir cette coquine abominable réplongée dans la misere, d'où mon imbécillité l'avoit fait sortir. Depuis un an que je l'ai, voyez ce qu'elle m'a coûté ; je ne me le pardonnerai jamais ! Des torrens d'injures ont succédé à cette réflexion ; je l'ai encouragé à la vengeance, je l'ai plaint, je l'ai embrassé, & lui ai promis le secret ; nous nous sommes séparés les meilleurs amis du monde, & je l'ai laissé dans les dispositions où je le voulois. C'est un vice qui va en châtier un autre ; il me semble qu'il n'en peut rien résulter que de bon. Adieu, Madame, vous voyez que dans cette affaire il y a des aspects assez plaisans ; je vous chéris & vous respecte de toute mon ame.

LETTRE XIX.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 14 Décembre.

AVez-vous besoin d'être généreux pour être aimable ? Reprenez, cher Marquis, reprenez, je vous en conjure, des dons trop magnifiques. Vous ne me soupçonnez pas d'ingratitude ; mais ne paroissez pas, par de tels dons, me soupçonner d'une avidité mépriſable, qui n'est pas dans mon cœur. Hélas ! vous jugez de mes sentimens par ceux de mes semblables ! Préjugé cruel ! C'est à la vertu à m'en défendre ! Votre estime ne le devoit-elle pas aussi ? Je vous renvoie l'écrin que vous mîtes hier sur ma toilette ; je vous supplie de le reprendre, & d'être sûr que ma reconnoissance égale votre générosité.

LETTRE XX.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 14 Décembre.

AH ! c'en est trop, refuser jusqu'à mes présens ! C'est m'annoncer mon malheur par un mépris qui m'outrage. . . Je ne le reprendrai point... Vous me haissez ! je le vois, je le sens... Léonor, au nom de cette amour dont je suis pénétré, daigne ne me pas désespérer ainsi ! Ac-

cepte au moins ces foibles gages de ma tendreſſe, chere & trop vertueuſe amante, rends-moi plus de juſtice à ton tour. Hélas ! ſonge que ces dons que je t'offre avec tant de plaiſir, ſont les ſeuls ſoulagemens de ma douleur : m'envierois-tu cette conſolation ? Moi te ſoupçonner d'avidité ! Ah ! Léonor ! eſt-il poſſible que tu juges ſi mal d'un cœur tout à toi, qui ne reſpire que pour toi ? Si tu étoit aſſez cruelle pour me renvoyer encore cet écrin.... Ah ! garde-toi de me réduire au déſeſpoir.

LETTRE XXI.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 14 Décembre.

VOus l'exigez, mon cher Marquis, je me rends, j'accepte ce ſuperbe préſent ; daignez pourtant ne vous point informer de l'uſage que j'en veux faire, & permettez que je ne conſerve que la bague. Que vous me rendez heureuſe ! Je puis donc faire du bien !

LETTRE XXII.

De Valville au Marquis.

A Paris, 17 Décembre.

QUe deviens-tu donc, cher Marquis ? Depuis huit jours je n'ai point eu de tes nouvelles. N'as-tu point montré mes billets à ta belle ? Si tu avois pouſſé la foibleſſe juſques-là, je ne m'étonnerois plus de ton ſilence. Écoutes donc, mon ami, ma foi cela paſſe la plaiſanterie, & c'eſt très-ſérieuſement que je t'avertis que tu te perds. Quand cette fantaiſie ſera paſſée, tu en ſeras au déſeſpoir. Voilà un ſujet perpétuel d'épigrammes contre toi. Ces ſortes de notes ſont déſagréables. Si ta maîtreſſe étoit une Veſtale, tu pourrois trouver quelques Bourgeoiſes, épriſes de l'Aſtrée, qui t'admireroit ; mais l'adorateur de Mademoiſelle Léonor n'aura pas même la reſſource d'être plaint. On ne peut te trouver chez toi. Viens me voir demain. Il faut te faire changer d'air. J'ai deſſein de te préſenter chez la jeune Marquiſe d'Aſterre ; ce ſera une diverſion agréable & néceſſaire. Le ton de la bonne compagnie, l'habitude de la voir, les comparaiſons que tu ſeras en état de faire, t'ouvriront les yeux. Adieu, mon cher, à demain, n'eſt-ce pas ?

LETTRE XXIII.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 18 Décembre.

TU n'imagines pas, Valville, à quel point tu m'affliges ; tu ne veux point sentir quel outrage c'est pour un amant que d'insulter l'objet qu'il aime. Il faut toute mon amitié pour t'excuser. Je ne t'avois jamais vu injuste. Que t'a fait Léonor ? Peut-on condamner aussi légérement ! Son état est vil, je l'avoue ; mais l'a-t-elle choisi ? Les suites inévitables de cet état, les séductions qu'il entraîne, & qu'elle a éprouvées, les impudences qu'elles lui ont fait commettre, ses fautes peut-être ne peuvent-elles être excusées par le malheur de son sort, par l'abandon affreux où elle s'est trouvée ? ne peuvent-elles être effacées par la vertu dont son cœur est à présent rempli ? Ah ! la noble franchise avec laquelle elle m'a fait des aveux si humilians, répare tout à mes yeux. Qu'ils sont grands ces aveux ! Cher Valville, si tu connoissois son ame ! si tu savois quel usage elle fait de mes présens ! Les diamans que je lui ai donnés ont été vendus pour soulager une famille honnête & pauvre. Elle me le cachoit ; mais hier, tandis que j'étois avec elle, ces infortunés dont sa générosité a réparé les malheurs, vinrent fondant en larmes se jetter à ses pieds, & malgré sa défense firent éclater leur reconnoissance à mes yeux. Elle voulut me la reporter toute entiere ; ah ! c'étoit moi qui

leur en devois à tous ! Voilà, Valville, voilà l'objet auquel je suis attaché ; penses-tu que je puisse en rougir ? Que je me trouverois bas de n'oser honorer la vertu pour elle-même ! Adieu, mon ami, songe que je suis assez malheureux sans que tu m'accables encore. Je ne puis accepter ton offre de me présenter chez ta jeune Marquise. En quoi ce prétendu bon air la rend-t-il supérieure à ma chere Léonor ? Je ne veux point de diversion à mes chagrins. Je les aime, & Léonor seule peut les adoucir.

LETTRE XXIV.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 26 Décembre.

AH ! cher Marquis, c'en est fait, ne me revoyez plus, n'exigez plus que je vous voie. L'état affreux où la barbarie d'un homme bas & cruel me réduit, ne me laisse d'autres ressources qu'une mort prompte. Ce misérable, que, pour mon malheur, j'ai connu dès mon enfance, cet hipocrite, ce lâche séducteur, ce la Roche, dont peut-être déja vous savez les fureurs, ce monstre qui, sous l'ombre de la pitié, du desir de m'amener à la vertu par les secours de l'opulence, de la religion même, m'a fait accepter des bienfaits.... ah ! je vivrai trop peu pour en rougir assez. Ses intentions étoient criminelles, je m'en suis apperçue ; mais j'avois trop craint de m'en appercevoir ; ses secours m'étoient nécessaires ; ce n'a été que par dégrés qu'il est parvenu à me demander l'infâme

fâme prix de ſes dons. La haine, la vertu, que ſais-je ? l'amour peut-être, tous ces ſentimens plus vifs alors, que la crainte de l'indigence, m'ont fait rejetter avec un mépris plein d'horreur ſes propoſitions affreuſes. La rage dans cette ame de fer & de boue, a bientôt ſuccédé à l'amour. Il a ſu que vous m'étiez attaché ; la jalouſie s'eſt emparée de ſon cœur : que d'outrages il m'a faits ! Il m'a chaſſé ignominieuſement de l'appartement que j'occupois ; il s'eſt emparé de mes pierreries, de mes bijoux ; il a tout pris. Ces pertes, très-conſidérables, ne me cauſent point de regrets ; tout ce que je tiendrois d'un tel monſtre me ſeroit odieux ; mais l'éclat indécent des inſultes qu'il m'a faites m'humilie & me déchire le cœur. Hélas ! ſi, dans mon état, on pouvoit ſe flatter de conſerver encore quelqu'ombre de conſidération, le miſérable me l'auroit ravie. Adieu, trop cher & trop tendre Marquis : plaignez une malheureuſe victime des rigueurs de la fortune ; mais ceſſez de la revoir. Si j'ai pu mériter de vous quelque eſtime, daignez me conſerver un ſentiment ſi précieux, & je mourrai contente.

LETTRE XXV.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 26 Décembre.

QUe me dis-tu, chere amante ? O ciel ! quelle audace ! Toi mourir ! toi... je vole à ton ſecours ! Eh ! que ne m'apprenois-tu ?... Mais eſt-il temps de faire ces réflexions ? Ce monſtre

n'échappera pas... Ma divine amie, au nom de ma tendresse, ne te laisse point accabler. Les outrages de cet homme abominable sont les éloges de ta vertu; qu'il te tiennent lieu de réputation. Dans deux heures au plus tard je suis à toi: les momens me sont chers... Calme-toi, je n'ai jamais senti tant d'amour & de fureur.

LETTRE XXVI.

De M. de Ferval à Madame de Narton.

A Paris, 2 Janvier.

Ai-je besoin d'encouragement, Madame? Je servirai le Marquis de Rolelle de tout mon pouvoir; mais sa passion est d'une violence qui m'effraie. L'éclat qu'a fait M. de la Roche, n'a servi qu'à l'enflammer davantage. Il vient de donner à Léonor un logement superbe, des meubles magnifiques, des habits, des bijoux, des pierreries, un carrosse, des Domestiques, & une pension plus forte que celle que la Roche lui faisoit. Il a vendu, pour fournir à cette dépense, sa Terre de Picardie. Il s'est brouillé avec M. de Saint-Sever. Il veut poignarder la Roche, qui s'est tenu caché depuis qu'il a su cette menace. Voilà, Madame, ce qui s'est passé depuis quatre jours. M. de Saint-Sever a bien dérangé nos affaires. Tâchez, je vous en conjure, qu'il ne s'en mêle plus. Je ne perds pas l'espérance, si l'on veux me laisser faire. Mon Valet de Chambre; (car ce sont-là les ressorts que je me trouve obligé d'employer) est toujours dans la plus étroite liaison avec la suivante de Léonor; c'est par ces petits moyens

que j'espere parvenir au but. Je me trouverai le plus heureux des hommes, si je puis réussir, & vous convaincre par mon zele de tout mon respect.

LETTRE XXVII.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 6 Janvier.

QUe j'ai de chagrins, ma tendre amie! Vous savez l'effet que l'éclat de M. de la Roche a produit. Mon frere vint hier ici. Mon mari ne put s'empêcher de lui parler de la vente de sa Terre, & de lui dire, avec trop de vivacité peut-être, ce qu'il pensoit de sa conduite. Il ne lui parla pourtant point de Léonor, il me l'avoit promis; mais il lui représenta le tort qu'il se faisoit par des dépenses aussi considérable. Le Marquis voulut sortir sans daigner presque lui répondre: M. de Saint-Sever le retint, & continua de lui répéter ce qu'il s'ennuyoit d'entendre. Il n'y put tenir; ce frere, que j'avois toujours vu si doux, si tendre pour moi, si complaisant pour mon mari, devint fier, presque brusque. Je n'ai plus besoin de précepteur, lui dit-il, & personne n'a le droit de diriger mes actions: mon censeur ne peut être mon ami. Il partit en colere, je n'osai le rappeller. M. de Saint-Sever étoit trop animé, & le Marquis aussi; peut-être ne le reverrons-nous plus, il va nous éviter. Que de sujets d'inquiétudes! Mon mari est furieux contre lui. Adieu, ma tendre amie, mes malheurs augmentent chaque jour.

LETTRE XXVIII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 9 Janvier.

VOtre douleur eſt juſte & naturelle, ma chere Comteſſe; mais de quoi vous ſert en ce moment que mon cœur la partage? Hélas! je ne ſuis point avec vous, je n'eſſuie point vos larmes. Puiſſe au-moins le malheur de la tentative de M. de Saint-Sever le rendre plus circonſpect! Employez, ma chere, tout l'aſcendant que vous avez ſur lui, pour l'engager à réprimer ſon zele & ſa colere. Eh! peut-on ſe fâcher ſérieuſement contre un malheureux tyranniſé par la plus violente des paſſions? Ce n'eſt plus lui qui penſe, qui parle, qui agit. Traitons-le comme un malade dans le délire; comme un de ces hommes dont la nature nous offre le triſte ſpectacle pour nous humilier. Votre frere eſt à-peu-près dans cet affreux état; mais il en ſortira, & ſon repentir alors expiera des fautes qu'il ne peut condamner aujourd'hui.

Pour l'amener à ce point deſiré, il faut les plus grands ménagemens. Que M. de Saint-Sever vous conſole, en partageant votre affliction: qu'il prenne toujours l'intérêt le plus tendre à votre frere; mais dites-lui, je vous prie, que je le conjure de ſe repoſer ſur M. de Ferval, des ſoins qu'il faut prendre. Dites-lui que je prévis tout ce qui arriveroit de ſa démarche, dès qu'il m'en eut envoyé le détail. Il ne faut point

essayer d'arracher le trait dont l'ame de votre frere est blessée ; il faut chercher à le détacher doucement ; il faut opposer l'art à l'adresse : le cœur des honnêtes gens est plus difficile à guérir que leur esprit. Ce n'est pas ici un travers, c'est une foiblesse. Ferval met tout en œuvre pour vous servir. Il ne néglige pas les plus petits moyens. La liaison d'un de ses gens avec la Femme de chambre de Léonor, le met à portée de savoir beaucoup de choses, & d'arranger ses démarches suivant les circonstances. Je ne doute pas que vous ne le voyez souvent. Il ne m'a point confié ses desseins. Peut-être ne vous les dira-t-il pas non plus. Il sent combien, en général, les confidences sont dangereuses, & n'en veut faire à personne. Laissons-le agir. Sa mere excite son zele, comme s'il pouvoit être plus vif. Les Lettres qu'elle lui écrit, ne sont pleines que de vous, du Marquis, & de cette malheureuse aventure, qui l'intéresse singuliérement. Elle & sa famille composent ma société ; je n'en cherche point d'autres.

Il y avoit long-temps que je ne l'avois vue ; j'ai retrouvé son esprit, ses vertus, son caractere, comme je les avois laissés ; mais ce que je n'ai pas reconnu, ce sont ses trois filles ; l'une de dix-huit ans, l'autre de seize, l'autre de quinze. Peignez-vous trois Nymphes, tout ce que vous voudrez, pourvu que ce soit les plus aimables personnes que j'aie jamais vues. Elles n'ont de l'enfance que la candeur & les graces. Elles ont de la raison ; mais une raison charmante, simple comme leur cœur, & qui vous donne l'idée de la belle nature. Si j'écrivois un roman, je ne pourrois m'empêcher de comparer leur raison naissante à la douce lumiere des premiers rayons d'un beau jour. Voilà, chere amie, ce qui m'en-

toure, & ce qui rendroit ma vie délicieuse, si l'état où je sais que vous êtes, me laissoit la liberté de m'occuper agréablement. Le Marquis ne pourra cesser de vous aimer, j'en suis sûre. S'il marquoit quelque desir de vous revoir, quelque regret de vous avoir affligée, ma chere, il faudroit saisir cette occasion de lui montrer toute votre tendresse ; il faudroit en redoubler les témoignage, & sur-tout éviter toute explication, tout reproche, tout ce qui pourroit enfin l'humilier, ou heurter sa passion. Adieu, ma tendre amie, que je souffre d'être loin de vous !

LETTRE XXIX.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 28 Décembre.

LA parole que vous m'avez donnée, mon cher Marquis, de ne point voir cet abominable la Roche, peut à peine me rassurer. Oubliez jusqu'au nom de cet homme, je vous en conjure. Est-il digne de votre colere ? Je le méprise trop pour vouloir être vengée. Promettez-moi que vous ne le verrez jamais. Je le crains, c'est une ame vile ; un homme d'honneur n'est point en garde contre les crimes des lâches..... Je frémis à la seule idée..... Mon cher Marquis, pardonnez-moi mes craintes. Daignez aussi m'accorder la grace de mettre des bornes à votre générosité. Suis-je faite pour tant de magnificence ? Non, elle m'humilie. Est-ce là l'extérieur de la vertu ? Souffrez que je n'accepte

plus vos dons. Que je ſerois malheureuſe, ſi j'étois la cauſe de votre rupture avec Madame de Saint-Sever! Elle aura ſans doute entendu dire que vous m'aimez ; elle aura ſu la dépenſe que je vous ai occaſionnée ; elle aura été pénétrée de douleur, cette ſœur ſi tendre & ſi reſpectable. Rien ne peut lui parler en ma faveur ; elle ne connoît pas mon ame : mon état ſeul doit me rendre odieuſe à ſes yeux. Son mari eſt un homme ſimple, honnête, il vous aime ; ſon âge, ſes ſoins, lui donnent des droits ſur vous. Il eſt perſuadé que vous allez vous ruiner pour moi; il cherche à vous retirer de ce danger, pourriez-vous le trouver coupable ? D'ailleurs l'envie qu'ils ont de vous marier eſt raiſonnable, & l'attachement que vous avez pour moi met obſtacle à leur deſſein. Je ſuis trop votre amie, je vous dois trop, pour ne pas vous en avertir. Eh ! quelle autre raiſon avois-je de vous éloigner ? Mon cher Marquis, craignons l'un & l'autre un amour dangereux. Bornons-nous à la ſimple amitié, ſi les plaiſirs ſont moins vifs, ils ſont moins ſuivis de peines. Voyons-nous rarement, je vous en conjure. Cherchez des ſecours contre votre paſſion dans le ſein de votre famille. Attachez-vous à quelque objet aimable, vertueux, & digne de votre amour ; & s'il le faut, pour le repos de vos jours, oubliez-moi.... Adieu, mon cher Marquis, ſoyez heureux, tous mes vœux ſeront comblés.

LETTRE XXX.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 28 Décembre.

TU me ravis, fille divine! être adorable! Que je puisse t'oublier! Que je le veuille! plutôt mourir mille fois. Eh! que m'importe que mes parens desirent de me charger d'un joug affreux? Je ne me ferai point la victime de leurs sentimens. Je renonce au mariage, & j'y renonce pour jamais. Je ne veux que toi, ma Léonor, tu pourras seule remplir mon cœur. Quels scrupules te fais-tu sur mes présens? Ah! je te l'ai déja dit, ne m'interdis pas cette douceur, cette consolation, la seule qui me soit donnée & que ma famille me dispute encore! Je ne verrai point la Roche, je te l'ai promis. Je n'aurois pu me souiller d'un sang si vil que dans les premiers mouvemens de ma fureur; n'appréhendes rien de la sienne. Que tu es bonne! Que tu es grande! tu mérites l'hommage de l'univers. Je relis mille fois ta lettre; mais c'est pour admirer tes sentimens, sans m'y rendre, & pour prendre de tes vertus de nouvelles armes contre toi-même.

LETTRE

LETTRE XXXI.

De Valville au Marquis.

A Paris, 8 Janvier.

J'Abhorre le rôle de Censeur, mon cher; mais je ne puis m'empêcher de le devenir pour toi. Tes folies sont publiques, elles rejailliſſent sur moi. Tu t'affiches, tu vends des Terres, tu te brouilles avec ta famille; tu choques toutes bienséances; je dois t'en avertir. Il n'eſt pas néceſſaire d'aimer ſes parens; mais il faut vivre décemment avec eux, les voir rarement; mais les voir. Les ruptures & les éclats font un tort, c'eſt ſe manquer à ſoi-même. Il y auroit de la ſottiſe à ſe refuſer les plaiſirs; mais il faut conſerver les dehors. On n'a plus d'hypocriſie aujourd'hui; mais on a de la décence. Tu n'en conſerves point; tu vas donner tête baiſſée dans une paſſion ridicule. Tu te laiſſes prendre par un faux air de vertu; quelle extravagance! Quand cette vertu ſeroit vraie, il faudroit être bien dupe pour s'attacher à une femme qui l'afficheroit. A quoi cela mene-t-il? Mais celle dont Léonor ſe pare à tes yeux, eſt fauſſe de toute fauſſeté.

Puiſque c'eſt là ce qui t'a ſéduit, s'il le faut, pour te guérir de cette manie, je t'enverrai la liſte de tes prédéceſſeurs. Elle eſt nombreuſe au moins..... Crois-moi, mon cher, je connois mieux cette fille que toi..... Tu es le premier, & tu ſeras l'unique auquel elle faſſe éprouver des rigueurs. Sa prétendue franchiſe; dont tu

es pénétré, n'eſt qu'une fauſſeté raffinée. Dans ces aveux ſi beaux, elle ne t'a pas tout dit. Mais eſt-il beſoin de te prouver, par des faits, quelle a été la conduite d'une fille d'Opéra? Ce titre ſeul l'annonce. L'artifice eſt trop groſſier. Comme je ne te vois plus, j'ai pris le parti de t'écrire, & de t'informer que tu deviens le ſujet univerſel des plaiſanteries. C'eſt le plus grand malheur qui puiſſe arriver à un homme de ton âge. Livre-toi aux plaiſirs, ai des maîtreſſes, évite les leçons de ta ſœur, & le verbiage de ton beau-frere, tu feras fort bien; mais obſerve les bienſéances d'uſage, le monde l'exige; il n'eſt plus poſſible de lui pallier tes torts, quitte Léonor ſans balancer, nous tâcherons de réparer le reſte. Adieu, mon ami.

LETTRE XXXII.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 9 Janvier.

C'En eſt trop, Monſieur, vous me pouſſez à bout. Joindre la calomnie à l'outrage!.... Vous ignorez ce que c'eſt que l'amour. Je croyois que vous reſpecteriez l'amitié. Votre cœur n'eſt pas fait pour les ſentimens tendres; j'en exige dans mes amis. Ce ſeul titre vous a pu donner le droit de m'accabler de conſeils ſuperflus & d'avertiſſemens importuns. Supprimez-les, & oubliez-moi.

LETTRE XXXIII.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 20 Janvier.

PArdonne, pardonne, ma Léonor un mouvement dont je ne suis pas le maître. Je n'ose te l'avouer.... Tu n'es pas faite pour être soupçonnée; aussi ma curiosité ne vient-elle pas de jalousie; elle prend sa source dans l'intérêt le plus tendre... le plus vif... Ah! ma chere, puis-je, sans témérité, te demander la grace de m'apprendre ce que c'est que la lettre que tu reçus hier à ta toilette? Elle te causa une émotion que tu ne pus me cacher. Tu laisses tomber cette lettre, & je vis ton inquiétude, pendant que je la ramassois; je ne fis que regarder le dessus, j'allois te la rendre; tu me l'arrachas avec précipitation. Ah! si c'étoit quelque événement heureux, tu n'aurois pas eu la cruauté de me le laisser ignorer. Aurois-tu quelque chagrin que je ne puisse savoir? Chere Amante, mon cœur t'est ouvert, daignes-y verser tes peines. Je te vis hier distraite, rêveuse, tu soupirois... tu me regardois... Je ne puis m'empêcher de croire que cette lettre m'intéresse. Je n'osai faire éclater le desir ardent que j'avois de la voir; mais elle a troublé mon repos, & je te conjure, si les choses qu'elle renferme ne sont pas des secrets déposés dans ton sein, si elle n'intéresse pas d'autres que toi, je te conjure de me dire.... Ma Léonor, je suis trop tendre pour paroître indiscret ou soupçonneux; je ne m'adresse qu'à toi

pour savoir ce que tu as craint de m'apprendre... Adieu, si je te suis cher, tu ne me refuseras pas cette preuve de ta confiance.

LETTRE XXXIV.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 21 Janvier.

JE ne puis, mon cher Marquis, vous montrer cette lettre. L'honneur me le défend. Le secret d'autrui, dans aucun cas, n'est en mon pouvoir. Daignez ne pas me presser davantage. C'est une affaire importante.... Vous ne pouvez la savoir; ne vous inquiétez pas, ce n'est point un malheur, dans d'autres circonstances, ç'auroit peut-être été pour moi un événement heureux. Voilà tout ce que la prudence, l'honneur; & même la reconnoissance, me permettent de vous dire. Adieu, mon cher Marquis, vous ne pourriez sans injustice me faire un crime de ma réserve.

LETTRE XXXV.

De M. de Ferval à Madame de Narton.

A Paris, 25 Janvier.

J'Ai gagné bien peu de terrein, Madame, depuis quinze jours; mais je vis hier, par l'entremise de mon Valet-de-chambre, Marton, suivante de Léonor: je vais vous répéter notre conversation, avec tout le verbiage indispensable

vis-à-vis d'une Marton. Cette fille débuta, comme de raison, par les protestations d'une fidélité à toute épreuve pour sa maîtresse. Elle me dit qu'elle ne ressembloit point à toute les femmes de son espece; qu'elle avoit de l'honneur. Je savois par cœur ce préambule; je l'écoutai pourtant, & j'y répondis avec quelques louis. Ma réponse lui plut, quoiqu'elle fît quelque semblant de s'en défendre. Je vois, me dit-elle, Monsieur, que vous êtes un honnête homme, que ce n'est que par un bon motif que vous voulez savoir. Dis-moi tout ce qui se passe, lui dis-je, & tu n'auras point à t'en repentir. Hélas! dit-elle, Monsieur, j'appartiens à qui me fait gagner ma vie; si c'est vous qui avez cette charité, c'est vous que je servirai. Après avoir ainsi arrangé son honneur, sa conscience & son intérêt, elle me dit que sa maîtresse étoit fort discrette, & ne lui avoit jamais rien confié. J'ai bien quelques soupçons, ajoute-t-elle; mais je ne puis vous rien dire de positif. Je lui demandai quels étoient à peu-près ses soupçons. Eh! mais, dit-elle, je ne sais... elle a bien sûrement des desseins. Il est certain quelle ne voit plus personne que M. le Marquis. Elle voyoit, devant le dernier éclat, M. de la Roche de temps-en-temps, & c'étoit pour être libre de le recevoir encore, qu'elle ne voyoit M. de Roselle qu'aux heures qu'elle lui marquoit; mais depuis ce qui s'est passé, nous ne voyons plus de Messieurs au logis. C'est de bonne foi qu'elle prie M. le Marquis de cesser de lui faire des présens. Dans les commencemens elle les recevoit avec joie; mais je sais bien que quand on lui apporta l'autre jour le magnifique nécessaire qu'il lui a donné, elle en fus réellement fâchée. J'ai compris, par quelques mots qu'elle a dit devant moi, qu'elle a

deſſein de quitter l'Opéra. Elle parle de vertu, de décence, que ſais-je moi? Enfin, Monſieur, il y a quelque choſe là-deſſous; je ne vois pas ce que c'eſt; mais on ne peut changer ſi facilement du noir au blanc. Mais, ma chere Marton, eſt-il poſſible qu'elle ne donne ſa confiance à perſonne? Je ne dis pas ça, repondit-elle; Mademoiſelle Juliette... oui, Mademoiſelle Juliette pourroit ſavoir... Quelle eſt, lui dis-je, cette Mademoiſelle Juliette? C'eſt une Demoiſelle, comment vous dirai-je... une Demoiſelle... comme ma maîtreſſe. Elle eſt à la campagne à dix lieues d'ici chez un Monſieur fort riche, avec lequel elle vit. C'eſt la meilleure amie de ma maîtreſſe; elles s'écrivent ſouvent... Je ne connois même qu'elle qui lui écrive, & c'eſt ce qui me donne encore plus d'envie de ſavoir de qui vient une lettre que ma maîtreſſe reçut il y a trois jours d'une autre main que de Mademoiſelle Juliette... Ah! que je voudrois bien connoître l'objet de cette lettre, qui n'a pas été écrite ni reçue ſans deſſein! On ne m'a rien dit; mais j'ai bien vu qu'il y avoit quelque choſe. Elle engagea M. le Marquis à venir chez elle à midi, elle ne l'avoit jamais reçue à cette heure là; c'eſt ordinairement celle où le Facteur rend les lettres C'eſt toujours à moi qu'il les remets; elle me donna dès le matin l'ordre de le faire entrer chez elle. Il arriva effectivement pendant que M. de Roſelle étoit ici, & remit à ma maîtreſſe une lettre qu'elle lut avec des façons... Elle la laiſſa tomber; elle l'arracha avec inquiétude des mains de M. le Marquis, qui l'avoit ramaſſé... Tenez, Monſieur, il y avoit quelque choſe .. Elle attendoit ſûrement cette lettre... Je ne ſais encore ce que c'eſt; mais elle a quelque deſſein. Aujourd'hui j'ai trouvé ſon ſecre-

taire entr'ouvert, je l'ai refermé, & lui ai rendu la clef. De quoi vous mêlez-vous ? m'a-t-elle dit ; je suis sortie, elle a r'ouvert le secretaire ; mais avec précaution. Je la guettois sans qu'elle me vit, & j'ai bien remarqué que cela n'a pas été fait sans dessein. Comment, ai-je ajouté, ta maîtresse est-elle avec le Marquis à présent ? Oh ! Monsieur, il l'adore, & je crois, Dieu me pardonne, qu'il a pour elle du respect ; car il me semble que c'est ainsi que j'ai entendu appeller une inaction timide & un air déconcerté. Il n'auroit pas plus d'égard pour une Duchesse, & une Duchesse n'auroit pas plus l'air d'une femme comme il faut, que Mademoiselle Léonor quand elle est avec lui. Il n'y a pas long-temps que je suis avec elle ; elle a renvoyé celle qui étoit avant moi, parce que peut-être elle savoit des choses.... Quel est, lui ai-je dit, à peu-près le caractere de ta maîtresse ? Monsieur, elle n'est pas mauvaise ; elle est assez douce à servir quand elle a de l'argent, elle est libérale ; elle ne fait point disputer ni marchander ; elle a bien de l'esprit, à ce que l'on dit ; au reste, elle ne me parle presque pas. Depuis quelque-temps elle est rêveuse, inquiete, agitée, quand elle est seule ; mais elle prend un air riant & agréable, dès qu'elle voit arriver M. le Marquis. Ne crois-tu pas qu'elle lui accorde.... Oh ! non, Monsieur, rien du tout, j'en suis bien sûre. Eh ! sans cela.... Je m'y connois, j'en ai servi plusieurs ; quand on est pauvre, l'argent de ces Demoiselles est aussi bon que celui d'autres personnes. Je suis honnête, Monsieur, & cela me suffit. J'aime réellement Mademoiselle Léonor ; elle est ma maîtresse, & je sais mon devoir. Il faut que ce soit vous, Monsieur, pour que je dise... Tu m'as promis... Oh ! oui, c'est par bonne

intention, je le vois, ainsi je n'y crois pas de mal, & vous aurez soin de moi. Je t'en réponds, ma chere Marton. Une nouvelle libéralité l'a engagée à de nouvelles confidences. J'ai su d'elle, qu'il y a quelques jours, que le Marquis envoya des diamans magnifiques à Léonor, qu'elle les refusa d'abord, & ne les reçut que pour céder aux instances redoublées qu'il lui fit: qu'après en avoir vendu pour 6000 liv. elle envoya chercher des pauvres gens, auxquels elle donna cent écus. (Ils l'ont dit secrétement à Marton.) Ces gens revinrent le lendemain pendant que le Marquis y étoit, ils se jetterent aux pieds de Léonor: ils lui firent de si pathétiques remerciemens, que Roselle est persuadé qu'elle leur a tout donné. Elle feignit d'être au désespoir qu'ils fussent venus dans ce moment là; elle joua parfaitement la générosité, la modestie, & acheva de pénétrer le Marquis de la beauté de son ame. Elle a encore donné depuis dix louis à ces gens-là, afin qu'ils lui soient dévoués. Elle a d'ailleurs eu l'adresse de ne point spécifier la somme qu'elle leur a donnée, ce n'est que la grandeur des remerciemens qui l'a seule exagerée; ainsi nous ne pouvons tirer aucun parti de cette aventure. Elle nous montre seulement à quel caractere nous avons affaire. Voilà, Madame, tout ce que j'ai pu savoir. J'ai fort envie de voir Juliette; je vais m'informer de ses alentours. Je voudrois bien aussi savoir ce que c'est que cette lettre; je ne vous laisserai rien ignorer. Mais, de grace, ne parlez point de tout ceci à Madame de Saint-Sever, vous connoissez son mari, il est toujours fort en colere; il dit que si tout le monde avoit agi comme lui, le Marquis ne donneroit pas tant de chagrin à sa famille; que sa sœur l'a gâté, &c. qu'il l'abandonne; qu'il ne veut plus

se mêler de ses affaires ; mais il s'en mêleroit demain, s'il le pouvoit, & tant pis pour ses affaires, Madame de Saint-Sever ne pourroit peut-être lui cacher une partie de ce qu'elle sauroit ; il est plus prudent de ne lui en rien dire, & je vous demande cette grace. Adieu, Madame ; permettez-vous que ma mere partage ici avec vous les assurances de mon tendre respect, & que j'embrasse mes sœurs?

LETTRE XXXVI.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 23 Janvier.

Comment t'avouer mon crime, chere Amante ? Mais aussi comment retenir les mouvemens que cette lettre.... Ton secretaire entr'ouvert, j'étois seul dans ta chambre, j'ai reconnu le dessus, j'ai lu... Pardonne, ta réserve augmentoit ma curiosité. Juge, ma Léonor, juge, si tu le peut, de mon inquiétude, de mes craintes.... Accepteras-tu ? La réponse que tu me fis hier, me rassure.... Mais, grand Dieu ! quelle épreuve ! Si tu ne m'aimes pas avec passion, je suis perdu. Dis-moi, dis-moi, que tu refuses... Dois-je empêcher ton bonheur ? Je m'opposerois à ta fortune. Mais puis-je consentir à te perdre ? Je suis au désespoir, je te renvoie cette lettre fatale ! Fatale ! Puis-je appeller ainsi un hommage si parfait qu'on rend à ta vertu ! Je succombe ; adieu, adieu, Léonor, je ne sais ni ce que je desire, ni ce que je crains ; mais l'agitation où je suis, mais ce que je sens, déchire mon cœur. Je suis dans un état

déplorable. Dis-moi, de grace, quel eſt cet homme ſi grand, ſi vertueux, ſi digne.... Il peut diſpoſer de ſa main. Qu'il eſt heureux!

LETTRE XXXVII.

Trouvée dans le ſecretaire de Léonor.

A Tours, 11 Janvier.

LEs mépris dont vous avez accablé mon amour, Mademoiſelle, après m'avoir ôté toute eſpérance, m'ont deſſillé les yeux. Je croyois être tendre, j'étois cruel, j'étois injuſte; vous m'avez banni pour jamais de votre préſence, je l'ai mérité. Depuis un an que je ne vous ai vue, quels jours, quels jours affreux j'ai paſſés dans ma retraite! Ah! j'ai bien expié le crime de n'avoir pas rendu juſtice à votre ſageſſe. Aveugle que j'étois! Je ne découvrois pas la cauſe de vos refus. Je les prenois pour des caprices, pour de la haine: je ne croyois point vous offenſer. Vous l'avouerai-je, Mademoiſelle? Votre état, les préjugés qu'il entraîne, ne me laiſſoient pas même l'idée de votre vertu. Votre beauté m'avoit ſéduit, mes deſirs étoient brûlans; je vous aurois ſacrifié toute ma fortune, mais je n'aurois ſacrifié qu'elle. Quel ſacrifice pour vous étoit-ce là? J'ai ſuivi vos démarches, Mademoiſelle; elles vous aſſurent mon reſpect & mon repentir. Heureux, ſi vous daignez me pardonner une offenſe involontaire dont je rougis! Je connois le principe admirable qui vous a fait agir. L'affreuſe idée d'être haï ne me tourmente plus. Mes mœurs ſe ſont épurées, votre

cœur pourra s'attendrir. Ce n'eſt plus un ſéducteur qui ſe préſente à vos yeux, c'eſt un honnête homme, plus ſenſible encore à vos vertus qu'à vos attraits, qui vous conjure d'accepter, avec l'offre de ſa main, un hommage plus digne de vous, & le ſeul qu'il puiſſe vous rendre ; oui, Mademoiſelle, voilà ce que peuvent mon amour & vos vertus ? ma réſolution eſt priſe. Je puis diſpoſer de ma main, je mépriſe les préjugés, je veux être heureux, & ne puis l'être qu'avec vous. Un nom illuſtre ſeroit trop à charge, s'il étoit un obſtacle à mon bonheur, une fortune conſidérable n'eſt qu'un motif de plus pour ne conſulter que ſon cœur. Ah ! Mademoiſelle ; ne conſultez que le vôtre pour aſſurer mon bonheur, & mon deſtin ſera digne d'envie. d'Albiville.

LETTRE XXXVIII.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 24 Janvier.

VOus avez manqué eſſentiellement, Monſieur, à l'honnêteté & à l'amour. Je vous avois refuſé mon ſecret, le ſecret d'autrui, & vous me le dérobez d'une maniere indigne. Où eſt donc la vertu, où eſt donc le véritable amour, s'ils ne ſont pas dans le cœur de ceux qui en parlent ſi dignement le langage ? Je ne cherche point à démêler les motifs de cette action ; ils ſeroient peut-être trop offenſans pour moi ; j'aime mieux que vous ayez ſeul à rougir. J'avois ſans doute commis une imprudence, en

laissant mon secretaire ouvert; mais ce ne devoit pas en être une vis-à-vis de vous. Les précautions ne sont pas faites pour se garantir contre les honnêtes gens, notre sûreté est dans leur honnêteté même. Et l'amour, l'amour, dont la premiere loi est de respecter ce qu'on aime, ne vous a pas retenu la main! Je ne vous reconnois plus, Marquis, vous n'êtes plus l'homme qui m'a inspiré des sentimens si purs... Si je le croyois... non, je ne le crois pas.... Vous avez donc vos momens de foiblesse?.... Je ne sais pourquoi je suis disposée à vous pardonner celle-là; peut-être mon amour-propre est-il secrétement flatté de vous paroître digne de quelque estime. Peut-être est-ce lui qui va vous ouvrir entiérement mon cœur. Vous m'avez surpris un secret, je veux bien ne vous pas céler mes résolutions. Vous devez avoir des remords. Je vous épargne des reproches; je vous pardonne, pour calmer votre ame, & je vais rassurer votre cœur.

L'idée que je me suis faite du mariage est trop belle, trop sainte, pour que je puisse le regarder comme une espece de marché. Je suis dans un état bien vil, ma naissance est bien obscure, je dois redouter l'indigence. Le sort qu'on m'offroit eût effacé ma honte & terminé mes malheurs; mais toutes ces considérations n'ont pu m'engager à jurer un amour que je ne sentois point, & que je n'aurois pu sentir. La probité a fait taire l'ambition; je serai pauvre, je serai peut-être mépriſée; mais à mes propres yeux, je ne serai point mépriſable, je n'aurai trompé personne. Voilà, mon cher Marquis, quels sont mes sentimens. Ma réponse est faite, ne vous informez point quel est cet homme honnête & malheureux, je ne puis l'aimer, mais je lui dois

une reconnoissance éternelle, & un secret inviolable.

LETTRE XXXIX.

De Madame de Ferval à Monsieur de Ferval.

A Ferval, 28 Janvier.

MAdame de Narton m'a communiqué votre lettre, mon cher fils, je connois votre cœur, je ne doutois point de votre zele. Nous sommes charmées de votre ardeur, elle est estimable. Le service que vous voulez rendre est grand, & digne d'un cœur vertueux. Mais, mon cher Ferval, tâchez de n'employer, dans une chose si honnête, que des moyens honnêtes. Il est toujours fâcheux, de recourir à ceux qui ne le font pas; j'ai voulu moi-même vous en avertir. Léonor, je le sais, ne mérite point d'égards; mais on lui doit de la justice, parce que c'est une dette universelle, dont rien ne peut nous affranchir, & c'est y manquer, que de corrompre des Domestiques. Je sais que les circonstances où vous vous trouvez, semblent autoriser cette ruse. Mais, mon cher fils, redoublez de soins, & ne vous livrez qu'à ceux que vous ne pourrez vous reprocher. Peut-être trouvez vous ma délicatesse outrée; je desire que non; cette délicatesse, mon fils, n'est que de la probité, si vous pouviez trouver le moyen de voir Juliette.... Que sais-je?... Je ne puis vous tracer de plan. Rien n'est plus honorable pour vous que la confiance de Madame de Narton & de Madame de Saint-Sever. Je suis bien sûre qu'elle

ne peut-être mieux placée. Les dangers où vous voyez qu'un attachement aveugle entraîne le Marquis, doivent redoubler votre horreur pour le vice ; les démarches que vous faites pour le retirer de ces abymes, sont autant d'engagemens pour vous à la vertu. Adieu, mon cher enfant, Madame de Narton vous assure de son amitié, vos sœurs vous embrassent ; vous savez combien vous m'êtes cher.

LETTRE XL.

De M. de Ferval à Madame de Ferval.

A Paris, 31 Janvier.

JE n'ai pas moins de répugnance que vous, ma respectable mere, à me servir des moyens que j'emploie ; mais le genre de cette affaire, & les intérêts qu'on me confie, exigent que j'en fasse usage. Soyez sûre que, s'il s'agissoit de ma fortune, je ne voudrois pas m'abaisser au point d'avoir recours à de telles voies. Je desirerois de toute mon ame n'en avoir pas besoin. Mais, sans le secours de Marton, auroisje pu jamais voir les deux billets de Juliette que j'ai copiés ; je n'en ai pu garder les originaux ; voyez seulement par ces lettres, combien les autres jetteroient de clarté sur toutes les démarches de Léonor ; vous allez connoître ses desseins, & s'il est possible à présent de garder quelques ménagemens. Le vice auroit trop à s'applaudir, si la vertu n'osoit employer, pour le combattre, que des moyens avoués par la régularité la plus austere. Il est des occasions

où l'honnêteté de la fin excuſe les moyens, & peut-être même les légitimes.

Voilà tout ce que j'ai pu découvrir depuis huit jours Le Marquis ne voit plus perſonne. Il paſſe ſa vie à regretter les inſtans trop courts où Léonor lui a permis de la voir, ou à deſirer qu'ils ſe renouvellent, pour les regretter encore ; ſon ame n'eſt plus remplie que de cet objet. Il eſt brouillé avec Valville. C'eſt un grand triomphe pour Léonor, auſſi en eſt-elle charmée. Je me hâte de finir, ma chere maman, pour vous laiſſer lire Mademoiſelle Juliette. Oſerai-je vous ſupplier d'offrir mes hommages reſpectueux à Madame de Narton ? Mes ſœurs ſavent ſi je les aime ; je leur enverrai les airs nouveaux qu'elles me demandent. Permettez, ma tendre mere, que je vous renouvelle les aſſurances de mon reſpect & de toute ma tendreſſe.

LETTRE XLI.

De Juliette à Léonor, contenue dans la précédente.

A Paris, 18 Décembre.

TOn amant eſt d'une eſpece bien étrange, ma chere ! Tu t'y prends fort bien ; mais ſon amour eſt-il d'une trempe à réſiſter à l'ennui des refus ? Voilà ce qui m'inquiete. Accepte tous ſes dons ; mets-y toute la décence que tu voudras ; mais, crois-moi, accepte, accepte ; c'eſt toujours autant de pris. Je ſuis au déſeſpoir de ne pouvoir t'envoyer ce petit drôle de Bizac. Il eſt dans ce pays-ci attaché au char

d'une veuve, vieille, riche & folle; elle en eſt éperdue. Il ne peut la quitter ſans riſquer de perdre le fruit de ſes ſoins; ſa fortune en dépend Quel dommage! Cet adroit garçon auroit joué d'après nature le rival malheureux, vertueux, reſpectueux, généreux, &c. Trouve-moi d'autres moyens de te ſervir. Ton aventure eſt unique. Je n'ai jamais eu l'eſprit de ſubjuguer ainſi des cœurs tout neufs. Mon vieil amant eſt un homme épouvantable, jaloux, tyrannique, ennuyeux & mauſſade. Depuis trois mois que je ſuis ici, je ſeche ſur pied; mais il me fait de gros préſens, & je prends patience. Il faut bien faire des fonds pour cet hiver. J'ai grande envie de voir ton petit Marquis. Qu'il eſt plaiſant avec ſon reſpect! Où a-t-il pris ce mot là? Il doit te paroître étrange. Le pauvre garçon! Tiens, je l'aime à la folie; il eſt ſi ſot! Tu lui donneras de l'eſprit; il eſt bien juſte qu'il paie ſon apprentiſſage. Il *commence par être dupé*, il pourra *finir par être frippon.* C'eſt le cours du monde. Adieu, petite coquine. Je n'ai point communiqué ton ſecret à Bizac, dès que j'ai vu qu'il ne t'y pourroit ſervir. Je ſuis folle; mais je ſuis diſcrete. Adieu ma chere, je t'embraſſe.

LETTRE

LETTRE XLII.

De Juliette à Léonor, contenue comme la précédente dans celle de Fervat.

A Saint-Firmin, 16 Janvier.

TEs projets m'étonnent. Toi, chere, devenir une femme de qualité! Vouloir épouser!.... A tout prendre, tu fais fort bien; que risques-tu? Entre nous pourtant, là, comment pourrois-tu jouer le triste rôle d'une honnête femme? C'est du haut comique. Voyons comment tu t'en tireras. Je t'aime, de viser ainsi au grand. Tu vas être, si tu réussis, le modele & l'héroïne du corps. Que sait-on? l'exemple... Eh! mais oui, il y a tant de têtes qui sont, pour ainsi dire, à attendre qu'on leur apprenne à faire des folies. Avec le temps, ces choses extraordinaires deviennent si communes, qu'elles ne font plus sensation; c'est tout comme pour la laideur. N'y a-t-il pas des momens où mon vieux singe m'amuse? Ils sont courts à la vérité, ces momens; mais que faire à cela? Tout le monde n'est pas né, comme toi, pour les grandes aventures. Voilà ce que c'est que de réunir la beauté, l'esprit, & le courage. Je connoissois déja tes talens; avec cela, tu m'étonnes encore. Allons, pousse ta pointe, je te servirai de mon mieux. Tes intérêts sont les miens. J'ai copié avec soin la lettre dont tu m'as envoyé le modele; je la fais mettre à la poste de Tours par une occasion sûre. Je ne l'ai point voulu mettre à notre poste d'ici près, l'éloignement de Tours, la grandeur de la vil-

le, tout cela dépaysera mieux le lecteur. Cette lettre t'arrivera sûrement Jeudi à-midi, fais sur cela tes arrangemens. J'espere que tu m'apprendras l'effet de ce petit manege. Je voudrois pourtant à ta place, être sûre de quelque chose avant de quitter l'Opéra. Car enfin cette sœur, ce Valville, tous ces gens-là peuvent arrêter les progrès de la passion du Marquis, songes donc ce que c'est pour lui que de t'épouser. Ne crains rien de ma part, je te le répete, je n'ai voulu rien dire à Bizac; il est tout occupé de sa veuve, il en a déja tiré plus de vingt-mille francs: cela vaut mieux que la protection de la Roche. A propos de la Roche, un de tes plus grands soins doit-être d'empêcher le Marquis de le voir. S'il alloit lui raconter son histoire... Tu as su prévoir cet accident. Adieu, ma chere; n'oublieras-tu point ta pauvre Juliette quand tu sera Madame la Marquise?

LETTRE XLIII.

De Madame de Narton à Ferval.

A Varennes, 6 Février.

NOus voyons clair à présent, Monsieur; mais cette clarté est affreuse. Pauvre Madame de Saint-Sever! Que deviendroit-elle si elle savoit?... Je me garderai bien de lui laisser entrevoir ce danger. Sa douleur trahiroit son secret; son mari acheveroit de tout perdre. Mettez tout en œuvre pour prévenir le triomphe du vice, & élevez-vous un peu au-dessus des scrupules de Madame votre mere, que je me fe-

rois un devoir, en toute autre occasion, de respecter moi-même. Quelle témérité dans les projets de cette malheureuse Léonor! Vous ne pouvez prendre de plan fixe, les circonstances doivent vous déterminer; vous profiterez de tout j'en suis bien sûre. Les plus chers intérêts d'une famille respectable sont dans vos mains. Quel honneur, à votre âge, de mériter assez d'estime, pour être chargé d'une affaire aussi délicate! Allez de temps-en-temps, je vous en supplie, consoler ma malheureuse amie. Je vous le répete, je ne lui manderai rien. Adieu, Monsieur, je n'oublierai jamais toute la reconnoissance que je dois à votre zele.

LETTRE XLIV.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 20 Février.

JE n'ai point vu mon frere, ma chere amie, depuis ce qui s'est passé il y aura bientôt deux mois. J'ai su par ses gens qu'il ne voit plus personne. Il a été plus souvent qu'à l'ordinaire chez cette fille depuis huit jours. On ignore ce qui se passa hier entr'eux; mais le Marquis revint chez lui dans une agitation singuliere. Il a passé la nuit à se promener à grands pas dans sa chambre; il a écrit à Léonor ce matin; la réponse qu'il en a reçue l'a plongé dans le trouble, ses Domestiques disent que quand mon frere entra hier chez cette créature, elle étoit à demi étendue sur une chaise longue, dans un

déshabillé galant, &c. L'eſpece de déſeſpoir qu'il ne put cacher à ſes gens hier au ſoir en ſortant de chez elle, leur fit penſer que Léonor étoit malade. Il s'en ſont informés ce matin ; ſa Femme de Chambre leur a dit qu'elle ſe portoit bien. S'il ſe pouvoit, ma chere, que quelque méſintelligence conduisît à une rupture!.. Je n'oſe m'en flatter.

Vous ſavez ſans doute que Mademoiſelle de Saint-Albin vient d'épouſer le Baron d'Orbi. Ce mariage à encore augmenté mes chagrins. Je n'ai pu m'empêcher de la regretter pour mon malheureux frere, mais il ne faut plus penſer qu'à le retirer de l'abyme où il eſt. Je ſuis bien reconnoiſſante des ſoins de M. de Ferval. Je crains un peu pourtant qu'il ne ſoit rebuté par les obſtacles. Eſpere-t-il quelque ſuccès ? Il eſt étonnant qu'il ne ſache preſque rien de ſes démarches : je les ſais mieux que lui. D'après ce que vous me dites de ſa mere & de ſes ſœurs, je vous trouve très-heureuſe d'être à portée de voir ſouvent cette charmante famille. Adieu, ma tendre amie, priez Madame de Ferval de ſe joindre à nous pour engager ſon fils à ne point ſe laſſer de nous ſervir. Il eſt aimable, il a mille attentions pour moi ; mais je crains qu'il ne ſuive pas cette affaire d'aſſez près. Ne communiquez point cette crainte à ſa mere.

LETTRE XLV.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 19 Février.

TU finis donc, cruelle, par me défendre de te voir ? Malheureux que je suis ! Eh ! quel crime ai-je commis, que celui de t'aimer avec trop de violence ? Mais peut-on t'aimer autrement ? Tu me défends de te voir ! Ah ! si tu voulois reconnoître ainsi ma tendresse & mes soins, devois-tu, barbare, laisser croître ma passion jusqu'à ce point terrible, où je sens que je n'en suis plus le maître ? Peut-tu croire, adorable fille, que je t'aie manqué de respect ? Non, ma chere. Hier, dans cet instant fatal, l'emportement de mon amour... ne vis tu pas la honte, le repentir, & l'accablement affreux où tes reproches me plongerent ? J'adore ta vertu, qui me met au désespoir. Je te jure, par ce qu'il y a au monde de plus sacré, de ne jamais offenser cette pudeur respectable; mais laisse-moi jouir du seul bonheur qui me reste, de celui de te voir. Songe, ma divine amante, songe que mes jours en dépendent. Hélas ! je t'ai tout sacrifié, tu as exigé ma rupture avec Valville, elle est faite. Je ne vois plus ma sœur, ma digne & tendre sœur ! Que je suis malheureux ! fatale passion ! liens terribles ! Pardonne, pardonne, chere Léonor, cet amour peut faire encore le charme de ma vie; daigne m'aimer, me revoir, j'oublierai le reste du monde. Eh ! que peut-il pour mon bonheur.

LETTRE XLVI.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 20 Février.

NOn, Monsieur, il ne m'est plus possible de vous voir sans danger; je le sens, j'en frémis, & je ne m'y exposerai jamais. Je vous aime... Voici la premiere fois que je vous le dis, & ce sera aussi la derniere. Je ne vous verrai plus; c'est un grand sacrifice, mais je le dois à la vertu. Après cette malheureuse épreuve, puis-je, sans une témérité criminelle, compter sur la retenue que vous me promettez ? Elle est impossible; croyez, mon cher Marquis, croyez qu'il m'en coûte de vous éloigner de moi, d'arracher de mon cœur... Oubliez cet amour fatal; étouffez cette passion dangereuse; vivez heureux, & songez, si je vous fus chere, que l'honneur est le seul bien qui me reste, ne me l'enviez pas, reprenez tous vos dons, je ne puis en garder aucun; mais mon cœur en conservera la plus vive reconnoissance. Un rayon de lumiere éclaire mon ame.. Ne vous informez point de ce que je vais devenir. Je quitte l'Opéra; que ne l'ai-je quitté plutôt! Enveloppée dans mon innocence & dans mon obscurité, sans fortune, mais sans remords, je subsisterai par mon travail, sans avoir besoin des perfides présens des hommes. La difficulté que je trouverai peut-être à contracter l'habitude d'une vie obscure & laborieuse, sera une premiere expiation des fautes que l'état où l'on m'avoit mise m'a pu

faire commettre. Ma conscience est pure, laissez-moi bannir de mon cœur une image trop chérie ; remportez sur le vôtre un pareil triomphe. Adieu.

LETTRE XLVII.

De M. de Ferval à Madame de Narton.

A Paris, 20 Février.

J'Ai su, Madame, que le Marquis étoit sorti hier au soir de chez Léonor avec l'air du désespoir. J'ai tant fait que j'ai vu Marton aujourd'hui, pour savoir s'il y avoit lieu d'augurer une rupture, & quelle étoit la cause du chagrin du Marquis. Voici ce que j'ai appris de cette fille. Depuis l'événement du secretaire ouvert, m'a-t-elle dit, M de Roselle est venu bien plus souvent, il passoit presque tous les jours avec Mademoiselle ; il me semble que son amour a redoublé ; de son côté elle ne m'a jamais paru si jolie, elle a pris beaucoup plus de soin encore de sa parure, nous n'en finissions pas ; un mouchoir à mettre étoit une affaire d'un gros quart d'heure. Il falloit des façons.... mais très-modestement d'un côté, dérangé de l'autre comme par hazard, il n'étoit jamais assez bien. D'autres fois on remettoit à faire sa toilette à l'heure où M. le Marquis arrivoit. C'étoit alors des minauderies, des maladresses méditées, qui, attendez que je m'en souvienne, *qui donnoient à la Volupté même les charmes de la Modestie.* J'ai retenu cette phrase de M. de Roselle. Il l'a dite à l'occasion d'un mantelet qui tomba

hier le matin. Je savois le désordre de l'habillement de Mademoiselle, j'étois derriere sa chaise, je m'apperçus que par sa maniere d'être assise sur le bas de ce mantelet, qui n'étoit pas noué, il alloit glisser, & la livrer en désordre aux regards du Marquis : je voulus le relever tout doucement, & le remettre sur ses épaules : elle s'en apperçut, & se retournant avec vivacité, tandis que je le tenois, elle le fit tomber tout-à-fait. Il me resta dans la main ; elle se leva, dit que cela étoit horrible, parut vouloir se cacher modestement avec ses mains ; mais leur laissa faire bien mal leur Office, chercha beaucoup des yeux quelque mouchoir. J'avois beau lui présenter ce mantelet, elle me grondoit. Enfin revenant comme d'une distraction, eh ! mon Dieu ! dit-elle, j'en cherche un autre, rendez-moi donc celui-là, & tâchez d'être plus adroite. Je vous assure, Monsieur, a continué Marton, qu'elle le fit exprès, & que cela étoit prémédité. Le Marquis la regardoit pendant ce désordre avec des yeux... Elle se plaignit ensuite de mal à la tête, & dit qu'elle avoit besoin de repos, le Marquis sortit ; elle fit alors une toilette recherchée, dans le négligé le plus galant. Une coëffure agréable, renouée d'un ruban couleur de rose, un manteau de lit de dentelle doublé de taffetas couleur de rose aussi, un jupon assorti, un corset appétissant, qui marque la taille sans avoir l'air de la serrer.... Elle étoit jolie comme l'amour, c'étoit la plus belle brune du monde : jamais ses grands yeux noirs n'ont été plus brillans que dans l'air de langueur que je lui vis prendre devant son miroir. Cet ajustement relevoit l'éclat de son teint & la beauté de ses sourcils. Un air de tendresse, répandu sur sa physionomie, la rendoit char-

manre. Je ne sais si vous connoissez son sourris. Une très-belle jambe paroissoit avec avantage dans cet habillement. Cette toilette dura très-long-temps ; quand elle fut faite, Mademoiselle se pencha sur un lit de repos, appuyée sur une pile de carreau ; ses bras & ses mains n'ont jamais paru avec tant de graces que dans cette attitude. Elle fit fermer les rideaux des fenêtres, & je sortis. Le Marquis ne tarda pas à rentrer. Je ne sais ce qui se passa ; mais tout-à-coup j'entendis sonner à coups redoublés ; j'arrive, je trouve le Marquis à ses pieds, dans une espece de suffocation & d'égarement. Elle me dit de rester dans l'antichambre ; je l'entendis se lever, & dire au Marquis de sortir ; au reste je ne sais quelle fut leur conversation. Elle parloit d'outrages, de surprises ; le Marquis étouffoit, je n'entendis que ses sanglots. Il sortit au bout d'un quart d'heure. En passant dans l'antichambre, il avoit son mouchoir sur ses yeux, je l'entendis prononcer en levant un bras en haut, & en étandant sa main, *malheureux que je suis ! est-il possible !* Il partit. Ma maîtresse me parut fort intriguée ; fort inquiete, elle écrivit une lettre ; ce que je sais bien certainement, c'est qu'elle a quitté l'Opéra, d'aujourd'hui ; c'est une chose très-sûre. M. le Marquis a envoyé chez elle ce matin ; elle étoit dans son cabinet. Je l'ai considérée dans le moment où elle lisoit sa lettre, sans qu'elle me vit, elle a secoué la tête deux où trois fois pendant cette lecture, avec un air agité ; elle a dit, en achevant, *ah ! il faudra qu'il y vienne, il y viendra.* Elle a relu cette lettre & m'a demandé son écritoire. Elle a été long-temps à faire réponse, très-long-temps. Je crois même qu'elle a recommencé plusieurs fois sa lettre. Enfin elle l'a envoyée. Voi-

là, Monsieur, tout ce que je sais de cette aventure. Je ne suis pas assez sotte pour ne pas bien voir que... Allez, allez, elle ne fait rien sans y songer. Et le mal de tête d'hier, & la toilette.... Marton après cette longue histoire n'étoit pas encore en train de finir. Pour lui imposer silence, j'ai employé les mêmes moyens que pour la faire parler, je lui ai donné des preuves solides de ma reconnoissance. Oh! Monsieur, m'a-t-elle dit, en me remerciant, vous me trouverez toujours une fille d'honneur; je ne sais ce que c'est que de tromper personne. Elle m'a promis de m'apprendre tout ce qui résulteroit de cette aventure, dont vous voyez le fond.

Avouons que cette Léonor est une adroite personne. Le Marquis me fait une extrême pitié. Je crains.... Je verrai Juliette un de ces jours, elle doit venir incessamment ici. J'ai su que ce Bizac est une espece de Chevalier d'industrie, d'une figure agréable. Léonor l'a favorisé, uniquement parce qu'elle l'a aimé. Il n'avoit pas le premier sol; elle le présenta à la Roche comme son parent; il lui donna un petit emploi, qu'il lui a ôté depuis sa rupture avec elle. Ce petit homme s'est fait aimer d'une vieille folle qu'il ruine; c'est toujours un des meilleurs amis de Léonor. Mais Juliette seule est sa confidente. Vous voyez, Madame, qu'on ne peut être mieux informé. Je n'ai point tenté de voir le Marquis aujourd'hui; à quoi bon? Je suis sûr qu'il est plus passionné que jamais. Je tâche de rassurer Madame de Saint-Sever, & je lui cache tout ce qui pourroit redoubler son chagrin; sa tendresse & son inquiétude me touchent. C'est une femme vraiment estimable. Il ne manque à son mari qu'un peu de discrétion.

&... d'esprit, pour être un très-galant homme; mais je le redoute extrêmement dans cette affaire. Adieu, Madame, j'espere toujours que vous n'aurez point à vous reprocher la confiance dont vous m'avez honoré.

LETTRE XLVIII.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 22 Février.

QUel monstre assez barbare pourroit résister à tant de traits? Je rougirois de moi, si je n'étois pas vaincu. Fille adorable, je te suis cher? C'est pour moi que tu as dédaigné le sort le plus heureux! C'est pour moi! Et je pourrois te voir plongée dans la misere! Ce seroit là le prix!--- Ta vertu plus forte que ton amour me bannit à jamais---Je l'ai trop mérité. Léonor ma Léonor, daigne oublier--- Que le don de ma main répare mes coupables transports; daigne l'accepter; fais le charme de ma vie... Des nœuds secrets, mais légitimes, scelleront l'union de nos cœurs: vertueux dans le sein des plaisirs, nous jouirons du bonheur le plus pur-- Pardonne, chere amante, les précautions que je dois à mon nom, à ma famille, aux préjugés; malheureux préjugés! Eux seuls m'ont retenu---Que ne puis-je t'avouer mon épouse à la face de l'univers! --- Et ce seroit le plus beau triomphe de la vertu; mais les hommages & la tendresse de ton époux, te tiendrons lieu du rang & des honneurs qui te seroient dûs---Je suis dans une agitation affreuse, ma Léonor, ne me sera-t-il pas permis au-

jourd'hui de te voir ?--- Je ne te parle point du sort que je t'assurerai ; j'offenserois ta délicatesse. Oh ! ma chere, ta vertu, ta beauté, mon respect, & ma reconnoissance, voilà tes droits : pourrois-je jamais te rendre tout ce qu'ils t'assurent ?

LETTRE XLIX.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 23 Février.

JE sens, comme je le dois, mon cher Marquis, le prix immense du sacrifice que vous me voulez faire. La reconnoissance pénetre mon cœur, mais elle ne l'aveugle pas. Je ne puis accepter votre offre généreuse ; je vous dois ce refus. Le sort, trop cruel peut-être, ne m'a point fait naître pour vous. Vous ne pourriez jamais, je le sens, avouer un pareil mariage. La distance qui est entre nous, l'état que j'avois eu le malheur d'embrasser, tout enfin s'y oppose. Eh ! comment s'exposer aux dangers inévitables d'une union secrete ? Ah ! cher Marquis, je préfere l'indigence, la misere même, à l'humiliation. Celle que j'éprouverois, de sentir qu'en moi l'on mépriseroit votre femme, me seroit affreuse : le secret que vous seriez forcé de garder, autoriseroit ce mépris. Vous prouveriez que vous aurez à rougir de pareils nœuds ; mon avilissement rejailliroit sur vous. Vos parens, vos amis, le public ignorant ou feignant d'ignorer ce mariage, vous lanceroient des traits, d'autant plus piquans, que vous n'auriez point d'armes pour

les repouſſer. Quelle amertume ſur votre vie & ſur la mienne! Nos malheurs pourroient s'étendre plus loin encore. Renoncez, mon cher Marquis, à des projets impoſſibles; oubliez cet amour fatal, effacez-en juſqu'au ſouvenir; ne nous voyons jamais. Jamais, l'ai-je bien pu prononcer? Sort cruel..... Je ne mériterois pas les ſentimens dont vous m'honorez, ſi je n'agiſſois pas ainſi. Quelle dignité vous me donnez à mes propres regards! Je dois reſpecter en moi la femme que le Marquis de Roſelle a daigné élever juſqu'à lui. Quel encouragement à la vertu! Adieu pour la derniere fois.

LETTRE L.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 24 Février.

QUoi barbare, tu peux--- Il y va de ma vie--- Je ſuccombe--- Quelles ſuites effrayantes peux-tu donc enviſager? Ma fortune eſt à tes pieds: je t'aſſure, par mon mariage, les deux tiers de mon bien. Ah! tu ſais s'il eſt en mon pouvoir de faire plus--- Malheureux que je ſuis! Léonor, eſt-ce bien toi qui as pu tout à l'heure me défendre l'entrée de ta maiſon?--- Que deviens-je? Tout à la fois furieux & foible--- vil jouet des paſſions & des préjugés--- Quel état! juſte Ciel! Ah! Léonor, au nom de ta vertu même, ſauve-moi du déſeſpoir.

LETTRE LI.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 24 Février.

C'En eſt fait, mon cher Roſeile, duſſai-je en mourir de douleur, duſſiez-vous me haïr, ma réſolution eſt priſe. Souffrez que je vous donne un exemple de courage. Je n'accepterai jamais la main d'un homme qui rougiroit d'être à moi. Je trouve la miſere, la mort même, moins affreuſe que cet aviliſſement. Ne vous prenez qu'au ſort des malheurs qui nous accablent. Si j'étois née... Écartez même juſqu'à cette ſuppoſition. Banniſſez juſqu'à mon image; vous ne me reverrez plus. Je ſuis morte pour vous, & vous vivrez éternellement dans mon cœur... Qu'ai-je dit! malheureuſe! Si vous m'avez trouvé quelques vertus; ſi je me ſuis rendu digne de votre eſtime, reſpectez des malheurs que vous avez cauſés. Ceſſez de vouloir troubler mon repos. Je reſpecte le vôtre:.. N'attendez point d'autre réponſe. L'adverſité m'a rendu forte, imitez-moi. Eh! quelle comparaiſon de votre ſort au mien! Votre rang, votre fortune, votre âge, tout vous annonce l'avenir le plus brillant: & moi ſans reſſources, ſans biens... je ne veux point vous préſenter ce tableau. Adieu, cher & trop tendre Marquis. Je ne vous écrirai plus; je craindrois pour moi-même un attendriſſement que je dois combattre. Malheureuſe que je ſuis! Le pourrai-je? Pour vous, l'honneur que vous aurez d'avoir vaincu votre paſſion, d'avoir ſu

reſpecter vos devoirs, d'avoir ſacrifié à votre nom ce que vous croyez votre bonheur, cet honneur que tant d'efforts vous aſſurent, vous dédommagera bientôt du ſacrifice.

LETTRE LII.

De Madame de Saint-Sever à Mde. de Narton.

A Paris, 28 Février.

MOn frere eſt très-mal, ma bonne amie, on craint pour ſa vie... Je viens de le voir... Grand Dieu, ſoutenez moi... Je ſuccombe; ma chere. M. de Ferval vous donnera de nos nouvelles.

LETTRE LIII.

De M. de Ferval à Madame de Narton.

A Paris, 2 Mars.

VOus ſavez déja, Madame, l'extrêmité où s'eſt trouvé notre cher Roſelle. Léonor, quatre jours après la ſcene dont je vous ai parlé, lui fit refuſer ſa porte. Il revint ſuffoqué; il lui écrivit. La réponſe qu'il reçut d'elle (je n'en ſais pas le ſujet) acheva de le déſeſpérer. Il tomba ſans connoiſſance, tout ſon ſang porté à la tête & le col enflé. Malgré la ſaignée qu'on lui fit ſur le champ, une fievre ardente le retint au lit depuis trois jours; on l'a déja ſaigné quatre fois. Hier

matin il eut un accès violent. Il nomme Léonor chaque instant dans son transport; il croit la voir, lui parler; il prend pour elle tout ce qui approche de lui. Ces redoublemens sont longs. Je retournai hier au soir chez lui, je le trouvai plus tranquille; l'accès étoit passé, il n'avoit presque pas de fievre; mais son abattement étoit affreux, j'en fus pénétré. Je vis des larmes rouler dans ses yeux. Je m'approchai, il me remercia des preuves que je lui donnois de mon amitié; il me pria de continuer à venir chaque jour, & de ne pas l'abandonner. Je lui promis que je ne le quitterois point. Je saisis ce moment pour lui parler de sa sœur. Ne voudriez-vous pas la voir, lui dis-je? Il soupira tristement; & se cacha le visage dans ses couvertures. J'allai avertir tout de suite Madame de Saint-Sever de la maladie de son frere; mais avec tous les ménagemens que je pus garder. Elle partit dans le même instant pour l'aller voir. Ils se regarderent avec attendrissement, pleurant l'un & l'autre, & ne se dirent presque rien. Le Médecin craignit que l'émotion de cette entre-vue n'eût des suites fâcheuses, il fit retirer la pauvre Madame de Saint-Sever. Elle est revenue ce matin, elle a été spectatrice du transport de son frere. Il ne l'a reconnue qu'à la fin de ce terrible accès. Elle ne veut point le quitter. Il est un peu mieux ce soir. Je vous en donnerai des nouvelles chaque jour.

3 *Mars.*

Il a encore été très-mal cette nuit. Madame de Saint-Sever, après avoir demandé au Médecin ce qu'il auguroit, a cru devoir elle-même faire songer son frere à se préparer à la mort; cette digne sœur, rassemblant toutes ses forces,

s'eſt approchée du lit à la fin de l'accès, & lui a pris la main. Je ſuis bien mal, je crois, ma ſœur, a-t-il dit. Votre état n'eſt pas déſeſpéré, mon frere, il s'en faut bien; votre jeuneſſe, la bonté de votre tempérament, ſont de grandes reſſources. Mais votre maladie eſt dangereuſe, elle peut changer d'un moment à l'autre, le moindre trouble, la moindre agitation---- J'en ai beaucoup, ma ſœur, je ne ſuis pas tranquille. Une entiere ſoumiſſion aux volontés de l'Être ſuprême, mon frere, une grande confiance en ſa bonté, une conſcience pure---- La mienne ne me reproche que des foibleſſes----Mais, ma ſœur croyez-vous?-- Je crois, mon cher ami, que Dieu vous rendra à nos vœux; mais je penſe que ce n'eſt qu'en lui que vous trouverez cette tranquillité dont vous avez beſoin. Vous n'êtes point mourant; mais vous êtes malade. Ah! je ne regretterois point la vie-- Il faut, mon frere, ſavoir la quitter avec force quand Dieu l'ordonne. Cette parfaite réſignation aux décret de la Providence, eſt néceſſaire; un chrétien doit l'avoir. Ah! ma ſœur, d'autres cauſes-- Ne vous occupez que des choſes du Ciel, mon cher ami, détournez vos regards de tous autres objets. Eh! le puis-je? Oui, vous le pourrez avec le ſecours d'en-haut. Tranſportez-vous dans un monde nouveau. Ma ſœur, croyez-vous que je meure? Le croyez-vous? Répondez-moi. J'eſpere que vous ne mourrez pas; mais Dieu le ſait. Suis-je en danger; Vous y avez été, vous y pouvez retomber encore. La volonté de Dieu ſoit faite; mais j'ai beaucoup de choſes à arranger. Je vous prie--- Ma ſœur, vous ſerez mon Exécutrice; c'eſt à vous que je confierai mes volontés. Ah! mon cher ami, j'eſpere-- oui--- le Ciel me préſervera du malheur de les exécuter, mais

comptez-- J'y compte. Une foibleſſe, qui lui ôta la connoiſſance, interrompit leur entretien. Il fut très-mal. Il revint à lui peu-à-peu au bout d'une demi-heure; mais dans un aſſoupiſſement & un accablement extrême. Madame de Saint-Sever ferma ſes rideaux, & a paſſé le reſte de la nuit à ſon chevet, ſans lui parler. Il a dormi deux heures; le redoublement a été bien moindre. Ce matin, les Médecins le trouvent beaucoup mieux. Je n'ai pu m'empêcher de dire à Madame de Saint-Sever combien je l'avois admirée. Hélas! Monſieur, m'a-t-elle dit, qu'il en coûte dans ces terribles occaſions! Mais peut-on ſe refuſer à ces triſtes devoirs? C'étoit à moi de préparer mon frere; des annonces faites avec plus d'appareil l'auroient effrayé, il ſe ſeroit cru mort; & cet effroi, joint à la foibleſſe que lui donne ſa maladie, n'auroit ſervi qu'à abattre ſon ame, au lieu de la ſoutenir. On ne peut trop tôt faire ſonger un malade à recourir à Dieu; mais il faut éviter de lui donner des terreurs, auſſi pernicieuſes peut-être pour l'ame que pour le corps. Il faut le préparer, lui faire ſavoir ſon état; mais c'eſt à des amis chéris à ſe charger de lui dire cette effrayante vérité; la tendreſſe & la confiance ſont elles jamais auſſi néceſſaires? Le Marquis a voulu à la fin de ſon accès parler d'affaires à ſa ſœur, & mettre ordre à ſa conſcience. Vous êtes mieux, a-t-elle dit, il vous faut du repos; tranquilliſez-vous, mon cher, n'appréhendez rien, je ſuis toujours auprès de vous. Si je retombois en danger-- Je m'en appercevrois, mon ami, & je vous en avertirois. Vous me le promettez? Oui, je vous le promets. J'aurois un legs conſidérable à faire. Mon frere peut-il écrire ſans danger, Monſieur? a-t-elle dit au

Médecin. Il a répondu qu'il feroit très-imprudent de lui permettre cette agitation. Hé bien, a dit Roſelle, je vous dirai-- ſi je meurs-- je n'ai pas beſoin de teſtament avec vous-- mais M. de Saint-Sever ? Je vous réponds de lui comme de moi. Mais peut-être, ma ſœur, l'objet de ma généroſité ne vous en paroîtra pas digne. Ah ! mon frere, ſi j'étois aſſez malheureuſe pour avoir ce triſte devoir à remplir, ce ne feroit point l'objet de vos dons, quel qu'il fût, que je verrois, ce ſeroit vous. Je ſaurois reſpecter-- Elle n'a pu retenir ſes larmes, ni étouffer ſes ſanglots. Le Marquis, levant avec peine la tête, l'a regardée dans cet état. Il lui a ſerré tendrement la main, ils ont ceſſé de parler ; & peu-à-peu il s'eſt aſſoupi. J'ai engagé Madame de Saint-Sever à profiter de cet intervalle pour prendre un peu de repos.

4 *Mars.*

Le mieux continue ; le Médecin eſpere beaucoup. La fievre diminue, le ſommeil d'hier fut ſuivi d'un réveil doux. Le redoublement de cette nuit s'eſt pourtant encore fait ſentir ; mais le tranſport n'a pas été ſi violent. Il nomme toujours Léonor, je n'ai pu diſtinguer que ce mot, & ceux-ci : *la religion*, *l'honneur*, *l'amour*, quelquefois, *ma ſœur... ma chere ſœur... pardonnez... pardonnez... la vertu...* Il s'agitoit beaucoup en prononçant ces paroles. L'accès n'a pas duré. Il a été fort tranquille ce matin. M. de Saint-Sever ne bouge point de l'antichambre. Il veut abſolument entrer ; mais comme nous craignons tout ce qui pourroit cauſer quelques émotions au malade, & qu'il n'a pas revu ſon beau-frere depuis ce qui ſe paſſa entr'eux il y a ſix ſemaines, nous n'a-

vous encore osé l'introduire ; c'est même un surcroît d'embarras pour sa femme & pour moi. Elle soutient toute cette fatigue avec une force & un courage étonnant ; elle est exactement la garde de son frere.

5 *Mars.*

Ne vous l'ai-je pas toujours dit, Madame, que M. de Saint-Sever ne savoit que déranger, & faire mal en voulant faire bien ? Le malade avoit passé une assez bonne nuit, le redoublement a été plus court & moins violent que celui d'hier. Le Marquis dormoit profondément ce matin à huit heures. Madame de Saint-Sever & moi nous dormions aussi dans tout l'accablement où jettent plusieurs nuits de veille. M. de Saint-Sever a profité de ce moment de liberté pour entrer. Il a écarté les gens, & s'est jetté à corps perdu sur le pauvre Roselle, qu'il a réveillé en sursaut. Eh ! bon jour, mon ami, est-ce que tu ne voudrois plus me voir ? Je t'aime comme mon fils--- Il pleuroit. Le Marquis tout étonné, ne savoit qui lui parloit ; le bruit que nous avons entendu nous a fait accourir. Quoi ! Monsieur, l'auriez-vous éveillé ? a dit Madame de Saint-Sever. Est-ce qu'il dormoit ? Eh ! sans doute. Je suis fâché d'avoir si mal pris mon temps ; aussi pourquoi m'avez-vous empêché d'entrer dans d'autres momens ? Mon enfant, a-t-il dit au Marquis, ne me fais pas mauvais gré ; je n'y pouvois tenir davantage. Je vous remercie de votre amitié, a répondu le malade. Tu me parois bien foible. On te gouverne mal. Si tu voulois t'en fier à moi--- de bons restaurans, de vieux vins de Bourgogne--- Que proposez-vous, mon cher ? a dit la Comtesse, la fievre n'est point encore

paſſée--- Je ne propoſe rien, mais--- Enfin, tu as été bien mal, on t'a cru mort; ma foi je l'ai penſé auſſi : voilà une terrible ſecouſſe, mon ami. Hé bien ferons-nous encore des folies? J'ai ſur le cœur que tu m'aies ſu mauvais gré--- Petit mutin, que je t'embraſſe encore. Les ſignes que lui faiſoit Madame de Saint-Sever pour l'empêcher de pouſſer trop loin cette converſation, n'auroient pu l'arrêter. L'arrivée du Médecin l'a ſeule interrompu. Seroit-il plus mal ? a-t-il demandé en entrant, effrayé ſans doute de nous voir tous auprès du lit. Il a trouvé un peu d'émotion au malade, & l'auroit jugé moins bien, s il n'avoit appris l'événement de ſon réveil. Il nous a fait retirer tous. M. de Saint-Sever prétend que c'eſt un ignorant, & vouloit nous amener deux ou trois Charlatans qu'il protege. Sa femme l'a prié de laiſſer faire le Médecin ordinaire. Le Comte s'en eſt allé, en diſant que; puiſqu'on ne vouloit pas l'en croire, il ne s'en mêleroit plus. Roſelle a réellement été beaucoup moins tranquille depuis ce réveil. Le redoublement a été plus fort; il eſt mieux à préſent, l'accès eſt fini, mais l'accablement eſt toujours extrême.

6 Mars.

Nous n'avons plus, graces au Ciel, à craindre pour ſa vie, il n'a plus de fievre : une petite émotion, cette nuit, a ſeule marqué l'heure de l'accès. Le Médecin aſſure que c'eſt le dernier; mais je crois que la convaleſcence ſera longue. Sa langueur, ſa mélancolie ne font qu'augmenter. Il a fait appeller ſon Valet de chambre tantôt. Il a voulu qu'on le laiſſât ſeul. J'ai ſu que c'étoit pour demander ſi Léonor avoit été

instruite de son danger. On lui a dit que Marton étoit venue tous les jours ; il a recommandé qu'on la lui fît parler. Je saurai ce qu'il lui dira .....

Elle vient d'arriver ; il l'a vue ; nous nous sommes retirés à sa priere. Voici ce que Marton m'a répété „ Je ne puis écrire à votre maîtresse ; „ mais dites-lui que j'ai bien expié--- qu'elle „ seule m'attache à la vie, & que si je reviens--- „ Priez-la de m'écrire, une ligne, un mot --- „ Elle ne voudrois pas me venir voir.?---Au moins „ qu'elle m'écrive. Adieu, Marton. " De profonds soupirs ont interrompu souvent ce discours. Il m'a paru extrêmement rêveur depuis ce moment ; nous avons été deux heures près de lui sans qu'il nous ait rien dit. A la fin, s'adressant à Madame de Saint-Sever, il lui a demandé si elle n'étoit pas excédée. Elle l'a voulu rassurer. Reposez-vous, ma sœur, je vous en conjure ; je ne suis plus en danger, retournez cette nuit chez vous. Mais continuez-moi vos soins pendant le jour. Elle vouloit rester encore, mais il l'a priée avec instance de s'aller reposer. Il a exigé la même chose de moi. Nous allons le quitter ce soir. Je ne vous écrirai plus chaque jour comme j'ai fait jusqu'ici ; mais je vous informerai de tout ce qui pourra vous intéresser, & sur-tout des progrès de sa guérison. Adieu, Madame, la reconnoissance de Madame de Saint-Sever me confond ; de grace ne me parlez plus de la vôtre.

LETTRE LIV.

De M. de Ferval à Madame de Narton.

A Paris, 8 Mars.

LE Marquis eſt abſolument hors de danger, Madame, depuis trois jours la fievre a ceſſé, les Médecins le trouvent dans la meilleure convaleſcence; mais ſon eſprit & ſon cœur ne ſont pas guéris. Madame de Saint-Sever paſſe encore les journées entieres auprès de lui. Il me paroît rêveur, triſte & contraint. Je crois que ſon ame eſt déchirée par quelque violent combat. Je tremble d'en avoir deviné la cauſe. Il regarde ſa ſœur de temps-en-temps; il ſoupire & baiſſe les yeux. D'autres fois il s'agite. Il s'anime par ſes réflexions, & au mouvement de ſes levres je juge qu'il parle ſeul. Nous ne pouvons le retirer de ſes profondes réveries. Je ſais qu'il a reçu ce matin un billet de Léonor. Il l'a relu bien des fois, & l'a mis ſous ſon chevet. Je l'ai trouvé moins triſte depuis; mais plus diſtrait encore. Ne ſoyez plus inquiete de ſa ſanté, Madame; je ſuis moi-même pleinement raſſuré. Les ſoins que j'ai eu le bonheur de lui rendre m'en ont, je crois, fait un ami ſincere, & je ſens qu'il m'ont attaché, plus fortement à lui.

LETTRE LV.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 8 Mars.

QUelle épreuve pour ma tendreſſe ; mon cher Marquis ! Ah ! je n'aurois pu vous ſurvivre. Je me ſuis preſque reproché des réſolutions-- Un ſacrifice, la vertu, l'honneur devroient-ils donc cauſer des remords ? --- J'ai tremblé pour votre vie. Le Ciel vous l'a rendue, puiſſe-t-elle être fortunée ! Vous ſavez s'il m'eſt poſſible de vous aller voir. Écartez ce deſir, cher Roſelle, ſongez à quel combat vous me livrez. Adieu. Si vous vivez, ſi vous êtes heureux, je ne ſerai pas tout-à-fait malheureuſe.

LETTRE LVI.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 11 Mars.

J'Étois encore ſi foible il y a trois jours, que je ne pus te répondre, chere & tendre amie. Je profite du premier inſtant où je puis tenir la plume, pour te remercier. L'aſpect horrible de la mort m'a fait voir tous les objets dans leur vrai point de vue-- Dans ces momens les préjugés diſparoiſſent, l'orgueil s'anéantit. Je ne livrerai plus de combats à ta vertu, je brûle de te voir ;

voir; mais la bienséance exige que tu ne viennes pas--- Adieu, chere idole de mon ame, chere moitié de moi-même. L'accablement où je suis encore, ne me permet pas de me livrer plus long-temps au plaisir de t'écrire.

LETTRE LVII.

De Monsieur de Ferval à Madame de Narton.

A Paris, 15 Mars.

LE malade commença à se lever il y a quatre jours, Madame; ses forces reviennent. Valville est venu tantôt à sa porte. Le Marquis m'a prié de faire enforte qu'il n'entrât point. Je suis descendu, & je lui ai dit que Roselle ne recevoit encore personne. Il ne m'en a point paru persuadé; mais a pris ce refus en souriant. Je ne sais point me fâcher contre un frénétique, m'a-t-il dit, je vois que son cerveau est entrepris; quelle extravagance! Il m'a demandé si le Marquis n'étoit pas toujours passionné pour Léonor. Je lui ai dit que je n'étois point son confident; mais que je ne croyois pas que son amour fût rallenti, & que j'en avois un véritable chagrin. Il est honteux que cette fantaisie dure si long-temps, a-t-il dit, j'en rougis pour lui, cela est d'une sottise... Adieu, Monsieur, j'attendrai que cette folie soit passée, pour le revoir, je ne sais point forcer les barrieres. D'ailleurs la chambre d'un malade est un lieu de supplice pour moi. Il n'est plus en danger, cela me suffit. Je crois, Madame, que cet homme doit avoir le cœur dur. J'ai trouvé, en rentrant,

Madame de Saint-Sever seule avec son frere. Il avoit l'air tendre & fort agité. J'ai, m'a-t-il dit, mon cher Ferval, des affaires importantes à communiquer à ma sœur, permettez-vous?... Je vous laisse, ai-je dit, & je suis sorti. Je ne sais point ce qu'il vouloit lui dire; mais je crains ce que je n'ose même penser. Vous le saurez par Madame de Saint-Sever.

LETTRE LVIII.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 17 Mars.

OH! ma secourable amie, quelle scene j'ai à vous décrire! Je ne sais si j'en aurai la force; mon ame s'est épuisée dans la crise; elle est encore dans la vive agitation qui succede à de violens efforts. Je tâcherai pourtant de reprendre mes esprits--- Que j'ai besoin de me fortifier contre ma tendresse & ma compassion pour un frere malheureux!

Nous étions restés seuls le Marquis & moi; il me paroissoit en être bien-aise. Je démêlai dans ses regards & dans son embarras qu'il avoit quelque chose à me dire; il n'osoit: des témoignages de ma tendresse aiderent sa confiance & ouvrirent son cœur. C'est une sœur bonne & généreuse que j'embrasse, dit-il, en jettant ses bras autour de mon col, elle daignera m'écouter, je l'espere, & je l'en supplie. Je lui répondis par des caresses affectueuses. J'ai recouvré ma santé, continua-t-il; mais

la cause de mon mal n'est pas détruite, elle est dans le fond de mon cœur. J'aime; ce seul mot vous rendra raison de toute ma conduite passée envers vous. Je vous l'ai caché, tant qu'en le découvrant, je n'aurois fait que vous accabler de mes peines, & que je me suis flatté de mettre des bornes à ma passion. Aujourd'hui qu'elle ma conduit aux portes du tombeau, & qu'il n'est peut-être qu'un moyen de me rendre à la vie, je dois vous exprimer l'excès de mon amour, pour intéresser votre tendresse. Ah! si je vous parlois des maux que j'ai soufferts! Vous pouvez en juger, ma sœur, par l'état où vous m'avez vu, & dont vos soins généreux viennent de me tirer; achevez votre ouvrage, & permettez que je cesse d'être malheureux, & que je vive encore pour vous. Moi, mon frere! La moitié de ma vie est à vous, si elle peut contribuer à votre bonheur. La personne que vous aimez est-elle digne de vous? Oui, ma sœur, elle est honnête & vertueuse; l'honnêteté & la vertu sont les seules distinctions des ames; avec de tels sentimens, elles sont toutes égales, & naturellement unies. Sur le théatre ou sur le trône, elles méritent également l'hommage de nos cœurs. L'état aviliſſant auquel le sort a condamné ma Léonor... Léonor! Oh! mon frere! Hélas! ma sœur, c'est un malheur pour elle que son état, ce n'est pas un crime, ce n'est pas même un engagement au crime.

Quoique prévenue, je n'avois pu m'empêcher de me récrier au nom de Léonor. Cependant pour ne pas rebuter mon frere, je composois mon visage & je lui dis, d'un air assez tranquille, que le choix seul d'un tel état étoit un titre suffisant de condamnation. Comment

en effet peut-on croire honnête une fille qui prostitue volontairement son nom à la honte ? La vertu se tient enveloppée dans l'honneur ; & lors même qu'une femme vient de la bannir de son cœur, elle tâche d'en conserver les apparences ; il n'y a que le vice qui puisse embrasser, par choix l'infamie Eh ! savez-vous, ma sœur, savez-vous comment elle a été réduite à cette extrémité ; m'a-t-il dit ; il ne faut pas se hâter de juger les malheureux. Respectons-les, leurs fautes ne sont souvent que de nouveaux malheurs involontaires. L'indigence les traîne au premier asyle qui se présente ; & si, quand ils s'apperçoivent de ce qu'ils ont perdu dans l'opinion publique, ils se renferment dans la vertu qui leur reste, ne méritent-ils pas toute notre indulgence, toute notre compassion ? Plaignons-les, plaignons-les, ma sœur, pleurons sur eux avant de les juger.... Je sais, mon frere, qu'envers les malheureux l'indulgence est justice ; mais ne vous laissez point abuser par votre sensibilité. Pouvez-vous croire que, si votre Léonor eût été vertueuse, l'Opéra eût été pour elle une ressource, son unique ressource ? La vertu embrassera la misere pour s'affranchir de la honte ; elle n'aura point recours à la honte pour se soustraire à la misere. Léonor pouvoit vivre du travail de ses mains, de ses services, des bienfaits des ames charitables. La servitude choisie par besoin eût offert du moins en elle une misere respectable ; en préférant l'Opéra, son cœur s'étoit livré d'avance à la corruption & au crime. Pourroient-elles vivre du seul produit de leurs talens, sans celui de leurs charmes, ces malheureuses qui souvent n'ont pour elles que leur beauté, & qui fondent leurs projets de fortune sur les passions déréglés qu'elles al-

lument ? Mais quand leurs intentions seroient pures, continuellement attirées au crime par tous les enchantemens imaginables de la séduction, est-il possible qu'elle se tiennent attachées à la vertu, qui ne leur offre que des privations & des peines ? Celle qui sera capable d'un attachement si courageux, sera forcée, par sa vertu même, de s'éloigner du dangers si pressant de la perdre. Eh ! quoi ! s'écria-t-il, avec l'air d'un homme qui fait effort pour se contenir, il ne pourroit y avoir une fille d'Opéra vertueuse ? Le Public, Madame, le Public qui est méchant & injuste, qui flétrit ces filles avant que leur conduite les ait déshonorées, le Public en nomme !... Ne nous échauffons pas, lui dis-je, il n'y auroit plus moyen de raisonner, nous oublierions bientôt que nous sommes frere & sœur, & nous laisserions là notre objet. Permettez-moi donc de vous dire qu'en général les Actrices qui passent pour honnêtes, ne sont peut-être que les plus décentes; que s'il en est qui obtiennent de justes égards, ce seront des filles à talens, qui n'ayant fait que céder à l'impulsion du génie & au desir de se distinguer, pourront ne s'occuper qu'à mériter les suffrages du Public, & la considération flatteuse attachée aux grands succès. Mais il me semble (ne vous en offensez point, mon frere,) il me semble que Léonor n'est nommée ni parmi les Actrices que l'on admire, ni parmi celles que l'on ménage.... Que m'importe, ma sœur, l'opinion du Public, si je me suis assuré qu'elle est injuste ? Livreriez vous un innocent à la fureur d'une populace prévenue, que la calomnie auroit soulevée ? Je conviens, mon frere, qu'il faut se défier des préjugés du Public ; mais il le faut bien plus encore de nos passions. Vous êtes

jeune, droit, honnête, franc. Ces filles habiles à prendre toutes sortes de visages, & à jouer toutes sortes de rôles, savent combien l'hypocrisie peut en imposer à la candeur, & jusqu'où un masque de vertu peut mener un cœur comme le vôtre. Tant de gens plus expérimentés, & plus clairvoyans que vous, se sont laissé prendre à leurs manèges, elles ont fait le malheur, la ruine, la honte... Je le sais, m'a-t-il dit; mais j'ai tant de preuves de la vertu de Léonor, je l'ai trouvée si franche, si noble, si désintéressée! Il ne lui manque qu'un état, qu'un nom plus respectable, pour être la femme la plus digne de tous les hommages. Qui me blâmeroit de récompenser sa vertu ? Des gens qui n'en auroient pas sans doute. Je réparerai vis-à-vis d'elle les torts de la fortune; je la ferai ce qu'elle doit être, & le public qui calomnie Léonor, aura des égards pour la Marquise de Roselle.

Il s'arrêta, & soupira, comme un homme qui vient de soulager son cœur d'un grand poids. Je l'observois; il me parut, pendant quelques instans, ne s'occuper que de ce plaisir; & animé comme il l'étoit, je crus qu'il ne m'écouteroit pas, qu'il ne m'entendroit pas, si je combattois dans ce moment là sont dessein. Il avoit d'abord voulu se justifier par une apologie préliminaire. Je n'aurois pas pu, peut-être, contester si long-temps sur un point que je pouvois lui passer, sans affoiblir les grands coups que j'avois à lui porter. Mais la vérité & l'indignation m'avoient entraînée. Après un assez long silence, le Marquis revint comme d'une distraction, & me regarda d'un œil qui me demandoit une réponse. Je l'avois toute prête.

Aurez-vous assez de sang froid pour m'écouter, & de courage pour m'entendre, lui de-

mandai-je ? Je l'espere, me répondit-il, je le dois, je tâcherai ; mais, ma sœur, ajouta-t-il, en me souriant, le préjugé a son ivresse, ses fougues comme la passion. C'est pour vous, mon frere, que je plaide. Il faut passer quelque chose au zele d'une sœur ; mon premier préjugé, dans cette cause, est pour vous ; c'est un préjugé d'entrailles ; il commande à tous les autres, & il n'y a que le devoir, & vos vrais intérêts dont il ne me prescrive point de me relâcher. Je ménagerai même autant qu'il me sera possible, l'objet de votre passion. Ah ! plût au Ciel, mon frere, plût au Ciel, que cette fille fut telle que vous la voyez ! je me reposerois sur elle du soin de votre honneur. Si elle est vertueuse, elle vous ramenera à des sentimens délicats & honnêtes, qu'une aveugle passion peut seule vous faire trahir. Si l'honneur parloit encore à son ame, elle auroit horreur de vous avilir pour s'élever. Si elle vous aimoit, elle ne consentiroit jamais à vous exposer aux dégoûts, aux chagrins, aux repentirs, aux malheurs, qu'entraîne une démarche flétrissante. Si elle étoit sage, elle fuiroit un état où elle ne sentiroit son élévation que par des amertumes.

Ne vous flattez pas, mon frere, votre nom n'est pas assez beau pour effacer toute l'ignominie du nom de Léonor, pour n'en être pas lui-même terni. Vous seriez plus flétri de son nom, qu'elle ne seroit honorée du vôtre ; & quand le Public auroit quelques égards pour la Marquise de Roselle, espérez-vous qu'il vous ménageroit, ce Public que vous n'auriez pas respecté, ce Public qui sait que votre naissance vous impose le devoir de vivre avec plus de décence & de dignité, ce Public si jaloux de venger l'honneur dont il est le législateur & l'arbi-

tre, qui eſtime que c'eſt dans le cœur de vos pareils qu'il doit réſiſter dans toute ſa pureté, dans toute ſa majeſté, & qui frappe d'opprobre tous ceux qui oſent en violer les loix ſacrées? Vous trouverez ſans doute des approbateurs parmi ces frondeurs vains & mépriſables, qui, toujours oppoſés au Public, s'élevent contre les opinions les plus légitimes, pour être diſpenſés des devoirs & des bienſéances qu'elles impoſent; hommes faux & vils, dont l'inſolent ſuffrage eſt une tache. Vous trouverez des partiſans, parmi ces amis lâches, ces complaiſans intéreſſés à vous flatter; vous en trouverez encore parmi ces hommes capricieux & bizarres, qui prennent plaiſir à approuver & à défendre les écarts de ceux qui ne les intéreſſent pas; mais interrogez la conſcience de ces gens-là, demandez-leur s'ils feroient de ſang froid la même démarche, s'ils l'approuveroient dans leurs enfans, dans leurs freres: leur ame ſe ſoulevera contre cette idée, & j'oſerois défier leur bouche de démentir leur ſentiment intérieur. Tout ce que vous pourriez attendre de plus conſolant, ce ſeroit la pitié des ames ſenſibles & indulgentes, la compaſſion que l'on a pour les malheureux & les inſenſés; oui, mon frere....

Il avoit la tête baiſſée & les yeux à demi-fermés, en homme qui écoute avec une attention profonde. Comme je m'arrêtois, il me dit en levant la tête, qu'il n'iroit point chercher ſa juſtification & ſon bonheur dans l'opinion d'autrui, & qu'il auroit pour lui ſa bonne conſcience, ſon amour, ſa Léonor... & du vrai honneur, ajouta-t-il vivement en faiſant un geſte de fierté, du vrai honneur, Madame, la vertu.... La vertu, m'écriai-je, (je ſentois ma tête s'échauffer & mon ame s'exalter) la vertu, mon frere,

frère, votre conscience? Vous en attendrez votre consolation & votre repos? elles vous puniroient tous les jours de votre vie, de votre indigne alliance, où vous les auriez pour jamais abjurées aux pieds des Autels. Elles vous mettroient tous les jours sous les yeux la bienséance, la justice, la raison, la nature, offensées & violées dans cet odieux sacrifice de vos devoirs. De quel droit vous citoyen, *vous décoré de prérogatives & d'honneurs;* de quel droit intervertiriez-vous l'ordre de la société, qui, en distinguant les conditions pour le bien de l'Etat, s'est promis à juste titre, que ceux qu'elle plaçoit dans un rang honorable, ne seroient ni assez lâches, ni assez ingrats pour en troubler l'harmodie par leur propre avilissement? Elle a attaché des devoirs aux distinctions, & vous en violerez audacieusement les loix, parce que ces loix, qui s'accordent avec la religion & la vertu, ne se sont choisi pour dépositaires que vos cœurs, pour garans que votre délicatesse, pour vengeurs que la honte & le mépris public! De quel droit vous, plus particulièrement chargé par votre rang du dépôt auguste des mœurs publiques, dégradez-vous la Nation, en lui ravissant, autant qu'il est en vous, ces mœurs précieuses dont vos ayeux vous avoient transmis l'exemple? Il faut donc que vous cessiez d'être citoyen, & que vous vous déclariez l'ennemi de l'ordre; & cet ordre vous ne l'aurez pas seulement enfreint pour vous-même, vous l'aurez aussi troublé dans les autres: la contagion de votre exemple entraînera une foule de jeunes insensés, séduits par ces malheureuses, qu'un tel succès aura rendu plus entreprenantes. Que répondrez-vous à votre patrie, qui vous reprochera de n'avoir nourri en vous de son plus

pur ſang, qu'un enfant indigne & dénaturé? que lui répondrez-vous, lorſqu'elle vous reprochera cet aviliſſement des ames, cette baſſeſſe devenue plus commune, dont vous aurez été, même ſans le vouloir, un des principaux inſtrumens? Que répondrez-vous à tant de familles éplorées & diviſées, qui vous accuſeront d'avoir frayé pour leur déſolation le chemin du déshonneur? Que répondrez-vous à votre propre famille, qui vous demandera pourquoi vous avez flétri ſon nom? Ce nom n'eſt point à vous puiſqu'il n'eſt point à vous ſeul, & la tache que vous y imprimerez ſera un crime contre tous ceux qui le porteront. Ils ſe verront tous les jours confondus avec vous & vos enfans; ils ſeront tous punis pour un ſeul coupable. Cette famille honorée juſqu'à vous, fait pour la venger de quiconque oſeroit la flétrir, vous n'aurez vécu que pour attacher à ſon nom une célébrité d'infamie... & vos enfans!... Le Marquis de Roſelle donneroit à ſes enfans Léonor pour mere! Léonor! Et quelle autre mere leur donneroit leur plus cruel ennemi? Vous leur devez un ſang pur comme vous l'avez reçu de vos peres. Ce ſang s'éleveroit contre vous ſi vous le mêliez avec un ſang vil & corrompu... Vous frémiſſez... Jettez les yeux ſur ces enfans, malheureux à jamais par leur naiſſance, qui portent ſur leur front dans la ſociété un caractere de proſcription. Ils ſont là comme des coupables humiliés par le ſentiment de leur indignité. Ils voyent fuir devant eux les familles & les honneurs qui venoient au-devant de leurs ancêtres. Ils ont tous les jours des ſujets de pleurer leur naiſſance, tous les jours ils ont à rougir de leur mere; le Public les appelle les enfans de Léonor, comme s'il diſoit les enfans de l'opprobre. Ils tranſmettent leur honte & leur malheur à

leur postérité, cette tache héréditaire est encore empreinte sur le front de leurs petits-fils; & vous ne préféreriez pas la mort, à la douleur, au tourment d'être pere à ce prix?...

Hé bien, mon frere, votre amour, votre Léonor, suffiroient-ils à votre félicité; Léonor qui elle-même ne pourroit jamais être heureuse? Elle est aujourd'hui tout pour vous, parce que vous ne la possédez point, & que dans votre ivresse vous n'avez que le sentiment d'un amour qui desire. Mais si vous la possédiez, vous éprouveriez en perdant peu-à-peu de cette ivresse, qu'il manqueroit de jour en jour quelque chose à votre bonheur. Vous sentiriez renaître en vous les anciens besoins d'une ame honnête; vous entendriez insensiblement la conscience, l'honneur, la nature, vous redemander leurs premiers droits. L'amour seul ne remplit pas tous nos devoirs, il ne peut faire seul notre bonheur. La passion est une illusion, un état violent de l'ame, elle ne sauroit ni durer, ni nous tromper toujours. Les bouillons de l'âge se calment, les charmes qui vous ont séduit se flétrissent, & le temps arrive où l'on se juge soi-même plus sévérement que n'ont fait les autres, parce qu'on est aigri contre soi par le repentir & les remords. On rougit de ses folles amours; on pleure sur des fautes irréparables, & l'on donneroit la derniere moitié de sa vie pour racheter la premiere. Oh! mon frere, sur quoi vous flatteriez vous que vous ferez toujours amoureux, toujours aimé, toujours heureux! Qui vous le garantit? Léonor? Votre cœur? Tant de passions ont fini par le désespoir avec de pareils garans!

Le Marquis étoit interdit & immobile; je crus son ame ébranlée, j'insistai. Je suppose,

comme vous le voyez, que Léonor à toutes les bonnes qualités qu'elle affecte ; qu'elle sent toute la passion qu'elle vous témoigne sans doute ; que votre illusion sur les premieres années de sa vie ne se dissipera jamais ; qu'elle vivra comme si elle étoit née de votre sang, comme si elle avoit été élevée dans votre famille ; qu'elle gouvernera & conduira votre maison avec autant de dignité que de sagesse : qu'elle sera aussi tendre mere que fidele épouse ; qu'elle pourra donner à vos enfans, des principes, des sentimens, des exemples, une éducation qu'elle n'aura point reçue ; que... Et moi je suppose, s'écria-t-il tout d'un coup dans une sorte de fureur, qu'une sœur qui aime son frere, le plaint, s'il se trompe, & ne l'insulte pas ; que le Marquis de Roselle sent mieux ce qui peut le rendre heureux, que la Comtesse de Saint-Sever, & qu'il est libre, indépendant, maître de disposer de lui, malgré tous ceux qui s'y opposeroient. A ces mots il sort brusquement. Je cours à lui, je l'arrête, il résiste. Mon frere... Je n'ai point de sœur ; il fait un mouvement pour se dégager. Il m'échappoit. O mon pere ! m'écriai-je, ô ma mere ! venez à mon secours. A ces noms sacrés, il tressaille, s'arrête, & se laisse conduire sur un sopha. Je restai debout devant lui ; ses yeux étoient fermés, sa respiration s'embarrassoit dans ses soupirs. Jusques-là, pendant notre entretien, la chaleur du zele m'avoit soutenue & élevée au dessus de moi-même : j'étois dure, je ne pensois pas qu'il souffrit de mes discours ; j'examinois seulement s'il résistoit ou s'il s'ébranloit. Il n'étoit pas alors question de le plaindre, mais de le terrasser, de changer son cœur. Je frappois, je tonnois sans égards, sans ménagemens, sans pitié. Mais

ici la tendreſſe & la ſenſibilité reprirent tous leurs droits. Je craignis pour la ſanté de mon frere, mon attendriſſement ouvrit mon cœur aux larmes; j'en arroſai une de ſes mains, que je ſerrois dans mes mains tremblantes Il ouvrit les yeux, ſon regard me reprochoit tendrement ſon état, & ſollicitoit ma compaſſion. Il mêla ſes pleurs aux miens. O ma ſœur! s'écria-t-il. O mon frere! lui dis-je, pardonnez-moi ma cruauté; je ſuis toujours votre ſœur. Oui, vous l'êtes, repliqua-t-il d'une voix entrecoupée; pardonnez, & je ſuis votre frere. Nous reprîmes peu-à-peu nos eſprits; je crus même entrevoir ſur ſon viſage un rayon de ſérénité. Il me dit d'une voix douce, d'une voix qui eut pénétré l'ame la plus inſenſible, ma ſœur, il accompagnoit ce mot d'un ſourire (c'étoit le ſourire de l'affliction & de la tendreſſe tout à la fois) ma ſœur, je crains de vous avoir dit quelque choſe d'offenſant, je ne le ſais pas; mais ſi cela eſt, nos larmes viennent de l'effacer. Vous avez vu l'excès de ma paſſion pour... (il ne nomma point Léonor) Mon deſſein vous le marque aſſez: vous l'avez combattu, vous le deviez; mais vous raiſonniez contre un homme amoureux; il ne pouvoit être perſuadé. Je n'ai rien répondu à la plupart de vos raiſons; je ſentois pourtant dans mon cœur que j'avois quelque choſe à vous répondre. Je ne pourrois vous dire quoi, vous ne l'auriez peut-être pas goûté. Il me paroiſſoit à moi ſans replique. Pardonnez-moi, ma ſœur; je ne puis renoncer à ma réſolution; tout ce que je puis faire pour vous, c'eſt de ne pas en hâter l'exécution, comme je l'avois projetté. Je penſerai à tout ce que vous m'avez dit, & je vous donne ma parole d'honneur que je ne ferai aucune démarche

relative à cet objet sans vous en informer; êtes-vous contente ? il me semble que c'est assez gagner sur moi. Que ma sœur fasse à son tour quelque chose pour son frere, elle est mon amie, elle aime mon repos; elle se mettra à ma place, elle sentira l'horreur de mon état, & peut-être, a-t-il ajouté, en baissant la tête & la voix, peut-être consentira-t-elle à mon bonheur.

Il avoit les yeux remplis de larmes. Je lui répondis de la maniere la plus affectueuse, je le remerciai de la promesse qu'il m'avoit faite : nous nous embrassâmes tendrement Le Comte de Saint-Sever entra quelque-temps après.

Que dois-je craindre, que dois-je espérer ; ma tendre amie ? Nous avons gagné du temps, c'est quelque chose ; mais il est si épris de cette créature, si fasciné ! Tout est perdu si nous ne le désabusons sur l'idée qu'il a de sa vertu, ou il faudra que des voies rigoureuses.... O ma chere ! il en mourroit de douleur. Son honneur ou sa vie, quelle alternative ! Soutenez-moi, affermissez-moi. Je l'aime, & s'il profitoit de certains momens où mon cœur est tout à l'amitié, je le sens, je ne lui résisterois pas. Comme je desirerois que cette fille n'eût contr'elle que la pauvreté & une naissance obscure ! J'irois la chercher & l'amenerois par la main à mon frere. Je fais cas de la naissance, parce que c'est une obligation de plus d'être honnête; mais c'est au fond un présent du hasard, souvent inutile au bonheur ; & je suis bien loin de mépriser ceux qui n'en ont pas. Rien n'est bas à mes yeux que le vice. Dès qu'une telle femme porteroit le nom de mon frere; respectable par sa vertu, honorable par le nom de son mari, elle deviendroit mon amie, ma compagne. Ma familiarité

avec elle seroit pour le Public un témoignage de son mérite; & quand elle seroit aimée & portée par une famille, d'où sa naissance sembloit l'exclure, le Public n'oseroit point ne la pas respecter; il cesseroit bientôt de blâmer mon frere. Mais un état infâme, une vie scandaleuse! Non, ma chere Comtesse, je serois la derniere des femmes, si je donnois les mains à une pareille horreur. Aidez-moi, ô mon amie! Consolez-moi, plaignez-moi, conseillez-moi.

LETTRE LIX.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 20 Mars.

QUels conseils puis-je vous donner, tendre & sage amie, que vous ne puissiez vous-même au fond de votre cœur? C'est lui, c'est lui seul qui vous a guidée, il vous a bien conduite; mais vos raisons, si solides, si justes, ne pouvoient que glisser sur l'esprit de votre malheureux frere; sa passion l'aveugle. La tendresse que vous lui avez montrée; ce trait de sentiment, qui m'a fait repandre des larmes; le souvenir sacré d'un pere & d'une mere que vous lui avez rappellé si pathétiquement: voilà ce qui l'a forcé à vous entendre, à vous promettre de retarder au moins ce mariage affreux, & de ne le pas faire sans vous en avertir. Continuez, ma chere Comtesse, à le combler des preuves de votre amitié; qu'il voie que dans tout ce qui est juste, honnête, raisonnable, vous serez toujours prête

à seconder, à prévenir ses desirs ; mais qu'il voie aussi à travers vos tendres carresses, une fermeté que rien ne pourra vaincre ; éludez le plus qu'il vous sera possible tous les discours qui pourroit ramener à ce fatal sujet ; que ce soit dans vos yeux, sur votre physionomie qu'il lise l'espece d'horreur que vous causent le nom & l'idée de Léonor. Vous ne pourriez que lui répéter ce que vous lui avez dit, l'impression seroit moindre, l'attendrissement pourroit ne pas toujours finir ces entretiens ; & si l'aigreur prenoit la place, tout seroit perdu. Adieu, ma chere amie, vous savez qu'il n'est personne au monde qui partage vos chagrins comme moi.

LETTRE LX.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 25 Mars.

JE vous écris dans le trouble & dans le désespoir, ma tendre amie ; M. de Saint-Sever a tout perdu. Sans me consulter, sans me le dire, il fut hier chez Léonor ; il la traita horriblement, & finit, par la menacer de la faire enfermer. Il vint le soir me raconter cette scene ; sur le chagrin qu'il vit que sa démarche me donnoit, il se fâcha, & me dit qu'il ne l'avoit faite qu'à cause de moi, & pour mettre fin à mes allarmes ; qu'il ne pouvoit supporter de me voir en proie aux agitations où j'étois livrée ; que le seul moyen de guérir mon frere de cette extravagante passion, étoit de lui en ôter l'ob-

jet. Le mal étoit fait, ma chere; les raisonnemens auroient été inutiles, je n'en fis point; mais je prévis ce qui est arrivé. Mon frere sort d'ici, je suis encore émue... Bon Dieu! Quelle fureur! Il a su par cette misérable les menaces de M. de Saint-Sever. Quels emportemens! Sans ma présence qui même lui étoit importune, je n'ose songer aux excès où la colere l'auroit pu conduire. Mon mari a voulu lui dire tout ce qu'il pensoit, & ce qu'il savoit de Léonor; un regard lancé avec indignation a été sa réponse. M. de Saint-Sever a continué de lui parler, & lui a demandé, d'un ton ironique, s'il faisoit des préparatifs pour ce beau mariage. Mon frere, furieux, l'a interrompu, & nous a dit qu'il n'avoit plus rien à ménager; que son parti étoit pris, qu'il mettroit cette fille à l'abri de nos persécutions, qu'elle seroit sa femme; que ses préparatifs ne seroient pas longs, & qu'il ne devoit compte de sa conduite qu'à lui. Mes larmes, qui couloient en abondance, ont paru le toucher. Il m'a regardée avec émotion, il a fait un pas pour s'approcher de moi; & tout de suite, se retournant brusquement, il est sorti, & m'a laissée dans l'état le plus affreux. Ah! chere amie, qui ne succomberoit à tant de maux!

LETTRE LXI.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 27 Mars.

JE ne puis supporter l'idée de vous causer du chagrin ; ma sœur, je connois votre ame, je suis sûr que vous n'avez point trempé dans l'horrible projet de votre mari ? vos pleurs m'ont pénétré, vous savez si vous m'êtes chere. Je donnerois mon sang pour arrêter le cours de vos larmes, & je ne me pardonne pas de vous en avoir fait répandre. Si l'état violent où j'étois m'eût permis de réfléchir, vous n'auriez pas été présente à cette accablante scene. Je vous aime, ma sœur, je sais & ce que je dois à vos soins, & tout ce que vous devez attendre de moi. Eh ! le devoir a-t-il besoin de se faire entendre quand le cœur parle ? Mais pourquoi M. de Saint-Sever abuse-t-il des sentimens que j'ai pour vous, & de l'ascendant que vous avez sur moi ? De quel droit ? par quelle autorité ?... Je souffre plus que vous, ma sœur ; ma plus grande douleur est d'être forcé de renoncer au bonheur de vous voir... Ma digne sœur, ma tendre amie, plaignez un frere malheureux, ne condamnez point un penchant invincible... L'objet en est vertueux. Aimez-moi toujours, pardonnez dès emportemens que je déteste, que j'aurois dû vous cacher, & ne partagez pas les sentimens de votre mari. Ma sœur permettez-vous que je vous embrasse encore avec la plus tendre amitié ?

LETTRE LXII.

De Madame de Saint-Sever au Marquis.

A Paris, 27 Mars.

REnoncer à me voir. Ah! mon frere, l'avez-vous pu prononcer? Hélas! je ne survivrois pas à ce malheur; non, vous ne me le ferez pas éprouver, je m'en fie à votre cœur; vous m'aimez, vous aimez dans votre sœur les parens que nous avons perdus; vous rassemblez pour moi tous les sentimens que vous auriez pour eux. Ne pardonneriez-vous pas à mon mari l'intérêt vif qu'il prend à vous? Son zele, trop ardent peut-être, a fait son crime. Il sait, mon cher ami, qu'il n'a point de droits sur vous que ceux de la tendresse. Il ne cherche point à en usurper d'autres: mais il est votre frere, votre ami; c'est, à ces titres qu'il s'intéresse à vous. Je meurs d'envie de vous voir; si je ne craignois de vous être importune, je volerois chez vous, je vous menerois M. de Saint-Sever; nos regrets, nos larmes, notre tendresse effaceroient pour jamais le souvenir de ces momens affreux; notre amitié n'en éprouveroit que des transports plus vifs; ne vous y dérobez pas, mon frere.

LETTRE LXIII.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 28 Mars.

MA chere, ma tendre sœur, je ne puis résister aux expressions de votre tendresse: mais il m'est impossible de prendre sur moi de revoir M. de Saint-Sever. Peut-être sera-t-il bien aise de m'éviter aussi. Puis-je vous trouver seule ce soir? Si vous me le promettez, j'irai chez vous à sept heures. Je n'y pourrai rester qu'un instant; mais je vous aurai vue, je vous aurai renouvellé les assurances de mon éternelle amitié.

LETTRE LXIV.

De la Comtesse à Madame de Narton.

A Paris, 29 Mars.

AH! ma chere, il n'y a plus de ressources! Je n'avois pas encore perdu l'amitié de mon frere, son cœur l'avoit rappellé; mais il avoit exigé que mon mari s'absentât, pendant la visite qu'il me voulut faire hier au soir. Malgré tous les reproches de foiblesse que j'eus à essuyer, j'obtins, je crus du moins avoir obtenu cette complaisance. M. de Saint-Sever m'avoit promis de me laisser seule, j'en avois assuré mon frere. Il sort effectivement. Le Marquis arrive;

il m'aborde de l'air le plus tendre. Après nos premiers épanchemens, il me demande ma parole qu'on n'attentera point à la liberté de Léonor; qu'on ne lui fera aucune violence; autrement, me dit-il, je serois forcé de manquer à la promesse que je vous ai faite, & je ne pourrois plus retarder... J'allois lui répondre. M. de Saint-Sever entre d'un air moitié plaisant, moitié fâché. Ma surprise ne put persuader à mon frere que je n'avois pas contribué à le tromper; un seul regard qu'il jetta sur moi me dit tout ce qui se passoit dans son ame; il se leva & voulut sortir. Mon mari l'en empêcha, & lui dit qu'il étoit étonné qu'il l'eût fait prier de sortir de chez lui, qu'il n'étoit point accoutumé à ces procédés-là; que ce qu'il lui avoit dit étoit pour son bien; qu'il ne cesseroit point de lui répéter qu'il se perdoit; que son honneur l'obligeoit d'arrêter les progrès d'une séduction épouventable; qu'il empêcheroit le déshonneur de la famille; qu'il ne souffriroit point que son beau-frere fit un mariage abominable? je ferai, dit-il, enfermer cette créature; & s'il en est besoin, je te ferai interdire. Oh! ajouta-t-il, ta sœur t'a gâté, je ne te gâterai pas. Tout cela fut prononcé avec une telle volubilité qu'il n'auroit pas été possible de l'interrompre. Mon frere d'un air calme, mais fier & dédaigneux, se leve, & me dit sont-ce là vos promesses, Madame? Adieu. Je voulus le retenir, il me repoussa avec indignation, & partit sans m'entendre. C'en est fait, je ne le reverrai jamais; peut-être avant huit jours le fatal nœud sera formé... J'abrege les réflexions, ma chere; mais que je suis à plaindre! Nous n'avons plus que les moyens violens à employer; malheureuse & foible ressource! Mon frere n'est-il pas son maître? Si sa résolu-

tion est prise, ce que nous empêcherons aujourd'hui se fera dans un mois, dans un an. D'ailleurs, quel droit avons-nous d'attenter à la liberté d'une citoyenne ? Suis-je ou plus sage, ou plus puissante que la loi ? J'ai prié M. de Ferval de venir. Je vais l'instruire de tout ceci. Hélas ! je n'ai d'espoir qu'en lui, & qu'est-ce encore que cet espoir ! Je n'avois jamais éprouvé un tel découragement. Adieu, ma digne amie.

LETTRE LXV.

De M. de Ferval à Madame de Narton.

A Paris, 3 Avril.

NOs allarmes n'ont jamais été si vives & si bien fondées, Madame ; le Marquis se croit à présent dégagé de la promesse qu'il a faite à sa sœur. La crainte qu'il a eu qu'on ne fît enfermer Léonor, & peut-être la peur qu'elle en a elle-même, l'ont engagé non seulement à la faire cacher chez une personne de confiance ; mais encore à hâter ce mariage. Je sais du Notaire qu'il veut signer le contrat ce soir. J'épie ses démarches ; tout est prêt...

Je reçois dans ce moment un paquet que j'attendois ; ce sont des lettres de Léonor... Adieu, Madame, je vole chez ce malheureux. Puissai-je arracher le bandeau fatal qui lui couvre les yeux.

LETTRE LXVI.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 4 Avril, à une heure du matin.

JE suis le dernier des hommes, un être abominable, un monstre, daignerez-vous encore m'appeller votre frere ? Ferval... Excellent ami !... J'ai plongé mes mains dans son sang... Ah ! ma mort expiera... Les Chirurgiens assurent que la blessure n'est pas mortelle... Je suis auprès de lui ; ma sœur, venez, venez rendre le calme à mes sens, donner des soins à mon ami, à cet ami qui m'a sacrifié sa vie ; il avoit pris des précautions pour préserver la mienne ; ah ! falloit-il que ce fut son sang qui lavât mes fautes, mes horribles fureurs ! Passion affreuse, exécrable.... J'abhore à présent le vil & indigne objet... Ah ! je m'abhore moi-même.

LETTRE LXVII.

De la Comteſſe à Madame de Narton.

A Paris, 4 Avril.

QUelle criſe ! Chere ami ! Comment vous annoncer, comment annoncer à Madame de Ferval que ſon digne fils a penſé devenir la victime de ſon zele & des fureurs de mon frere ? C'eſt vous, ô Dieu, qui avez conſervé les jours de ce tendre ami, vous protégiez notre généreux bienfaiteur ! Il n'eſt point en danger ; je dois commencer par-là cet effrayant récit, je dois encore vous dire, pour l'honneur & la juſtification de mon malheureux frere, que c'eſt de lui que je tiens les affreux & humilians détails que je vais vous rendre. Ferval vouloit me les dérober ; c'eſt même à ſon inſu que le Marquis me les a faits.

Hier au ſoir, à huit heures, M. de Ferval ſe rendit chez mon frere ; il entra, malgré les défenſes que les Domeſtiques avoient reçues de ne laiſſer entrer perſonne. Il trouve un Notaire, un contrat de mariage prêt à être ſigné, Léonor, mon frere & deux autres perſonnes. La colere du Marquis ne tarda pas à ſe manifeſter ſur ce qu'il appelloit l'indiſcrétion de Ferval ; mais elle devint bien plus vive, lorſqu'il vit que l'intention de ce jeune homme étoit de l'empêcher de ſigner cet acte abominable. De quel droit entrez-vous ici malgré mes ordres ? lui demanda-t-il d'un air menaçant. Par qu'elle autorité venez vous m'y donner des loix ? ſor-

tez,

tez, Monsieur, ou... Je ne vous demande qu'un quart-d'heure, lui dit Ferval, passons ensemble dans un autre appartement. Quand notre entretien sera fini, vous serez libre de... Oui, oui, dit mon frere en fureur, passons-y, venez, Monsieur, me rendre raison de cet insultant procédé. Je suis prêt à vous la rendre, lui dit Ferval d'un air doux & tranquille, lisez les lettres contenues dans ce paquet. Je ne lis rien, je n'entends rien que je ne sois vengé : sortons. Léonor, fort inquiete, vouloit le retenir ; donnez-moi ce paquet, Monsieur, dit-elle à Ferval ; s'il est important que M. le Marquis le lise, je lui ferai lire, on peut s'en fier à moi ; sortez, de grace ; retirez-vous aussi, je vous prie, dit-elle au Notaire ; attendons la fin d'un éclaircissement que M. de Ferval juge si nécessaire, & qui ne peut être fait que dans des momens plus tranquilles. Ferval refuse de confier ce paquet à Léonor ; le Marquis l'arrache des mains de Ferval, & le jette au feu ; Ferval est assez prompt pour le retirer sans qu'il soit endommagé ; le Notaire veut sortir, le Marquis le retient, & entraîne Ferval dans le jardin. Défendez-vous, lui dit mon frere, en mettant l'épée à la main. Ferval, forcé de tirer la sienne, pare plusieurs coups ; enfin il en reçoit un dans la poitrine. Il tombe ; son sang, qui sort en abondance, éteint la fureur de mon frere. Il veut relever son ami ; il appelle du secours, on vient. Quel est son étonnement, quand il apperçoit l'épée de Ferval, tombée auprès de lui, coupée de deux doigts à la pointe. Quelle arme est-ce là, Ferval ? Et pourquoi ne m'avez-vous pas averti ?... J'avois prévu votre violence, mon cher Roselle, lui dit-il d'une voix faible ; j'avois d'avance prévenu le malheur d'attenter à

vos jours ; ce n'eſt qu'après avoir pris cette précaution, que je ſuis entré chez vous. Mon deſſein n'étoit ni de vous offenſer ni de vous bleſſer ; je venois empêcher votre malheur & votre honte. Il en eſt temps encore ; mon amitié, dont vous ne douterez plus ; mon ſang, que vous faites couler ; ma vie, que je vous ai ſacrifiée, exigent au moins que vous ayez la complaiſance de lire ce paquet Ah ! cher ami, dit mon frere, en ſe jettant ſur lui, je ne puis ſonger qu'à vous dans cet affreux moment. Le Chirurgien qu'on avoit envoyé chercher, arriva, il banda la plaie. Mon frere accompagna Ferval, & lui donna ſon appartement : l'état du Marquis étoit plus affreux que celui de ſon ami. Il n'y a rien à craindre pour ſa vie ; le ſang qu'il a perdu, cauſe ſeul ſa foibleſſe. Le Chirurgien aſſure que dans huit jours il ſera guéri. Après les premiers momens de trouble & de déſeſpoir, Ferval exigea que le Marquis ouvrit le paquet, & qu'il le lût. C'étoient des *lettres de Léonor à Juliette*, fille de ſon eſpece. La miſérable y a peint ſa baſſeſſe & ſes intrigues. Je vous en envoie les copies. Mon frere, frappé comme d'un coup de foudre, rejette avec horreur ces lettres ſur la table. Il ſe promene à grands pas, la fureur dans les yeux ; la vue de ſon ami, qui de ſon lit lui tend la main, le rappelle à lui. Quelle humiliation, s'écria-t-il ! Quelle honte ! il m'écrit, il me prie de venir ; j'arrive, je le trouve dans cet affreux état. Ferval veut me cacher le ſien ; non, non, mon ami, que j'expie au moins, s'il ſe peut, ma faute, en avouant tout à ma ſœur. Ferval l'interrompt encore. Le Chirurgien nous fait ſigne que notre entretien inquiete le malade & l'agite. Nous paſſons dans un autre appartement, & ce fut-là que, d'une voix

entrecoupée par des sanglots, mon frere me fit une partie de ce récit. Nous rentrons ; il me donne ces lettres, je les lis, & les lui rends en silence. Hé bien, ma sœur, suis-je assez humilié ? Etes-vous assez vengée ? Je me leve, je l'embrasse, je presse son visage baissé contre mon sein ; je mêle mes larmes aux siennes : & je ne lui parle pas. Après un quart-d'heure de silence, de fureur, & d'attendrissement, il se leve, Ferval, dit-il, Ferval, mon cher Ferval, je te dois le prix de tes bienfaits ; je dois à ma sœur.... Eh ! Je me dois à moi-même de me venger de cette infâme... Je vais laver dans son sang cette épée teinte du tien... Arrête, arrête, s'écrie Ferval, est-elle digne de ta fureur ? Oublie, mon ami, oublie cet amour funeste, c'est la seule vengeance que tu doives tirer de cette vile créature. Songe qu'un éclat déshonorant rejailliroit sur toi... Je le serrai dans mes bras, je le conjurai de ne pas nous quitter ; & enfin il prit le parti, après mille mouvemens divers, d'écrire à cette fille le billet dont je vous envoie aussi la copie. Elle est partie dans l'instant qu'elle l'a reçu ; elle a pris vis-à-vis des gens un air de fierté, & s'est retirée chez elle. Nous avons quitté Ferval à six heures du matin. J'ai emmené le Marquis chez moi ; un peu plus tranquille alors, il m'a recommancé le détail de cette cruelle aventure. Je suis restée avec lui jusqu'à huit heures, que je suis entrée chez M. de Saint-Sever. Je l'ai si bien prévenu sur ce qu'il devoit faire, que je ne crains pas que le Marquis ait à s'en plaindre. Il repose à présent. Ferval est aussi bien qu'il peut être. Je viens d'y envoyer ; nous allons le voir dans deux heures. Adieu, ma chere. Quels assauts ! Et quel chagrin pour Madame de Ferval ! Elle n'a pour-

tant rien à craindre, graces au Ciel, qui a tout conduit pour le mieux.

*LETTRE LXVIII, & 1re.

De Léonor à Julictte.

A Paris, 15 Décembre.

TU me fais grande pitié, ma Juliette; aussi pourquoi s'aller confiner dans ce triste château? C'est s'ensevelir toute vivante; autant vaudroit être une honnête femme; c'est même encore pis. J'avoue que ton tyran est riche, enrichis-toi donc; voilà tout ce que j'y fais. Bizac va passer quelque temps dans le canton que tu habites. S'il t'est permis de le voir quelquefois, je te plaindrai moins. J'ai un nouvel amant, ma chere, il se nomme le Marquis de Roselle; il est Officier de Gendarmerie. Il a vingt-ans, une belle figure, une belle taille, & une fortune considérable. C'est un certain M. de Valville, dont tu te souviens peut être, qui m'a fait faire cette connoissance; ce Marquis a le cœur tout neuf & l'esprit romanesque. Depuis un mois que nous nous voyons, il m'a fait des présens magnifiques, & n'en a point exigé le prix. Il veut, dit-il, atteindre par degrés au bonheur. J'ai soin d'entretenir cette flamme respectueuse: je t'assure que je joue d'après nature, la dignité, le sentiment, la délicatesse, &c.

---

* Cette lettre & les quatre suivantes sont celles dont il est parlé dans la précédente.

& que ce jeu m'amuse. D'ailleurs un tel amant peut me faire un sort. Il est d'une extrême générosité : la distance où je le tiens, & qu'il n'ose franchir, entretiendra long-temps son amour. Rien n'est plus plaisant ; il me traite en Princesse, & je le traite en Berger. Ne crois pas qu'il manque d'esprit, il en a beaucoup ; mais il a le cœur tendre, l'ame délicate ; je suis sa premiere inclination. Il n'a aucune expérience, & ne sait ce que c'est que nos intrigues. Juge, ma chere, quel parti on peut tirer d'un tel homme. La Roche ne s'apperçoit de rien, tu sais comme je le mene. Il ne s'agit que de prendre d'abord un certain empire sur ces animaux là. Et puis la peur qu'a ce vieil hipocrite qu'on ne sache ses allures, en fait un amant discret. J'ai renvoyé tous les fréluquets, cela ne mene à rien, & n'auroit pu que me nuire. Juliette, songes-y bien ; d'un côté le Marquis, dans l'esprit duquel il faut entretenir cette idée de respect ; de l'autre côté la Roche à ménager ; les recevoir l'un & l'autre, & empêcher qu'ils ne se rencontrent, monter son esprit au ton si différent de ces deux hommes, amuser chacun selon son genre ; être tour-à-tour agréable, douce & décente avec l'un ; vive, capricieuse, & folle avec l'autre ; crois-tu que ce soit assez d'affaires ? J'espere m'en tirer bien. Adieu, ma Juliette.

* LETTRE LXIX, & 2e.

De Léonor à Juliette.

A Paris, 7 Janvier.

TU ſais, ma chere, toute la peur que m'avoit donné cette algarade de la Roche : hé bien ! tout n'en a été que mieux. L'amour du Marquis en a redoublé. Tu vas t'écrier à l'ordinaire : l'habile créature ! J'avoue qu'il m'a fallu de l'adreſſe dans cette criſe ; mais cette adreſſe a bien réuſſi. Sais-tu que tout ceci pourroit devenir ſérieux ? Que je voudrois bien que Bizac pût venir ! Il me ſeroit très-utile, tâche de me l'envoyer. Qu'il feroit bien le rôle d'un rival, & que ce rôle ſeroit néceſſaire pour donner un aiguillon de plus à l'amour de Roſelle, qui eſt pourtant, s'il ſe peut, encore plus paſſionné ! Le reſpect ſeul retient ſes deſirs ; mais ce reſpect lui coûte.... J'acheverai de le ſubjuguer en lui montrant des vertus... Tu ris. Oh ! je te jure que je le menerai loin. J'en ai déja refuſé beaucoup de préſens, & ces refus ont produit de plus beaux dons, que je n'ai acceptés que par force. Quelques actions de généroſité adroitement faites, de la ſageſſe ſans dureté, quelques nuances fines d'amour, mais ſans foibleſſe, acheveront ſa défaite. Si Bizac ne peut venir, ne lui dis rien. Tu connois le danger des confidens. Je t'embraſſe.

---

* Nota. Il y a pluſieurs lettres de Léonor qu'on n'a point.

* LETTRE LXX, & 3e.

De Léonor à Juliette.

A Paris, 14 Janvier.

CE Marquis combat plus que je ne le pensois ma chere. Une sœur dévote, une famille importante, un nom, tout cela forme de terribles obstacles. Il faut faire jouer des machines extraordinaires. Voici un modele de lettre que je t'envoie. Je te prie de le copier toi-même, tel qu'il est, avec grand soin; adresse moi cette lettre, fais la mettre à la poste; mais que ce ne soit qu'après m'avoir mandé quel jour précisément elle arrivera à Paris, afin que je puisse dresser mes batteries sur l'avis que tu me donneras. Tu m'entends à demi-mot, & je ferois tort à ton intelligence, si je t'expliquois mon dessein. Adieu, ma chere.

* Dans cette lettre étoit contenu le modele de celle que le Marquis trouva dans le secretaire de Léonor.

LETTRE LXXI, & 4e.

De Léonor à Juliette.

A Paris, 15 Février.

LA lettre a produit son effet, ma chere; malgré cela mon Marquis ne se rend point encore. J'ai quitté l'Opéra. Je sais ce que je risque; mais il est des occasions où il faut savoir risquer. Tant que je resterois Actrice il ne m'épouseroit point. Ne pourrois-tu venir ici? Tu me ferois utile; il faudroit paroître une femme d'un état honnête, un peu de mes parentes, demeurant en Province, & qui sachant mes malheurs & mes vertus.... viendroit m'arracher aux séductions. Entends tu cela? Tâche, tâche, ma Juliette, de me faire ce plaisir. Tu sens que ma fortune seroit la tienne; que dans quelque rang que je fusse, tu serois ma meilleure amie, & que je saurois donner à ma parente tout le lustre qu'il faudroit. Je t'assure que si je deviens femme de qualité, j'en saurai prendre le ton. Eh! que sais-je? Peut-être alors deviendrois-je tout-à-fait honnête femme. Celles qui le sont, l'auroient-elles été, si elles avoient éprouvé nos situations & nos besoins? La vertu est affaire de circonstances. Oui; tout de bon, je crois que je m'arrangerois à être vertueuse, jusqu'à ce que cela m'ennuyât. Tu le deviendrois peut être aussi. Oh! que cela seroit plaisant!

LET-

LETTRE LXXII, & 5e.

De Léonor à Juliette.

A Paris, 1 Mars.

OH! si tu ne peux l'arracher que dans huit jours à ce tyrannique amant, j'espere que mon sort sera décidé quand tu arriveras. J'ai employé toutes les ressources, j'ai rallumé tous les desirs, je l'ai amené au point de me proposer un mariage secret, & je l'ai refusé. Que tu me vas trouver hardie! Il faut qu'il me donne le nom & le rang de la Marquise de Roselle, je n'en rabattrai point. Il n'y a plus qu'un pas à faire, je le tiens fait. Ah! ma Juliette, quel bonheur!...

J'apprends dans le moment qu'il est très-mal..... Quel contre-temps! S'il meurt, quelle folie d'avoir quitté l'Opéra! Mais s'il en revient!..... Qu'y gagnerai-je? Sa famille va l'entourer..... Aussi c'est ma faute, j'ai voulu aller trop vîte... Pouvois-je imaginer ce revers? Que j'ai mal fait de refuser le mariage secret! Il m'offroit les deux tiers de son bien! Oh! que j'ai mal fait! Adieu. Puisse-t-il en rechapper, afin que j'aie le temps de réparer ma sottise!

LETTRE LXXIII.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 4 Avril.

AMe vile & trompeuse, quelles expressions peuvent peindre l'horreur que m'ont donné les preuves de tes noirceurs, de ta bassesse!... Est-il possible, bon Dieu! que ce fût à cette ame monstrueuse que je vouluſſe sacrifier mon honneur, ma famille, mon être tout entier? J'ai lu, je tiens les lettres que tu as écrite à ta méprisable confidente, à Juliette. Je vois les ressorts que tu as fait jouer pour subjuguer ma raison... Quoi! dans mon agonie, dans ce temps où réduit par un amour funeste à deux doigts de la mort... tu ne regrettois que mon bien! Monstre affreux! éloigne-toi pour jamais de ma vue, je ne pourrois retenir ma fureur: je vengerois sur toi le sang de mon ami. Misérable!... Quoi! c'est pour toi que j'ai pu verser ce sang précieux! Garde mes dons, comme autant de marques de ton infamie & de ma foiblesse. Surtout évite de te montrer à mes yeux. Je te défends de me répondre, les caracteres que ta main traceroit me seroient un objet d'horreur.

LETTRE LXXIV.

De Madame de Saint-Sever à Mde. de Narton.

A Paris, 11 Avril.

MOnsieur de Ferval est parfaitement rétabli, ma chere, ses forces reviennent chaque jour ; la cicatrice de la blessure n'est déja plus que la marque respectable des sentimens les plus beaux C'est dans le cœur de mon frere que sera, & que doit être éternellement, une plaie douloureuse. Qu'il est digne de pitié ! A ses terreurs sur le danger de Ferval a succédé la joie de la guérison de ce tendre ami ; le mélange d'horreur, de repentir & de reconnoissance qui a bouleversé son ame pendant les deux premiers jours, lui donnoit une agitation cruelle, mais moins affreuse que l'abattement, que la noire mélancolie où je le vois se plonger. Il est toujours chez moi : Ferval vint hier nous y surprendre pour la premiere fois. Quelle attention cet estimable ami n'apporta-t-il pas pour écarter jusqu'à l'idée de sa blessure ! Quelles tendres caresses ne fit-il pas à mon frere ? Il lui proposa mille projets d'amusemens. Il ne nous entretint que de nouvelles, & de petits événemens intéressans ou agréables. M. de Saint-Sever entra, qui lui voulut parler de sa santé ; à ce seul mot je vis Ferval rougir. Par l'adresse la plus aimable, il força mon mari de changer de discours. Mon frere soupiroit, & ne put retenir ses larmes. Il sortit, & rentra plusieurs fois. En vérité des secousses si terribles me

font trembler pour sa vie, d'autant plus que sa santé n'étoit pas encore bien affermie. Il lui faudroit au moins des dissipations, il ne sera de long-temps susceptible de plaisirs. Léonor, à ce que j'ai su, est allée loger dans un quartier éloigné; elle y a emporté ses meubles & tous les dons de mon frere. Puissions-nous n'entendre jamais parler d'elle! Le Marquis ne s'en informe point, & n'a pas même prononcé son nom depuis quatre jours. Adieu, ma tendre amie; je retourne auprès de ce cher objet de ma tendresse & de ma pitié. Comment exprimer à Madame de Ferval tout ce que je sens? Soyez, de grace, mon interprete, & faites-la lire dans mon cœur.

LETTRE LXXV.

De M. de Ferval à Mademoiselle de Ferval.

A Paris, 20 Avril.

JE suis dans le plus cruel embarras, chere sœur; vous savez ce qui s'est passé. Le bonheur de la réussite m'a trop récompensé de mes soins. Mais ce que vous ne savez pas, & ce que j'ai cru ne devoir dire à personne, c'est que pour avoir les lettres de Léonor, il m'a fallu les payer. Je les dois aux auteurs même & à l'imprudence de Léonor. Et sans cela je ne les aurois pas eues; car j'avois une invincible repugnance à corrompre des domestiques jusqu'à ce point; & je n'avois pas besoin là-dessus des leçons renfermées dans une lettre de ma mere. Mon cœur seul me les donnoit. Heureusement,

Juliette preſſée d'argent s'eſt adreſſée à Léonor, & n'en a reçu qu'un refus aſſez mal coloré. Léonor, s'eſt même cru d'avance avec elle, la Marquiſe de Roſelle. Juliette outrée du refus, & vivement preſſée par des pourſuites inquiétantes, a prêtée auſſi-tôt l'oreille aux inſinuations de la femme de chambre de Léonor ; & pour ne pas laiſſer vendre ſes meubles, elle m'a fait offrir les lettres. Trois cent louis en ont été le prix. Je n'avois pas cette ſomme ; je ne voulois pas m'ouvrir là-deſſus à Madame de Saint-Sever, vous en ſavez les raiſons. Il a donc fallu les emprunter. Je n'avois pas le temps de choiſir mes prêteurs ; je me ſuis adreſſé à ce la Roche, dont vous avez ſu les intrigues & la fureur. Sa colere, qui duroit encore, ma bien ſervi. Il m'a prêté, ſans intérêt, cette ſomme, dont il a ſu la deſtination ; mais comme il eſt auſſi avare que vindicatif, il me preſſe de la lui rendre. Je ne crois pas devoir informer de cela M. de Saint-Sever, & je vous avoue que je ne pourrois prendre ſur moi de lui en parler. Dois-je le dire à ma mere ? Vous ſavez qu'elle m'a fait part de ſa répugnance ſur les moyens que j'employois. Pouvois-je cependant faire autrement ? il faudra bien qu'elle le ſache... Donnez-moi votre conſeil, chere ſœur, pour ſortir de cet embarras. Répondez-moi promptement. Adieu, je vous embraſſe de tout mon cœur.

X

LETTRE LXXVI.

De Mademoiselle de Ferval à M. de Ferval.

A Ferval, 23 Avril.

LA cause de votre embarras est trop belle, mon cher frere, pour que je ne la partage pas du fond de mon cœur. Vous avez agi en héros ; & ce qui me touche davantage encore, en ami. Vous ne devez point parler de cet emprunt à Monsieur ni à Madame de Saint-Sever Je sais qu'à envisager la chose sous le premier aspect, ils devroient plutôt payer cette somme que vous ; mais il est des procédés justes qui sont malhonnêtes, & il me semble que celui-là seroit tel, parce que vous n'avez pas dû disposer de leur bourse sans leur aveu. Je ne veux point non plus en parler à ma mere : je sais bien ce que son cœur lui dicteroit ; mais elle n'est pas en état d'être généreuse, la médiocrité de sa fortune, ce que vous lui coûtez, ce que lui coûte sa maison, qu'elle tient honorablement, ne donnent déja que trop de motifs à son économie. Je connois l'état de ses affaires, puisque c'est moi qui suis chargée de tous les détails ; & je sais qu'elle ne pourroit, sans se déranger beaucoup, vous fournir cet argent Il ne faut point lui donner ce chagrin ; mais demain je ferai partir pour vous en secret, & par une occasion sûre, mes boucles d'oreilles : elles sont à moi, par le don que ma tante m'en a fait en mourant, ainsi je puis en disposer. Je tâcherai qu'on ne s'apperçoive pas qu'elles me man-

quent ; mais, si ma mere me demande où elles sont, je lui dirai l'usage que j'en ai fait ; elle ne le blâmera pas. Ne me remerciez point de ce sacrifice, je vous le fais avec le plus grand plaisir, mon cher ami, d'autant plus que c'est un motif excellent qui vous a mis dans ce besoin. En vérité, je suis glorieuse d'être votre sœur. Je ne puis cependant m'empêcher de vous dire que les moyens dont vous vous êtes servi, sont un peu hasardés. Il est triste d'être obligé de recourir à de telles voies. Mais, dites-vous, il le falloit : je ne puis que gémir de cette nécessité. Quel monstre que le vice, s'il force ainsi la vertu même, à emprunter quelquefois ses détours ! Adieu, mon cher frere, je suis bien sensible à la confiance que vous avez en moi. Que vous m'avez causé d'inquiétude & d'admiration, & que j'ai envie de vous revoir & de vous embrasser !

La colere où cette misérable Léonor doit être contre vous, me fait peur. Des êtres aussi corrompus sont capables de tout.

LETTRE LXXVII.

De M. de Ferval à Mademoiselle de Ferval.

A Paris, 28 Avril.

QUe vous êtes bonne & prudente, ma chere sœur ! Je suis pénétré du sacrifice que vous me faites. J'ai reçu vos boucles, je les ai vendues, & me suis acquitté ; mais je suis au désespoir de vous dépouiller ainsi. Il est beau, mais il est triste d'avoir l'ame sensible, grande

& généreuse, quand la fortune ne nous seconde pas. Ne craignez rien de Léonor ; ces filles sont trop avilies & trop basses pour pouvoir suivre une vengeance. Le Marquis est toujours plongé dans une tristesse sombre qui m'inquiete. Il écrivit pourtant hier à Valville. Les torts qu'il a eut avec lui, qu'il cherche à réparer les vont rendre peut-être plus amis que jamais ; j'en suis fâché. Valville n'est pas digne d'être l'ami de Roselle. Mais cet infortuné Marquis cherche à s'accrocher à quelque chose. Je sens qu'il doit se trouver dans un vuide affreux : je le plains. Je vous embrasse & vous aime de tout mon cœur, ma chere sœur, ma tendre amie, & je vous renouvelle tous mes remerciemens.

LETTRE LXXVIII.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 27 Avril.

M'Abandonneras-tu cher Valville ! Je suis puni, je suis humilié, tu dois être assez vengé. Je reconnois & j'abjure tous mes torts ; je t'en demande pardon. Ah ! mon cher, que je suis malheureux ! Le vil objet d'une passion qui m'a causé tant de maux, n'en étoit pas digne, je le sais, je l'abhorte aujourd'hui ; mais mon cœur saigne encore. Viens me voir, cher ami, redonne-moi la force que j'ai perdue ; j'espere beaucoup de tes secours, & je sens que j'en ai besoin.

LETTRE LXXIX.

De Valville au Marquis.

A Paris, 27 Avril.

JE penſois bien, mon cher Marquis, que ta bouderie ne dureroit pas. Cette petite épreuve te rendra ſage; je ſuis bien aiſe que tu l'aies faite. Te voilà au reveil d'un ſonge extravagant. Oublie promptement cette folie. J'irai te voir ce ſoir, & je te préſenterai demain chez Madame d'Aſterre; c'eſt une femme charmante, elle a des ſoupers divins, une maiſon délicieuſe. Mais, au moins, mon cher, plus de ſentimens romaneſques, il ne ſeroit plus poſſible de ſe mêler de tes affaires. Ta maladie m'a réellement inquiété. Adieu, cher Roſelle, tu es ma foi plus heureux que ſage.

LETTRE LXXX.

De Valville au Marquis.

A Paris, 29 Avril.

HÉ bien, mon cher Marquis, tu veux donc donner dans tous les excès? Je t'avertis que celui de la miſanthropie eſt le pire de tous. J'aimerois encore mieux te voir amoureux paſſionné. Je te mene hier chez la Marquiſe d'Aſterre; la meilleure compagnie y étoit, les plus jolies fem-

mes ; la Marquise te fit des prévenances qu'un autre acheteroit bien cher, & tu ne daignas y répondre que par la plus foible politesse ; pas une épigramme, pas une saillie. Tu fus d'une stupidité qui me déconcertoit, qui m'anéantissoit. Je t'y avois annoncé, tu n'y pouvois paroître sous de meilleurs auspices Elle est aimable cette femme, & j'ai balancé quelque-temps entr'elle & Madame de Clarival. Mais par des raisons de convenance. J'ai donné la préférence à celle-ci, & je me pique de constance. Il ne faut point avoir la cruauté de désespérer une femme, voilà mes principes. Je sais allier l'honneur & les plaisirs. Allons, allons, reviens à toi, reviens à nous, rentre dans le monde ; je te donne encore rendez-vous demain chez Madame d'Asterre. Je veux absolument t'attacher à cette femme ; je veux te voir à elle en titre. Tu ne me remercies point, Marquis, de te ménager si généreusement une place désirée par tout ce qu'il y a à Paris d'hommes aimables, & que peut-être j'aurois dans quelque mois arrangée pour moi-même. Bon soir, cher Marquis, à demain.

LETTRE LXXXI.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 30 Avril.

JE te rends graces de tes soins, cher ami, je reconnois ton amitié dans les avis que tu me donnes ; je voudrois pouvoir bannir des souvenirs, dont l'amertume affreuse se répandra sur le

reste de ma vie... J'ai résolu de ne plus parler de la malheureuse & détestable passion dont j'ai été la victime ; je tâche même de n'y pas penser. Ce cruel effort retombe sur moi avec violence. Je n'aime plus, j'abhorre ; mais que je souffre ! & que mon erreur me rendoit heureux ! .... Ah ! pardonne, ami, ce regret d'un bonheur qui n'est plus. Je le croyois réel. Mon cœur s'étoit accoutumé à ce charme. Hélas ! il me semble que je ne tiens plus à rien. Veux-tu que je t'ouvre mon ame toute entiere ? Sans l'honneur, sans ce sentiment auquel je saurai sacrifier tous les autres... j'irois.... je reprendrois mes fers, & me trouverois encore moins malheureux que je ne suis. La misérable, je la haïrai, je l'espere ; je la mépriserai. Mais je croyois la haïr, la détester ; je m'apperçois que la colere m'aveugloit. Oh ! Léonor ! Léonor !

Je viens de relire le commencement de ma lettre que j'ai écrite ce matin. Le trouble où j'étois me fait tomber la plume de la main. J'ai honte de ce désordre ; mais tu verras l'état de mon ame. Ayez-en pitié, cher Valville ; songe qu'il n'est peut être rien de si cruelle, de si humiliant, que d'être contraint de haïr & de mépriser ce qu'on a passionnément aimé, je crois que l'amour-propre prête encore des traits à l'amour pour désespérer mon cœur ulcéré. En vérité mes idées sont si confuses, que je ne puis m'en rendre compte. Si tu savois les divers mouvemens qui bouleversent mon ame ; la rage, l'amour, la honte, y font naître successivement des desseins dont je rougis après un moment de réflexion..

Ne crains rien de bas de ma part, cher ami, l'honneur fera sur moi plus que la raison ; j'aimerois mieux mourir que de la revoir. Ce n'est

que pour mon repos que je cherche à la bannir de ma mémoire ; car je réponds de moi à présent ; mais la plaie saigne encore, il faut la refermer. Ce ne sera point en reprenant de nouveaux liens. J'abjure l'amour pour le reste de ma vie, la cruelle épreuve que j'en ai faite, me le rend odieux ; & quand je serois libre, les femmes dont tu me parles ne me toucheroient point. Eh ! quels sentimens veux-tu que j'aie pour Madame d'Asterre ? Je suis honnête homme, elle doit être vertueuse ; je n'entends rien à tes arrangemens : le ton qui regne dans sa maison est trop bruyant pour moi. Que me veux-tu dire de Madame de Clarival ? Son état & son maintien me l'ont fait croire une femme respectable. N'es-tu pas l'intime ami de son mari ? Permets, mon cher, que je ne me livre point à cette nouvelle société. J'irai chez ma sœur, je resterai chez moi, je te verrai, cela me suffit. Je sens que je joue un triste personnage dans le monde, & je ne puis le souffrir. Viens me voir demain si tu peux, dispense moi de retourner chez Madame d'Asterre.

LETTRE LXXXII.

De Valville au Marquis.

A Paris, 30 Avril.

QUelles fausses idées tu te fais, mon cher ami ! Elles n'ont pas le sens commun ; personne ne pense comme toi, cela est pitoyable. Vis avec les vivans, sois heureux, sois tranquille, amuse-toi : voilà tout ce qu'on te de-

mande. Sais-tu que Madame d'Afterre t'a distingué, malgré ton triste & froid maintien ? Elle m'a demandé si tu ne reviendrois pas ce soir chez elle ; & je m'y connois, tu peux compter qu'il ne tient qu'à toi d'en être aimé. Quelles idées gauloises as-tu donc ? Eh ! sans doute, elle est vertueuse, cette femme ; mais cela n'empêche pas d'aimer un galant homme. Tu ne sais pas, je le vois, ce que c'est que l'honneur des honnêtes gens. Un homme qui veut passer sa vie agréablement, choisit parmi les femmes les plus aimables, celle qui lui convient le mieux. La beauté, le mérite, l'esprit ne doivent pas seuls le décider. Il faut encore trouver les convenances ; voir, par exemple, si le mari est un homme sur lequel on puisse compter ; si l'on en peut faire un ami ; si la maison n'est point triste & ennuyeuse ; si une dépense brillante y appelle le plaisir. Toutes ces choses se trouvent-elles réunies ? On cherche à plaire à la Dame, si l'on ne réussit point après quelques semaines, on tourne ses vues ailleurs ; si l'on réussit, on s'arrange. Une femme doit exiger la décence, les égards pour son mari, la constance autant qu'il est possible... & qu'elle même l'observe ; mais en cas qu'on s'ennuie l'un de l'autre, point de rupture, on fait une retraite honnête. Si par malheur il survient une rupture en forme, jamais d'éclats, jamais de propos. Voilà le devoir d'un galant homme. Celui d'une femme est d'être fidelle à cet amant tant qu'elle n'en aime pas un autre ; de n'en avoir qu'un ; de conserver les dehors, & d'avoir pour son mari les meilleures manieres ; de ne le retrancher jamais avec humeur d'une partie d'où il est impossible de le chasser ; de ne point s'informer de ses liaisons ; de tourner même à l'avancement d'un

mari qui sait vivre, les amis qu'on s'est fait par ses agrémens, &c. & c'est ce qu'on appelle une femme aimable, une femme importante, une femme qui peut beaucoup, une femme qu'il faut avoir, ou avoir eue. Ne sais-tu pas qu'aujourd'hui tout roule sur le plaisir, qu'il est le pivot des plus grandes affaires, & qu'il faut le sentir ou le feindre ? Mais je rougis pour toi, Marquis, d'ignorer ces premiers élémens de la société du grand monde. Où diable as-tu donc vêcu ? En Province apparemment ; car je ne te soupçonne pas de t'être retréci à Paris dans quelques cotteries bourgeoises. Je t'irai prendre ce soir & je te veux absolument remener chez Madame d'Afterre. Secoue tes idées noires. Adieu, mon ami.

LETTRE LXXXIII.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Nartow.

A Paris, 22 Avril.

VOus méritez bien, chere amie, que je vous prouve, au moins par mon attention à vous donner de nos nouvelles, toute ma reconnoissance. Mon frere est toujours à-peu-près de même, & ne me quitte presque point. Vous savez combien je trouve de douceur à le voir ; mais je sens qu'il lui faut des dissipations & des plaisirs, que je ne puis lui procurer. J'eus hier toutes les peines du monde à l'engager à suivre. M. de Valville, qui vint pour le mener chez une jeune Dame où se rassemble, m'a-t-on dit, une

société extrêmement agréable. Il y fut, & en revint aussi triste qu'il y étoit allé. Il se promene seul, il réve, il soupire, & ne parle presque point Sa santé ne se rétablit pas; il a des maux d'estomac qui m'inquietent. Oh! ma chere, quels tyrans que les passions! Je suis pourtant charmée qu'il n'ait pas suivi mes projets, & épousé Mademoiselle de Saint-Albin. Le croiriez-vous? Cette fille si douce, si bien élevée, si réservée, & que je regardois comme un trésor de vertus, donne, à ce qu'on m'a dit, les plus grands chagrins à son mari. Elle n'est plus la même, son caractere est devenu d'une aigreur & d'un entêtement insupportables; c'est un vrai tyran domestique. Elle a commencé par chasser tout ce qui rempliſſoit depuis si long-temps la respectable maison du Baron d'Orby. Un pauvre Valet-de-chambre, qui avoit servi fidélement le pere & le fils pendant cinquante ans, est renvoyé comme les autres, & n'a pas de pain. Ce n'a été là que le préliminaire: elle s'est brouillée avec son beau frere, & avec une parente de son mari, âgée, infirme, qu'il logeoit chez lui depuis vingt-ans, qui avoit rendu des services à sa famille, & qui se trouve forcée de se retirer dans un Couvent, sans avoir assez de fortune pour s'y donner les commodités nécessaires. Madame d'Orby l'a en quelque sorte chassée pendant que son mari étoit absent. A son retour il a été furieux; il a écrit à cette Demoiselle pour lui faire de tendres excuses, & la prier de revenir; mais elle m'a dit qu'elle aimeroit mieux manquer de tout, que de s'exposer de nouveau à de telles humiliations. Suivant le récit qu'elle m'a fait, je ne crois pas qu'on puisse être plus dure & plus opiniâtre que cette Dame; elle fait une dépense excessive pour elle; car elle

s'embarrasse peu des autres. Sa maison est pleine de confusion & de désordre. Elle se fait des querelles perpétuelles avec tous les amis de son mari ; & avec tout cela, elle se croit d'une vertu sublime, parce qu'elle ne met point de rouge, & qu'elle ne va point aux spectables. Elle a quelques pratiques de dévotion qu'elle observe exactement, & croit qu'il n'y a qu'elle d'estimable. Enfin cette pauvre Demoiselle m'en a fait un portrait qui m'a fait trembler. J'ai rendu graces au Ciel de ce qu'il a empêché l'exécution de mes desseins ; & j'ai vu que vous aviez raison. Oh ! que je voudrois bien une belle-sœur de votre main ! Mais bon Dieu ! il n'est pas temps d'y songer.

Adieu, ma très-chere amie, je vous embrasse & vous chéris, ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de Madame & de Mesdemoiselles de Ferval. Que je vous félicite de jouir de leur société ! Ma reconnoissance pour cette famille sera éternelle.

LETTRE LXXXIV.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 25 Avril.

VOtre cœur doit bien souffrir, ma chere Comtesse, de l'état où vous voyez votre frere. Il est à plaindre, & son mal sera long ; mais j'espere qu'il en guérira. Ne le contraignez point, la liberté est pour lui la chose la plus nécessaire. Il fuit les plaisirs, hé bien ! il ne faut point lui faire violence là-dessus, il lui feroient encore

core plus insupportables ; le temps, le temps, voilà le grand consolateur, car la raison... Laissez le vivre à sa fantaisie, cette épreuve lui va mûrir l'esprit. Il ne fera plus de sottises. Sa santé m'inquiete ; je voudrois qu'il fût à la campagne, cette dissipation que donnent les champs & le bon air, est la plus naturelle & la plus efficace.

Je suis fâchée, ma chere, du malheur qu'éprouve M. le Baron d'Orby dans son nouveau lien ; je le connois, & je le plains ; c'est un très-honnête homme. Mais je ne puis m'empêcher d'être bien aise que vous soyez désabusée sur le compte de sa femme. Voilà le fruit de l'éducation qu'elle a reçue. La dissimulation qu'on inspire aux jeunes personnes est la source de tous les vices. Une petite dévotion puérile retrécit l'esprit & endurcit le cœur. Le portrait de cette Dame est celui de presque toutes les dévotes de profession, l'idée de supériorité qu'elles ont d'elles, les rend d'ordinaire insupportables. Médisantes avec un air de charité, orgueilleuses avec humilité, prodigues pour elles, avares pour les autres, minucieuses, aigres, ignorantes, opiniâtres & impitoyables : voilà leur caractere. D'où cela vient-il ? Peut-être d'un mauvais fond ; mais le fond fut-il excellent, on le gâteroit avec une éducation telle que Madame d'Orby l'a reçue. Je suis sûre qu'on ne lui a jamais donné les vrais notions de la piété, de cette vertu sublime qui est la source & la perfection de toutes les autres vertus. On l'a accoutumée de bonne heure à cacher ses défauts, on n'a pas cherché à les détruire. On n'a cultivé ni son cœur, ni son esprit ; la superstition y a pris la place de la religion, l'orgueil celle de la grandeur d'ame ;

elle n'a jamais rien lu ni rien su. Les petites austérités de son Couvent, sa toilette & sa musique ont été ses seules occupations ; on lui a dit que, tant qu'elle auroit un air sévere avec les hommes, qu'elle ne parleroit point, qu'elle se tiendroit bien droite, & qu'elle seroit bien coëffée, elle seroit une personne accomplie. Elle l'a cru, & ne s'est mariée que pour être sa maîtresse, & prendre sa revanche du temps de gêne qu'elle a passé, s'embarrassant fort peu que seroit son mari, qu'on lui avoit bien répété qu'elle ne devoit aimer qu'après le mariage, & auquel sûrement elle n'avoit jamais parlé auparavant. Voilà l'histoire de son éducation : vous en voyez la suite. Il seroit bien à souhaiter, ma chere, que ces exemples fussent plus rares. Si vous voulez que votre frere soit heureux, ne lui cherchez point une femme élevée de la sorte. Défiez-vous de ces éducations austeres, & trouvez-lui une femme aimable. Il en est, mais la fortune semble jalouse de la nature, & n'accorde ordinairement ses dons qu'à celles que le Ciel a privées de mérite & de graces Puissiez vous trouver pour ce cher frere tous les avantages réunis ? Il en sera digne, vous verrez.

LETTRE LXXXV.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 29 Avril.

QUe vous peignez bien, ma chere & que vous me rendez ces prétendues dévotes mépri-sables ! M. d'Orby, outré des mauvais procé-dés de sa femme, veut qu'elle aille dans un Couvent. Ne voilà-t-il pas un homme bien mal-heureux, lui qui, pour trouver une femme de tout point accomplie, avoit cru ne pouvoir la chercher qu'au fond du Cloître ! Malgré cette injure qu'il faisoit à toutes les meres qui éle-vent leurs filles, je plains son erreur & sa bonne foi, & je le plains d'autant plus sincérement, que j'avois été séduite comme lui à la vue de Mademoiselle de Saint-Albin. Votre esprit & votre expérience vous ont fait juger d'elle plus sainement. Cela acheve de me persuader qu'il faut avoir vécu dans le monde, & l'avoir beau-coup vu, pour le connoître. Cette connoissance est bien nécessaire ; je ne l'ai pas, mais vous l'avez, & j'emprunterai vos yeux. M. de Val-ville a proposé à mon frere d'aller passer huit jours à la campagne chez Madame d'Asterre. Il ne vouloit pas ; mais d'après ce que vous m'avez dit du besoin qu'il en avoit, je l'y ai engagé, & il est parti ce matin. J'augure bien de cette promenade, & j'espere qu'à force de soins, nous pourrons le guérir. M. de Ferval couronne son ouvrage par ses assiduités ; ce

jeune homme eſt charmant. Je lui parle quelquefois de ſes ſœurs ; il les aime avec la plus vive tendreſſe, & il a pour ſa mere la plus grande vénération : cela fait l'éloge de toute la famille. Que cette union ſi rare eſt reſpectable! Adieu, ma très-chere amie, je ne vous parle plus de mon amitié.

LETTRE LXXXVI.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 3 Mai.

PArdonne, ami, mon départ précipité. Mais en vérité, il ne m'étoit plus poſſible d'y tenir. Quoi ! c'eſt-là ce qu'on appelle la bonne compagnie! Hé bien, apprends que Léonor, toute mépriſable qu'elle eſt, me paroît, ainſi que ſes pareilles, moins mépriſable que ces femmes-là. Ces ſortes de filles font leur métier, elles s'affichent pour ce qu'elles ſont ; malheur à qui s'y trompe, malheur à moi qui m'y étois ſi cruellement trompé ; mais tes femmes!... Ah ! mon ami, ton cœur peut-il être gâté au point de les pouvoir eſtimer ? Quoi ! joindre l'hypocriſie de la dignité à la baſſeſſe du crime, ſans en rougir, ſans en avoir de remords! Traiter de gentilleſſe l'adultere, la perfidie, n'avoir pas même l'idée de la vertu ! C'eſt le caractere le plus abominable qui ſoit dans la nature. Je t'avoue que la curioſité, autant que tes efforts, m'a déterminé à te ſuivre chez Madame d'Aſterre. J'ai voulu voir un peu ces gens du monde, je les ai vus ; mais loin de me plai-

re, ils m'ont révolté. Je t'ai observé toi-même avec ta Madame de Clarival; je m'y connois, mon ami, & je t'assure que tu ne l'aimes point, & qu'elle ne t'aime pas davantage. Votre lien est un tissu formé par la vanité & le désœuvrement; & l'on prend cela pour de l'amour, pour cette passion terrible qui nous ôte presque l'usage de la raison, & rend en quelque sorte nos fautes excusables! Mais ces sortes d'arrangemens, comme tu les appelles, quand même ils ne seroient pas criminels, sont la plus sotte occupation qu'un galant homme puisse avoir. Quelle petitesse en effet de vouloir paroître amoureux quand on ne l'est pas, & de traîner par-tout à sa suite une femme dont on rougit intérieurement, mais qu'on affiche par air! Je te le répete, c'est le temps le plus sottement perdu. Madame de Clarival tire vanité de ta conquête, & de ta constance, apparente sans doute: tu trouves commode d'avoir cette maison: vous vous payez réciproquement ces avantages par des soins, qui vous coûtent, je m'en suis apperçu. Ne m'as tu pas dit que tu t'ennuierois beaucoup s'il te falloit passer deux jours à la campagne avec elle; mais que si elle l'exigeoit tu lui devrois ce sacrifice? Ce sacrifice! Eh! peut-on en faire à ce que l'on aime! Ne deviendroient-ils pas les plus grands plaisirs? Et d'ailleurs peux-tu placer dans un même objet l'ennui & l'amour? Quoi! tu redoutes pendant deux jours une présence dont un amant feroit son bonheur! Si tu as jamais aimé; mais non, à quel prix n'aurois-tu pas acheté un tête-à-tête? Ah! mon cher, je te le répete, tu n'aimes point; laisse-donc là cette intrigue, basssement criminelle. Quoi! tu trahis de sang-froid Mr. de Clarival, ton ami, qui

t'a rendu les plus grands services, tu me l'as dit ! Pour prix de son amitié tu séduis sa femme, que tu n'aimes pas ! C'est l'outrage le plus sanglant que tu lui puisse faire. Pardonne, cher Valville ; mais de bonne foi est-ce là le rôle d'un honnête homme ? Ce n'est point un Prédicateur qui te parle. Je sais que ce ton ne me réussiroit pas avec toi ; c'est en homme du monde que je te dis qu'il n'est guere de crimes plus atroces que celui-là ; qu'il entraîne après lui l'imposture, la trahison, le malheur des familles, & leur déshonneur. Ne me parles jamais de Madame d'Astorre. Elle m'a fait des avances indécentes, & je t'avoue que ç'a été pour m'y dérober que je suis parti ce matin avant que personne fût levé. Elle pensera de moi ce qu'elle voudra, je m'en embarrasse peu, & j'aime mieux passer à ses yeux pour être ridicule, que d'être en effet vicieux. Je n'imagine pas comment ces femmes-là peuvent séduire. La femme d'autrui ne m'inspire que du respect quand elle en est digne, ou du mépris quand elle ne l'est pas. En éloignant même l'idée du vice, (qu'il n'est cependant pas facile d'écarter) comment compter sur la fidélité d'une femme qui n'est pas fidelle à son mari ? J'ai eu de grandes foiblesses, mon ami ; hélas ! elles feront le malheur de ma vie ; mais j'ai au moins la consolation de n'avoir à me reprocher que des foiblesses. Mon cœur, trop tendre, n'est point gâté. Et je te le répete, Léonor, cette infame Léonor, que je dois détester, que j'aime peut-être encore, mais que je mépriſe assez pour ne la plus craindre, Léonor me paroît moins coupable. N'exige plus de moi de retourner dans cette maison, cela m'est impossible ; mais tu peux compter sur un secret inviolable, je me le dois à moi-même.

LETTRE LXXXVII.

De Valville au Marquis.

A Monteſſon, 5 Mai.

OH ! ma foi, Marquis, voilà qui eſt fini ; dès que tu donnes dans la haute morale, je n'ai plus rien à te dire, ni rien à faire pour toi, tu es un homme noyé. C'eſt dommage pourtant, tu aurois réuſſi dans le monde. Une naiſſance diſtinguée, une grande fortune, de l'eſprit, une jolie figure & des graces ; voilà ce que tu vas enfouir. Ta maudite paſſion pour Léonor & ta maladie ont affoibli ton cerveau. Je m'en ſuis apperçu à la longueur de ta lettre Paſtorale ; car quel autre nom lui donner ? Ne m'aſſaſſine plus de pareilles épîtres. Je ne vais jamais au ſermon, parce qu'il m'ennuie ; mais des épîtres de cette eſpece ſont un guêt-à-pens. Je ſuis fâché de ton état, & ce n'a été qu'en avouant cet état à Madame d'Aſterre, que j'ai pu te ſauver auprès d'elle du travers que tu t'étois donné. Oh ! ne crains pas, je ne te propoſerai pas d'y retourner, tu m'as guéri de l'envie que j'avois de te produire. Tu m'as donné une humiliation terrible, & j'ai eſſuyé mille brocards à ton ſujet ; qu'auroit-ce été, ſi l'on eût vu ta lettre ? Adieu, mon ami, reſtaure-toi par de bons conſommés ; donne à tes idées une couleur plus gaie ; monte ta raiſon & tes mœurs au ton de ton ſiecle ; cette courte leçon vaut bien les tiennes. *Tes mœurs !* Quelle mauſſade expreſſion employé-je là ! La contagion me gagne. Adieu.

Fin de la premiere Partie.

LETTRES
DU MARQUIS
DE
ROSELLE.

Par MADAME ***

SECONDE PARTIE.

A LIEGE,
Chez D. DE BOUBERS, Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXXV.

LETTRES
DU MARQUIS
DE ROSELLE.

LETTRE LXXXVIII.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 6 Mai.

L'Amour m'a égaré, & l'amitié me corrompoit! Ah! Valville! tu tournes mes réflexions en ridicule. Et qu'ai-je donc dit que la nature n'ait mis dans tous les cœurs, & qui ne doive être dans le tien? En revenant d'une erreur, ai-je pu m'empêcher de rentrer en moi-même, & de m'épancher dans le sein d'un ami? J'ai fait des fautes : il ne me reste que la consolation d'en profiter ; ne me l'envie point. A la vue de mes foiblesses, mon ame se pénetre de plus en plus des principes & des sentimens qui

ont empêché qu'elles ne divinssent criminelle. Avec quel plaisir je vois que mon cœur est resté droit & pur au milieu de mes égaremens! L'honnêteté, le goût du bien & de la vertu s'y étoient heureusement conservés C'est à ces sentimens précieux que je dois, dans le plus grand emportement de ma passion, de n'avoir pas oublié les droits qu'avoient sur moi des amis, une sœur, une famille, & de n'avoir pas tramé à leur insu un mariage qui feroit à présent ma honte & mon désespoir: c'est à ces sentimens que je dois, après avoir découvert l'exécrable perfidie... d'avoir laissé entre ses mains des dons multipliés, dont une basse vengeance, telle que celle de ce la Roche, l'auroit privée: c'est à eux que je dois de n'avoir pas cédé aux derniers & violens efforts de l'amour, lorsqu'il me portoit à subir le joug de cette ame vile, même après que j'eus dévoilé sa bassesse C'est à eux aussi que je dois ma juste aversion pour ces liaisons adulteres, qui font vos amusemens & vos jeux. De tout ce que j'ai fait dans le monde, ce sont-là presque les seules actions donc je puisse m'applaudir. Quel est donc le charme des actions honnêtes! Tu en as fait sans doute: réponds-moi de bonne foi, n'as-tu pas trouvé dans ces actions mêmes leur récompense? N'as-tu pas goûté une satisfaction intérieure & pleine, telle que doit être celle du bonheur? Avois-tu éprouvé quelque scrupule avant que de faire le bien? As-tu senti quelque remords après l'avoir fait? Non, mon ami, le bien est bien, même pour l'ame des méchans. J'ai vu que les passions ne faisoient qu'agiter & troubler l'ame: j'ai vu que vos plaisirs ne faisoient que l'étourdir & l'enivrer: la vertu, au contraire, la calme,

la satisfait, la rend heureuse, parce qu'elle la rend contente d'elle-même ; & ce ne peut être là l'ouvrage que de la vertu. Les passions n'ont qu'un objet : les plaisirs n'ont qu'un temps : la vertu embrasse, pour ainsi dire, tout l'homme ; elle remplit toutes ses destinations, de citoyen, d'époux, de pere, d'ami ; elle est d'usage dans toutes les circonstances de la vie. Plus on la pratique, plus on l'aime. Est-ce donc dans les passions & dans les plaisirs, ou bien est-ce dans la vertu qu'il faut que je cherche le bonheur ?

Valville, je t'ennuie : cesse de me lire ; c'est pour moi que j'écris. Vous autres gens aimables, qui fondez votre principal titre sur un mépris absolu de tout ce qui s'attiroit avant vous la vénération des pauvres humains, vous voudriez anéantir jusqu'au nom de *mœurs*. Ne vous en servez point : vos bouches profaneroient ce nom sacré. Mais s'il y a dans la société des devoirs à remplir, des droits à respecter, des regles à suivre, il faut des mœurs. Je ne parle ni de la religion, ni des loix : ces deux sujets passent mes forces ; je suis encore trop profane pour l'un, trop peu éclairé pour l'autre ; je ne parle que d'une morale, dont tout homme est bientôt instruit & convaincu, s'il l'étudie & la juge de bonne foi. Tu m'annonces, avec un air d'assurance, & presque d'oracle, qu'il faut monter sa raison & ses mœurs au ton de son siecle. Et moi je te dis, sans vouloir faire le censeur, à l'âge de vingt ans, qu'il faut monter sa raison & ses mœurs au ton de la droite raison & de la saine morale, qui sont de tous les temps & de tous les pays. Voilà la maxime qui forme l'homme, ou l'ami de ses freres : le grand homme, ou le protecteur de ses semblables.

Qu'attendra-t-on de celui qui réduit le système de sa conduite à prendre le ton de son siecle, & à suivre l'empire de la mode? Qu'en attendra-t-on, sinon de le voir, ou s'avilir en esclave au milieu de la licence, ou n'ayant qu'une existence empruntée, que des vertus de convention, qu'un mérite de manieres & d'étiquette? Et voilà où vous en êtes, vous tous gens du bon ton: rapportant tout à un vain desir de plaire, enivrés de prétentions puériles & de petits succès, toujours agréables, toujours brillans, vous ne connoissez pas les grands devoirs, vous ne connoissez pas les liens sacrés qui étendent & fortifient notre être: vous n'aurez jamais ni patrie, ni amis, ni femmes, ni enfans. Oui, mon ami, avec tes maximes, on fera l'homme des soupers fins, l'homme délicieux, l'homme du jour: avec des vertus & des mœurs, on fera l'homme de la patrie, &, si les circonstances s'y prêtent, l'homme de la postérité. Je ne prétends pas à un tel honneur; mais je tacherai d'être bon, honnête, vertueux, pour être heureux. Le malheur a mûri ma raison. J'ai vieilli de bien des années, si c'est vieillir que d'acquérir des lumieres avant le temps, & d'oser en faire usage. Adieu, Valville.

LETTRE LXXXIX.

De la Comteſſe de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 4 Mai.

MOn frere eſt de retour d'hier, ma chere amie ! je ne ſais à quoi attribuer ce prompt départ. Mais loin d'être revenu plus gai, je l'ai trouvé d'une triſteſſe & d'une langueur qui m'inquietent ſérieuſement. Il faut prévenir les ſuites que ſon état pourroit avoir. Mon Médecin conſeille les eaux de Plombieres ou de Bains. * Je préfere ces dernieres, parce que mon frere ſera près de vous, & que je n'en aurai pas d'inquiétudes. Je vous prie, ma très-chere, de lui trouver un appartement commode ; il ne pourra loger dans votre château, parce qu'il faut qu'il prenne les eaux à la fontaine même, & qu'il y a un peu trop d'éloignement. Adieu, ma chere amie, j'envie le ſort de mon frere, puiſqu'il vous verra plutôt que moi.

* *Nota.* Bains eſt ſitué à quatre lieues de Plombieres en Lorraine.

LETTRE XC.

De Madame de Narton à Madame de Sains-Sever.

A Varennes, 7 Mai.

QUe vous me faites de plaisir, ma chere Comtesse, en m'annonçant votre frere ! Et pourquoi ne pas loger chez moi ? Je prends les eaux tous les ans, on me les apporte ici, & elles y sont tout aussi bonnes. Je ne suis qu'à une demi-lieue de la fontaine. Quoiqu'il en soit, pour suivre vos intentions, j'ai retenu un logement commode, & notre cher Marquis n'a qu'à arriver. Nous ferons notre possible pour l'amuser; c'est peut-être là l'essentiel. Le cœur guéri, l'estomac guériroit bientôt ; si les plaisirs factices de Paris ne lui ont pas émoussé le goût, les nôtres, tout simples, tout naturels, lui plairont peut-être. Je compte beaucoup sur la maison de Madame de Ferval. Enfin, je ne négligerai rien de ce qui pourra donner à notre cher malade les dissipations dont il a besoin.

LETTRE XCI.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 28 Mai.

MOn frere partira demain matin, ma chere amie, pour vous aller trouver. Il eſt bien heureux pour lui & pour moi que vous ſoyez à portée de lui donner vos ſoins. Sa mélancolie vous touchera; j'eſpere encore plus de vos obligeantes attentions que des eaux. L'aimable M. de Ferval eſt du voyage. En vérité c'eſt un digne ami. C'eſt lui qui a fait tous les apprêts néceſſaires pour cette route. Son zele ne ſe dément point. Mon frere vous ſupplie de trouver bon qu'il ne loge pas chez vous; ſon Médecin lui a perſuadé que la meilleure façon de prendre les eaux c'eſt d'aller boire tous les matins à la ſource. Il compte bien vous voir chaque jour, & ce ſera ſon plus grand plaiſir. Je ne vous recommande point ce cher malade, ce ſeroit faire outrage à votre amitié. Je ne ſais pourquoi, mais c'eſt avec une joie extrême que je le vois partir. J'eſpere qu'à ſon retour ſon corps, ſon eſprit & ſon cœur ſeront guéris : du moins il ne peut être en de meilleures & de plus habiles mains.

LETTRE XCII.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 6 Juin.

MAdame de Narton vous a appris notre arrivée, ma sœur. La route m'a fait du bien ; j'espere beaucoup des eaux, de l'air de ce pays, & de l'agrément que Madame de Narton s'efforce de m'y procurer. Je ne puis trop vous faire aussi l'éloge de l'amitié de mon camarade de voyage Il n'est point d'attentions qu'il n'ait eues pour moi. Sa famille est ici depuis deux jours, elle me paroît aimable ; la mere & les sœurs ont une amitié si tendre & si vraie pour le cher Ferval, que le spectacle de leur entrevue m'a attendri. Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus respectable qu'une pareille union. Ces trois jeunes Demoiselles sont jolies ; l'aînée surtout a une physionomie charmante, & je lui crois beaucoup d'esprit & de douceur. Il me paroît que c'est la favorite du frere, quoiqu'il aime beaucoup les autres. Elles sont peu riches, à ce que m'a dit Madame de Narton, parce que la Coutume de cette Province ne donne presque rien aux filles : c'est un reste de barbarie que je déteste. je plains ces jeunes personnes. Voilà, chere sœur, tout ce que je puis vous apprendre de ce pays, qui va devenir plus fertile en événemens. Les buveurs d'eau s'y rassemblent, il en arrive beaucoup chaque jour. Donnez-nous exactement de vos nouvelles, je vous donnerai des nôtres. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur, & votre mari aussi.

LETTRE XCIII.

De Madame de Saint-Sever au Marquis.

A Paris, 9 Juin.

VOus me tranquilliſez, mon frere, de m'apprendre que vous vous trouvez déja mieux. Votre lettre m'a fait un plaiſir infini ; ne ſongez qu'à vous amuſer, & profitez des attentions de notre excellente amie, pour vous procurer des plaiſirs ſimples & champêtres ; vous les préférés aux plaiſirs bruyans, & vous avez raiſon. Je ſuis charmée que la ſociété où vous vous trouvez vous paroiſſe agréable. Madame de Narton m'a fait bien des fois l'éloge de Madame & de Meſdemoiſelles de Ferval. Je plains comme vous le ſort de ces jeunes Demoiſelles ; autrefois le mérite & les graces tenoient lieu de fortune. Il n'en eſt plus ainſi ; j'en ſuis fâchée pour l'honneur de notre ſiecle & pour ſon bonheur.... Mon mari vous embraſſe & vous exhorte à vous bien réjouir ; & moi, mon cher, je vous prie de m'aimer toujours.

LETTRE XCIV.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 13 Juin.

NOtre Malade va bien, ma chere Comteſſe, & je vous aſſure qu'il n'eſt point triſte. Il fut hier fort gai à la promenade. Nous nous aſsîmes tous ſur le gazon, & nous jouâmes de petits jeux qui l'amuſerent. Mademoiſelle de Ferval avoit mis beaucoup de gages : pour les retirer il fallut chanter. Elle a la plus belle voix du monde, & chante avec des graces ſi naturelles, qu'il eſt impoſſible de n'en être pas charmé. Le Marquis le fut, & chanta avec elle un Duo. Le ſoir il l'engagea à chanter encore ; elle, ſa ſœur cadette & M. de Ferval firent un petit concert, dont le Marquis fut ravi. Il ne s'attendoit point à trouver de pareils talens dans nos rochers. C'eſt aujourd'hui qu'il devoit aller à Bains. Il a ordonné qu'on lui apportât les eaux ici ; comme je les prends à préſent, & que ces Dames ont la complaiſance de ſe lever de très-grand matin pour ſe promener avec moi, il m'a dit qu'il eſſayeroit de m'imiter, & que tout conſidéré, il aimoit mieux reſter chez moi que d'aller ſeul à Bains : ce projet m'a fait le plus grand plaiſir. Vous ſavez, ma chere, le goût décidé de votre frere pour la gaieté & la liberté. Sa malheureuſe aventure a altéré ſon caractere ; mais il peut revenir dans ſon état naturel. Nos jeunes perſonnes ſont gaies avec eſ-

prit & décence ; voilà ce qui convient à un homme de mérite. Je vous avoue, ma chere Comteſſe, que je ſerois au comble de la joie, ſi le Marquis étoit aſſez heureux pour s'attacher & pour plaire à Mademoiſelle de Ferval. Ils ſont aimables l'un & l'autre ; le haſard les a raſſemblés, je laiſſerai faire cet heureux haſard & ne m'en mêlerai pas ; je gâterois tout. Mais je vous inſtruirai des mouvemens de votre frere ; fut-il mille fois plus fin, je les démêlerai. Mademoiſelle de Ferval a l'eſprit formé, l'ame ſenſible & le cœur tout neuf. Je ne m'y tromperai pas non plus ; mais je verrai ſans voir. Il faut que je compte bien ſur la nobleſſe de votre ame, ma chere Comteſſe, pour vous communiquer une telle penſée. Cette charmante perſonne n'a preſque pour dot que ſon mérite, ſa vertu & ſa beauté ; car le peu de bien qu'elle eſpere n'eſt rien en comparaiſon de la fortune du Marquis. On ne manqueroit pas de dire, en langage du monde d'aujourd'hui, qu'il feroit une ſottiſe. Mais moi qui ſuis peut-être plus intéreſſée que tous les gens qui parleroient ainſi, puiſque je ne regarde de vrai bien que le bonheur, & que d'ailleurs la richeſſe de votre frere le met au deſſus des conſidérations auxquelles on eſt quelquefois forcé de deſcendre : moi, vous dis-je, je ſoutiens que cette union rendroit ſon ſort digne d'être envié de tous les gens qui ſavent penſer & ſentir. L'économie de Mademoiſelle de Ferval, & ſa ſimplicité pourroient encore, en les calculant bien, être un ſupplément de dot. Elle conduit la maiſon de ſa mere ; c'eſt elle qui depuis deux ans eſt chargée de tous les détails, elle s'en acquitte avec une aiſance étonnante ; à peine s'en apperçoit-on. Je tiens de Ferval que jamais il n'y avoit eu tant d'or-

dre & de tranquillité chez elle, que depuis le temps où sa fille a pris les rênes de ce petit gouvernement. Les domestiques l'adorent; elle trouve le moyen de faire beaucoup de bien, à peu de frais, à quelques familles de son voisinage. L'on m'a appris d'elle mille traits de bienfaisance, petits par eux-mêmes, grands par les motifs qui les lui font faire & par l'effet qu'ils produisent. Ces soins coûtent plus à son activité que l'or ne coûteroit à un millionnaire. Ouvrir sa bourse aux malheureux, quand on est riche, ne devroit pas être un grand effort, mais savoir suppléer par son habileté au défaut des richesses pour les soulager, il me semble que c'est une double générosité.

Adieu, chere Comtesse, mon espérance pourra s'évanouir; car elle n'est peut-être fondée que sur mes souhaits. Mais qu'importe? Les projets agréables font toujours passer d'heureux momens, & je ne puis regretter le temps que j'emploie à prévoir ou à desirer des actions honnêtes, encore moins à m'en entretenir avec vous.

LETTRE XCV.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris 7 Juin.

J'Aurois été bien humiliée, ma chere amie, si vous n'aviez pas jugé de mes sentimens par les vôtres. Votre projet est le mien. Mon frere est assez riche pour ne songer, en se mariant, qu'à se rendre heureux. Quand même il auroit

moins de fortune, dès que je le saurois au-dessus des besoins, j'applaudirois à un tel choix. Les malheureuses entraves que nous ont donné nos mœurs présentes, forcent de penser à la fortune ; sur-tout dans le mariage. L'énormité de nos dépenses fait rapporter tout à soi, double le fardeau, & ferme, de la part même des peres, les mains secourables qui pourroient en diminuer le poids. Notre luxe a tout placé dans la classe des besoins. Deux personnes qui n'auroient aucun bien & qui s'aimeroient, me paroîtroient fort à plaindre, parce qu'elles seroient imprudentes de se marier, & malheureuses de ne se marier pas. Mais mon frere n'est point dans cette situation : riche comme il est, je le trouverois trop heureux d'assurer son bonheur, en faisant celui d'une femme bien née, vertueuse, & aimable. Vous ne voulez pas vous en mêler ; il me semble pourtant que vos avis devroient être d'un grand poids : au reste, vous savez mieux que moi ce qu'il faut faire dans cette circonstance. Voulez-vous bien assurer mon frere de mon amitié, & Madame de Ferval de mon respect ? Elle m'en inspire un sincere. Il faut de grands talens pour former des enfans comme elle a formé les siens. Ne m'oubliez pas auprès d'eux non plus, je vous prie.

LETTRE XCVI.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 19 Juin.

EN vérité, ma sœur, je dois beaucoup à votre Médecin de m'avoir donné un si bon conseil. Je ne suis plus le même; ma santé se fortifie tous les jours, & je me sens un fond de gaieté que je n'avois pas eu depuis long-temps. L'air de ce pays est admirable. Je suis resté chez Madame de Narton; les eaux m'y font tout autant de bien. Le genre de vie que j'y mene est charmant. On ne peut s'amuser mieux. Quelle différence de cette société à celles que j'avois vues!

Ne croyez pas que nos plaisirs soient coûteux ou recherchés; rien n'est plus simple & plus aimable. Je ne pourrois vous en rendre compte, parce que l'occasion seule les fait naître, les varie chaque jour, & que nous ne prévoyons rien. Mesdemoiselles de Ferval, qui sont l'ame de nos amusemens, ont un agrément; une finesse, une bonté que je chéris. La bonté semble être une qualité héréditaire dans cette respectable famille. Madame de Ferval l'inspire à tout ce qui l'entoure. Je veux, ma sœur, vous faire partager le plaisir délicieux que j'ai goûté à la vue d'un événement attendrissant qui se passa hier en ma présence. Il prouve que la meilleure façon de rendre les hommes bons, justes & honnêtes, c'est de leur faire du bien. Ah! si les hommes savoient combien peu coûtent les vrais plaisirs!

Un

Un Colporteur entra dans la cour du Château avec deux chevaux extrêmement chargés. Nos Dames voulurent le renvoyer. Il demanda Madame de Ferval, & la fit prier de permettre qu'il lui parlât. Elle s'en défendit, croyant qu'il ne se proposoit que de vendre. Mais il insista ; on le fit entrer. Cet homme, d'une physionomie heureuse, âgé de trente ans, salue Madame de Ferval avec un air de respect & de saisissement. Que me voulez-vous, mon ami, lui dit-elle ?

Il bégaie ; il ne peut parler, & lui présente une bourse. Voilà, dit-il, Madame, ce que j'aurois voulu vous apporter plutôt... Il y a dedans sept mille francs.

Pourquoi m'apportez-vous cet argent ?

Il est à vous, Madame... Il est à vous, bien à vous.

A moi ?

Oui... Vous le savez bien... Ce n'est pas ma faute si je ne l'ai pas apporté plutôt.

Vous vous trompez assurément, mon cher, je n'ai rien perdu, on ne m'a rien pris, & si c'est une restitution...

Oh ! non, non, Madame, vous m'avez prêté... Vous savez... Il vous souvient...

Je n'entends pas ce que vous me voulez dire, vous me prenez pour une autre assurément ?

Oh ! Madame, pourrois-je prendre une autre pour Madame de Ferval ! Il avoit les yeux pleins de larmes, & la pressoit toujours de prendre la bourse.

Je ne puis recevoir cet argent, mon cher, il n'est point à moi.

Quoi ! Madame, vous ne me reconnoissez pas ! Ah ! je le vois bien... Vous avez oublié le petit Jaco... ce pauvre orphelin... qui avoit

une petite malle... qui vous portoit des épingles...

Eſt-il poſſible ! Quoi vous êtes cet enfant ?...

Eh ! oui, Madame ; ce louis d'or que vous me prêtâtes il y a dix-huit ans...

Hé bien ?

Il a fait ma fortune. J'ai travaillé ; j'ai eu bien de la peine, mais enfin j'ai gagné du bien avec ces vingt-quatre livres, qui ont été mon unique fonds.

Et combien avez-vous gagné ?

Quatorze mille francs. Oh ! Madame, j'ai été bien exact. Il y en a ſept mille dans la bourſe. J'ai toujours tenu mes comptes avec grand ſoin, & j'ai dans toutes les occaſions calculé ſéparément votre profit.

Mon profit !

Eh ! ſans doute, c'eſt notre marché.

Quel marché ?

Vous n'avez ſûrement pas oublié, Madame, que ce jour-là après que vous eûtes examiné ma petite malle....

Ah ! je me rappelle cette malle, dit-elle en ſouriant ; il n'y avoit pas pour un écu de marchandiſes, & rien n'étoit plus propre & plus adroitement arrangé.

Vous me demandâtes comment je ferois pour gagner ma vie à ce métier là....

Cette queſtion vous fit beaucoup pleurer, je m'en ſouviens.

Hé bien, Madame, vous devez donc bien vous ſouvenir auſſi que je vous dis que faute d'argent je ne pourrois peut-être jamais rien faire...

Vous m'expliquâtes vos petits projets de commerce, ils étoient pleins de ſens & d'intelligence.

Vous eûtes la bonté de me demander, Madame, combien il me faudroit d'argent pour me mettre à mon aise.

Je crois que vous me dites douze francs? Oui, douze francs; cela me frappa.

Eh! que n'étoient pas douze francs pour moi dans ce temps-là? Vous me donnâtes un louis d'or, à condition que vous feriez de moitié dans mon profit...

Miracle de probité! Quoi! mon cher ami, vous avez cru sérieusement?...

Eh! sans doute, Madame; j'aurois été un frippon si je n'avois pas partagé fidélement. Je vous apporte mes comptes, il n'y a pas un sol d'erreur.

La surprise, le saisissement, la joie de Madame de Ferval l'empêchent de parler. Le Marchand dénoue les cordons de la bourse, renverse l'or sur une table, & commence à le compter. Madame de Ferval se leve & l'arrête. Gardez, mon ami, gardez cet argent, il vous est trop bien acquis...

Non, Madame, c'est le vôtre, il ne m'appartient pas.

Reprenez-le, mon cher. Ah! dit-elle en nous regardant, est-il un plaisir plus vif que celui que je goûte! Qu'il m'en a coûté peu pour me le procurer!

Nous pleurions tous. Mais cet honnête homme étoit dans un état difficile à rendre. Il pleuroit, il trembloit, il ne pouvoit parler, & ne cessoit de marquer, par ses gestes, que l'argent devoit être à Madame de Ferval... Je craignois, dit-il enfin avec effort, je craignois que vous ne m'eussiez soupçonné de mauvaise foi, d'avoir tardé si long-temps... Je ne suis arrivé que depuis hier dans ce pays. Je fus

chez vous, Madame, on me dit que vous étiez ici...

Que j'ai de joie de vous revoir heureux & honnête ! mon cher Jaco, (je ne vous connois pas encore d'autre nom) Dieu vous a béni ; vous le méritez. Je rends graces au Ciel de m'avoir rendu l'instrument de votre fortune. Continuez votre commerce, & ne manquez pas de m'informer de vos succès.

Mais, Madame, cet argent?....

Je vous l'ai déja dit, il n'est point à moi.

Comment, Madame, & ce marché?

Ce marché n'étoit qu'un aiguillon que je voulois donner à votre activité. Reprenez cette bourse, je vous en prie.

Vous voulez donc m'en faire un don, Madame?

Ce n'est point un don.

Je ne puis la reprendre que sur ce pied.

Hé bien, mon cher, ce sera tout ce que vous voudrez.

Hélas! Madame, vous êtes trop bonne, je reçois cet argent avec bien de la reconnoissance. Mais je m'étois fait un grand plaisir de vous l'apporter. Au moins, ajouta-t-il, j'espere que vous voudrez bien permettre que ces Demoiselles choisissent dans mes marchandises ce qui sera de leur goût, quelques bijoux, des...

Oh! non, non, s'écrierent ces jeunes personnes, nous vous sommes bien obligées, mon cher ami, mais nous serions bien fâchées...

Ah! Madame, dit tristement ce pauvre homme, est-ce que vous me refuseriez l'honneur...

Non, mon ami, mes filles n'accepteront point de bijoux, mais apportez nous des rubans. Mes enfans, leur dit-elle, prenez-en chacune une garniture.

Jaco fait vîte apporter ſes malles ; il voudroit que Meſdemoiſelles de Ferval priſſent tout ce qu'elles renferment ; il étale ſes marchandiſes avec bien plus d'activité & de ſoin que ſi c'étoit pour les vendre. L'embarras de ces Demoiſelles eſt auſſi charmant. Elles craignent tant de faire tort à cet honnête homme, elles ont tant de peur de l'affliger par des refus, qu'elles ne ſavent que choiſir. Enfin il leur fait prendre des pompons & des rubans. Meſdames, Meſſieurs, nous diſoit-il, eſt-ce que rien de tout cela ne vous fait envie ?... Si j'oſois... Nous primes tous quelque bagatelle. Il partit pénétré de joie & de reconnoiſſance, en donnant mille bénédictions à Madame de Ferval & à ſa famille.

Vous croyez bien, ma ſœur, que cette ſcene attendriſſante nous occupa délicieuſement le reſte de la journée. Nous ne demeurerons pas en reſte vis-à-vis de cet homme reſpectable. Mais nous ſentîmes hier que nos libéralités auroient été déplacées. Avec des cœurs ſenſibles, il ne ſuffit pas d'être généreux, il faut ſavoir l'être. Nous ſommes fort occupés aujourd'hui à conſtruire un petit théatre, dont les décorations ſeront de feuillages & de fleurs. Nous devons y repréſenter Zaïre & la Pupille. Mademoiſelle de Ferval y joue les grands rôles, & on me fait l'honneur de me donner ceux d'Oroſmane & du Tuteur. Il ſeroit impoſſible de ne pas les bien rendre avec une telle Actrice. Adieu, chere ſœur, vous me reverrez dans la meilleure ſanté. Dites à votre mari que je ſuis exactement ſes conſeils, & croyez qu'on ne peut vous aimer tous les deux plus tendrement que je vous aime.

LETTRE XCVII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 23 Juin.

NOs affaires ſont en bon train, ma chere Comteſſe. Hier nos jeunes gens repréſenterent Zaïre & la Pupille. Mademoiſelle de Ferval, notre premiere Actrice, rendit ſes rôles parfaitement. Le Marquis parut ne point s'efforcer pour exprimer la paſſion d'Oroſmane; celle de Zaïre fut rendue auſſi très-naturellement. Mademoiſelle de Ferval reçut les complimens de l'aſſemblée avec la modeſtie qu'on attend des talens & des graces. Les complimens du Marquis la firent rougir. Je le vis, & j'en augure bien. Je fis part l'autre jour à ſa mere de ce que vous dites d'obligeant pour elle. Votre attention la toucha beaucoup, & nous conduiſit, une converſation trop intéreſſante pour que je ne vous la rende pas. Je lui demandai comment elle avoit pu faire, au fond de ſa Province, éloignée des ſecours néceſſaires dans l'éducation, pour en avoir donné une ſi parfaite à ſes enfans. Je les ai tendrement aimés, me dit-elle; je leur ai montré toute ma tendreſſe dès qu'ils ont pu l'appercevoir. J'ai gagné leur confiance, & c'eſt là plus de la moitié de l'ouvrage.

Pour l'engager à développer ſa méthode, je m'attachai à en relever les inconvéniens. Ah! Madame, lui dis-je, en montrant aux enfans tant de tendreſſe, n'eſt-il pas à craindre qu'ils

n'en abuſent? Ils ſentent alors que l'amour maternel nous domine; ils cherchent à l'intéreſſer en faveur de leurs caprices. Ils ſont ruſés; le cœur eſt un peu dupe. On a de la condeſcendance, ils prennent de l'empire; on les gâte.

Je connoiſſois le danger, reprit-elle, j'avois tâché de le prévenir. Dès l'âge où l'on eſt incapable de raiſonnement, les enfans ſont ſuſceptibles d'impreſſions & d'habitudes. C'eſt dans ce temps-là que j'ai accoutumé les miens à la ſoumiſſion. Ils ne pouvoient encore bégayer, déja je les faiſois obéir. Vous ne ſauriez croire combien cette attention m'a épargné de peines dans la ſuite.

Voilà vos enfans ſoumis: je le veux; mais ils vous craignent & ne vous aiment pas: & tant qu'ils ne pourront pas voir que vous ne leur êtes ſévere que pour leur intérêt, leur crainte eſt de la haine.

De la haine! Ah! dès que mes enfans ont pu ſentir & penſer, ils m'ont adorée. Songez que je leur procurois tous les petits plaiſirs qu'à leur âge ils pouvoient deſirer; que jamais les Bonnes ne donnoient rien, n'accordoient rien; que c'étoit de moi qu'on tenoit tout. Ils voyent que je cherchois à les rendre heureux, ils ne pouvoient l'être qu'auprès de moi. Quel plaiſir auſſi d'être dans mon appartement. Quel chagrin d'en être banni! Le menſonge ſur-tout étoit puni par quatre jours d'exil; mais l'aveu de la faute obtenoit toujours le pardon & le rappel. Voilà où ſe bornoit ma ſévérité. Les coups aviliſſent l'ame des enfans, le retranchement d'un repas leur dérange l'eſtomac. Je n'ai jamais eu recours à ces triſtes & barbares reſſources. Il faut punir, autant qu'il eſt poſſible, les enfans, comme ils doivent être punis des mêmes fautes

étant hommes, par les remords, par la honte, par la perte des avantages de la société, & autres peines semblables.

Je comprends, lui dis-je, comment des enfans qu'on avoit accoutumés à obéir avant même qu'ils pussent parler, sont & plus dociles & plus sensibles aux châtimens qui sont alors plus rares.... Ils en sont aussi plus tendres pour leurs parens, & plus sensibles aux biens qu'ils en reçoivent, m'a-t-elle dit. La sévérité n'ayant été exercée contr'eux que dans un âge dont ils n'ont pu conserver un souvenir, il ne leur en reste qu'un sentiment de dépendance qui ne les afflige pas; il est presque machinal. Quand après cela ils voient, à mesure que leurs facultés se développent, que l'on ne se sert du pouvoir qu'on a sur eux, que pour les empêcher de se faire du mal, ou pour leur faire du bien, il n'est pas possible qu'ils ne s'attachent sincérement à la personne qui fait tout leur bonheur.

Sans doute. Mais les Gouvernantes m'embarrassent un peu. Comment ne détruisoient-elles pas continuellement ce que vous aviez fait.

Je vous l'ai déja dit, les Gouvernantes jouoient un fort petit rôle. J'avois toujours mes enfans avec moi. Je ne voulois que des filles douces, simples, attentives, point babillardes sur-tout. Leurs soins se bornoient aux besoins corporels.

Peu de meres, lui dis-je, auroient assez de patience pour se condamner à cette gêne.

C'est qu'elles ignorent les plaisirs attachés aux soins maternels. En peut-il être de plus sensibles! Voir croître sous ses yeux la tendresse & la confiance de ces petits êtres, faire d'un regard leur punition ou leur récompense, être tout pour eux, c'est jouir d'un bonheur bien grand, du bonheur d'être mere. Mais

Mais ne l'achete-t-on pas un peu par la crainte & l'ennui qu'une telle vie entraîne?

J'avoue, me répondit-elle, que tous les inſtans ne ſont pas également agréables. Il eſt impoſſible que dans cette multitude de ſoins & de petits détails, il n'y en ait de triſtes, d'ennuyeux, de pénibles. La tendreſſe maternelle peut ſeule les faire ſupporter ; mais elle le fait, elle les adoucit, elle les récompenſe. La contrainte eſt encore inévitable & néceſſaire. Combien n'a-t-il pas fallu que j'aie veillé ſur moi, pour ne pas laiſſer paroître mes défauts aux yeux de mes enfans? Jamais d'humeur, jamais de colere, toujours la même dans tous les momens ; voilà ce qui m'a attiré leur confiance. Il eſt certain, ajouta-t-elle, en ſouriant, qu'ils me croient impeccable.

Vous êtes, du moins, la meilleure & la plus ſage des meres. Ces ſoins reſpectables que vous avez pris dans leur premiere enfance, n'étoient que le fondement de l'édifice ; & combien n'aurez-vous pas eu à travailler depuis?

Dès qu'ils ont pu réfléchir, j'ai tâché de leur former le cœur & l'eſprit, d'y établir des principes ſûrs & invariables. C'eſt dans la Religion ſeule qu'on peut les puiſer ; c'eſt ſur elle que j'ai fondé tout le reſte Je ne leur en ai montré d'abord que les lueurs qui convenoient à la foibleſſe de leur âge. Peu-à-peu je l'ai fait briller à leurs yeux dans tout ſon éclat Ces attentions, ſuivies pour mes filles juſqu'à l'âge où elles ſont, ont, je crois, aidé la Nature, qui leur a été aſſez favorable : je n'ai fait que la développer. Dans l'éducation ordinaire, on gâte bien plus d'ames honnêtes qu'on n'en forme. Je n'ai point ce reproche

à me faire à l'égard de mes filles. J'ai tiré leurs vertus du fond de leur ame, & j'en ai formé leur caractere.

Et votre fils, Madame, a-t-il une ame moins sensible & moins honnête? Aux vertus douces qui sont des deux sexes, ne joint-il pas cette générosité qui caractérise particuliérement le sien?

Son éducation n'a pas été de même mon ouvrage; il a fallu le mettre au College, & le livrer à des Régents. J'avoue que, si j'avois osé, je l'aurois aussi gardé auprès de moi. Mais quand on ne peut s'assurer du succès en allant contre l'usage, il faut s'y conformer. Je sentis que je trouverois avec lui bien plus de difficulté qu'avec ses sœurs. Il y a des bizarreries affreuses dans les préceptes qu'on donne aux hommes. Je voulois que mon fils eût de la religion, de l'honneur, des manieres; qu'il apprît les sciences qui conviennent à son état; qu'il eût des vertus & des graces: qu'il fût chrétien & brave: cet assemblage est difficile à former. Je l'ai jugé au-dessus de mes forces. Herval a été aussi bien élevé qu'on peut l'être avec nos mœurs & nos préjugés. Mais personne autre que moi ne s'est mêlé de l'éducation de ses sœurs. Elle m'a paru facile; les principes qu'on doit donner aux filles sont sûrs & invariables: c'est la raison & la vertu toutes simples.

Vous leur parliez donc sans cesse raison & vertu?

Point du tout, à moins que l'occasion ne se présentât de leur en inspirer le goût. On peut, par les bonbons, donner des leçons de probité & de bienfaisance.

Vous avez bien réussi, lui dis-je, vos filles

ont autant de candeur & de bonté dans l'ame, que d'agrément dans l'esprit; & ce qui me suffiroit pour juger qu'elles ont de belles ames, c'est cette union charmante que je vois regner entr'elles.

J'ai toujours cru, reprit Madame de Ferval, qu'il falloit apporter beaucoup de soin pour faire naître dans les enfans l'émulation sans jalousie. Ne donner jamais de préférence à la personne, mais à l'action; les récompenser ou les punir avec une justice exacte & sans acception; ne jamais vanter l'un aux dépens de l'autre: c'est le grand moyen de les éloigner de la haine & de l'envie. Un enfant négligé, haï, contracte un caractere chagrin & jaloux; cette enfant infortuné est souvent dans la suite le malheur de sa famille & le fléau de la société. Est-ce à lui qu'il s'en faut prendre? Mes filles, graces au Ciel, ne connoissent point la jalousie, ni toutes les petites tracasseries ordinaires aux jeunes personnes.

Ce fond de bonté, lui dis-je, se répand jusques dans leur conversation. J'admire depuis long-temps avec quelles graces, quelle gentillesse, elles nous entrétiennent, sans que jamais la moindre médisance entre dans leurs discours.

Elle l'ont en horreur, reprit-elle; je leur en ai fait sentir de bonne heure la bassesse & le danger. Henriette avoit de la disposition a diriger la pointe de ses plaisanteries sur le prochain, moins par malice que par étourderie. Elle possédoit le dangereux talent de rendre au naturel les ridicules. On croyoit voir ou entendre la personne qu'elle imitoit. Bien-loin d'applaudir à ce badinage je prenois un air très-sérieux. Ses sœurs, qu'elle faisoit rire, s'ap-

perçurent un jour que je ne riois point, & cela les surprit. Mes enfans, leur dis-je, pourrois-je me réjouir de voir dans une de mes filles tant de malice, & si peu d'esprit? Affligez-vous avec moi. Henriette toute honteuse me demanda quel mal elle avoit fait. Je lui fis sentir alors le fond de méchanceté, de sottise, de stérilité ou d'ignorance que cachent les dehors séduisans de la médisance la plus agréable. Je lui montrai la bassesse qu'il y avoit à se faire le bouffon & le singe de la société, pour amuser les uns des ridicules des autres. Je lui fis sentir combien on donnoit par-là de prise sur soi-même. Elle eut honte du rôle qu'elle avoit joué, &, depuis cette avertissement, elle n'a pas eu besoin que je lui en aie donné d'autres.

Ah! lui dis-je, votre air en fit plus que vos discours; un sourire échappé auroit tout perdu.

Mais, reprenoit Madame de Fervai, vous me charmez. Quoi! vous qui vivez à Paris, qui êtes accoutumée à voir des filles élevées avec plus d'art, vous daignez vous occuper des miennes; il semble même que leur éducation vous frappe!

C'est que j'aime la nature & les graces simples, & on les néglige. Les graces que l'on donne à force d'art ont toujours un air de fausseté & de gêne. Pour ce qui est des jeunes personnes élevées à Paris, elle sont presque toutes des statues parées qui occupent les fauteuils d'un appartement, condamnées à l'enfantillage & au silence jusqu'à leur mariage; leur esprit, lorsqu'elles en ont, ne se forme point; il est même assez rare qu'elles en fassent paroître.

Je crois très-important, repliqua-t-elle, de

leur inſpirer de bonne heure la retenue qui convient à leur âge & à leur ſexe. Il faut leur faire ſentir le danger de l'indiſcrétion, les avertir avec douceur, & en particulier, de ce qu'elles peuvent avoir dit de déplacé. Cela demande, je l'avoue, une attention continuelle; auſſi je tâche de ne pas perdre un mot des diſcours de mes filles, mais je ne leur ai jamais dit de ſe taire.

Eh! je reconnois là votre tendreſſe & votre prudence. Il faut être bien dure ou bien mal adroite pour étouffer, comme on le fait par la méthode oppoſée, les graces de l'eſprit, & pour rendre les plus belles années de la vie, des années de contrainte & d'ennui.

En laiſſant à mes filles, me dit-elle, une liberté douce & honnête, je n'ai pas négligé de leur faire ſentir qu'elles doivent être dans la ſociété, moins pour elles-mêmes que pour les autres, plus occupées à leur plaire qu'à s'amuſer, & toujours attentives à prendre leur ton & à étudier leurs goûts. Si elles badinent quelquefois, elles ſavent auſſi ſoutenir une converſation ſérieuſe; je les ai même accoutumées à entendre ſans impatience des propos ennuyeux: ce ſont elles ſouvent que je laiſſe parler avec les gens les plus difficiles à entretenir. La vraie politeſſe n'eſt-elle pas fondée ſur la bonté? Et n'eſt-ce pas en avoir que de parler à chacun le langage qui lui convient, que de ſavoir écouter? Écouter avec un air d'intérêt, ce n'eſt pas ſe taire, c'eſt répondre à ce qu'on exige de nous. Un geſte, un mot, un rien ſuffit pour ſatisfaire une perſonne qui nous parle de ſes affaires, de ſes ſuccès, de ſes malheurs. On eſt bien abondant quand on parle de ſoi, & ſur-tout de ſes peines. On

s'appéſantit ſur les circonſtances, les détails, les minuties.

Oh ! lui dis-je, dans ce qui nous intéreſſe, tout nous affecte. Une air de diſtraction ou d'ennui eſt une injure, & quelquefois une cruauté. Si la perſonne eſt malheureuſe ; du moins ſes maux ſeroient ſuſpendus pendant l'inſtant où, en lui prêtant de l'attention, on lui marqueroit de la ſenſibilité. Les gens heureux ont preſque autant de beſoin qu'on les écoute. Ils ſont ſi pleins de leur bonheur !

Mais, lui dis-je en ſouriant, avec des maximes ſi indulgentes & ſi humaines, vous nous inonderez d'un déluge d'ennuyeux.

J'ai du moins tâché d'empêcher mes enfans de l'être, vous les entendrez rarement parler d'eux. Supporter ce défaut dans un autre, c'eſt un devoir ; & vis-à-vis des malheureux, ce devoir eſt indiſpenſable.

J'avoue que les enfans, dans la vivacité de l'âge, ne peuvent, avec la meilleure intention du monde, captiver long-temps leur eſprit ſur des choſes qui ne les touchent point ; mais on peut les y accoutumer peu-à-peu & par degrés, en leur faiſant ſentir combien on eſt heureux de pouvoir procurer quelque plaiſir & quelque ſoulagement aux autres. Car il faut de bonne heure leur faire connoître la différence qu'il y a entre la fauſſe politeſſe, que les gens les plus durs contractent aiſément, & qui ne gît que dans les manieres extérieures ; & la vraie politeſſe, dont la ſource eſt dans le cœur. Bien des gens prétendent qu'on ne peut ſe plaindre d'eux, quand ils ont rempli ce qu'ils appellent les devoirs de la ſociété, c'eſt-à-dire, quand ils n'ont manqué ni aux viſites, ni aux petits ſoins, ni aux complimens, ni aux autres momeries d'étiquette ; pendant qu'ils n'au-

ront pu supporter sans dégoût les plaintes que les douleurs attachent à un malade, & qu'ils auront interrompu avec une cruelle adresse le récit des malheurs d'un honnête homme, qui leur avoit fait l'honneur de leur supposer le cœur sensible. Un bon cœur, je le répete, est le meilleur guide dans ces sortes de choses. J'en reviens toujours là, la bonté est la base de tout, de la société, des vertus, du bonheur. Aussi c'est par le cœur qu'il faut commencer le grand ouvrage de l'éducation.

Le cœur est un article bien délicat, lui dis-je. Je sais que la dureté est la source de mille vices; mais la sensibilité n'a-t-elle pas bien des dangers pour de jeunes personnes?

Il faut diriger cette sensibilité, me répondit-elle, & sans doute elle exige la plus grande circonspection. Un cœur extrêmement tendre est toujours facile à persuader; il est susceptible de tous les sentimens doux. Que dès l'enfance une mere, par sa tendresse affectueuse, s'assure du cœur de sa fille; qu'elle le remplisse; qu'elle y regne avec la vertu; qu'elle l'ouvre à la confiance. Je sais qu'il est un âge, qu'il est des passions... (Je n'y pense pas sans émotion.) Mais non, ces passions ne sont pas plus fortes que l'amour d'une mere, votre amie & votre confidente elles ne sont pas plus fortes que les impressions contraires données dans l'éducation, que les principes d'honneur, que la vertu, que la modeste & noble fierté qu'on doit toujours inspirer aux jeunes personnes, sur-tout à celles dont le cœur est le plus tendre... Je regarderai toujours, me dit-elle, après un moment de réflexion, comme un bonheur très-grand d'avoir à diriger un caractere sensible. Que de ressources dans cette sensibilité! La mere qui ne sait pas en profiter, n'est pas digne de conduire une

telle fille. Quelles victoires ne lui feroit-on pas remporter sur elle-même, en ménageant avec adresse & bonté cette ame délicate, & lui laissant à ses propres regards tout l'honneur du triomphe ! L'amour de l'honnêteté & du devoir est bien puissant sur de tels caracteres. C'est un sentiment délicieux, c'est une vraie passion.

Mais ne pensez vous pas, lui dis-je, qu'il faut leur fournir de bonne heure des armes contre l'amour?

Je crois, reprit-elle, ces précautions non seulement inutiles mais dangereuses. Tant que des filles sont des enfans, elles ne vous entendent point. Quand elles sont grandes, l'idée de cet amour, de ces amans dont vous les avez entretenues, se reveille : la vanité s'en mêle. On se croit assez jolie pour avoir des adorateurs, cela paroît amusant, & n'empêcheroit pas d'être vertueuse. Il en vient un : qu'elle joie ! On n'a garde d'en faire confidence à la mere. Le seul mot d'amour la révolte ; elle en a tant dit de mal ! On veut se conduire soi-même. L'amant est aimable & séduisant ; la tête tourne, & tout est perdu.

Vous n'avez donc jamais parlé de cette passion à Mesdemoiselles de Ferval ?

Si, par hasard, en leur présence, la conversation a roulé sur quelques matieres de cette espece, je n'ai point affecté de la rompre ; mais j'ai tâché doucement de la faire tourner sur d'autres objets.

Et dans les lectures qu'elles ont faites ?

Elles n'ont jamais lu de Romans. Quant aux pieces de théatre, j'ai tâché de choisir celles où l'amour ne conduisant qu'aux plus grands malheurs, ne pouvoit leur paroître séduisant. D'ailleurs la grandeur des sujets & la

dignité de la poésie leur fait regarder les héros de la Tragédie comme des êtres d'une autre espece. Et puis encore l'intérêt des états, en opposition avec celui de l'amour, fait une diversion ; & je l'ai remarqué par les réflexions de mes filles. Il est très-peu de pieces où l'amour ne paroisse un contre-temps à des lecteurs qui n'en ont jamais éprouvé les traits, & qui ne cherchent pas à s'y retrouver. On doit faire lire nos Poëtes à des filles que l'on veut bien élever. Ne seroit-ce pas une ignorance honteuse dans le monde que de ne pas connoître les chefs-d'œuvres que nous avons dans ce genre ? D'ailleurs la bonne poésie éleve l'ame, forme le goût, & ne gâte point le cœur. Il faut de la prudence & du discernement dans le choix des Auteurs & des ouvrages. Mais les Romans sont les plus dangereuses des lectures pour les jeunes personnes. Elles se disent à chaque page : c'est moi, me voilà. Bientôt elles diront du premier jeune homme qu'elles verront : c'est lui, c'est Lindor, c'est Léandre ; leur imagination s'échauffe. Elles croient qu'on ne peut exister sans amour, qu'il est humiliant de n'avoir point d'amant & toutes ces chimeres ont causé trop souvent les plus grands malheurs.

Mettez-vous, lui dis-je, tous les Romans dans la même classe ? Est-ce une proscription générale ?

J'en excepte, répondit-elle, quelques romans anglois.

Ceux de Richardson, sans doute ?

De Richardson ! Est-il possible qu'on donne le nom de romans à ces belles histoires du monde & de l'humanité ? C'est la vertu elle-même qui vous y instruit par l'organe du gé-

nie. Je dois beaucoup à ce grand maître d'éducation, avec lequel on acquiert promptement tant d'expérience, & qu'on ne lit pas (si l'on n'eſt vicieux, pour ainſi dire, par eſſence) ſans brûler d'envie de devenir meilleur, ſans l'être. Je viens de donner Clariſſe à lire à ma fille aînée; elle eſt à l'école des bonnes, des grandes mœurs. Ses ſœurs ſont encore trop jeunes pour profiter de cette lecture.

Vous jugez quel effet Clariſſe à dû produire ſur un cœur tout neuf. Ma fille le liſoit ſeule. Mais elle me diſoit tout ce qu'elle ſentoit. Je lui vis prendre le goût le plus vif pour Lovelace, elle ne pouvoit blâmer Clariſſe de l'aimer. Quelle comparaiſon de cet amant à l'époux qu'on veut la forcer de recevoir! Quels tyrans que ſes parens! Mais dans la chaleur de cet enthouſiaſme, le ſentiment de douleur & de piété que lui inſpira cette fugitive ſeule avec ſon amant dans ſon carroſſe, m'enchanta. Quelle humiliation, maman, me dit-elle! Cet homme, quelque tendre qu'il ſoit, n'eſt pas ſon mari. La voilà dans ſa dépendance! Quel rôle pour une fille bien née! Ah! elle eut préféré le malheur, la mort même à cette honte, ſi elle eût eu le temps de réfléchir. Cette nobleſſe de ſentimens, cette dignité d'ame qui eſt la hauteur naturelle de la vertu, me raviſſoient dans ma fille. C'eſt la ſauve-garde du cœur.

C'eſt donc dans Clariſſe que Mademoiſelle de Ferval a pris les premieres idées de l'amour?

Oui, me répondit-elle, jugez ſi elle doit le trouver redoutable?

Mais ne prendra-t-elle pas tous les hommes pour des Lovelaces?

Oh! ce danger n'eſt pas effrayant; l'incli-

nation nous rassure toujours trop.... Pour garantir une fille de la séduction, je compte bien plus sur sa vertu, sur sa tendresse & sa confiance pour moi, que sur la peur des Lovelaces.

Nous fûmes interrompues par nos jeunes gens, dont nous nous étions un peu écartées. Ils nous rejoignirent; nous allâmes ensemble nous asseoir dans une prairie sous des saules au bord de la riviere. Un écho admirable, qui venoit d'un rocher voisin, engagea Mademoiselle de Ferval & Henriette à profiter de cette découverte. Elles chanterent plusieurs petits airs; le Marquis fut enchanté, & toujours plus surpris de leurs talens. Où les ont-elles pris? dis-je à leur mere

La nature leur en a fait don, répondit-elle; Mademoiselle de Ferval & Henriette sont nées avec de la voix & du goût pour la Musique.

Mais sans doute elles ont eu des Maîtres?

Des Maîtres! dit Ferval Oh! Madame, je vois que vous ne connoissez pas M. Duval qu'on décore ici de ce nom; c'est le plus ignare Musicien!

Tel qu'il est, mon frere, dit la petite, il nous a fait grand bien. C'est ce que j'ai trouvé de mieux dans ce pays, répondit la mere; j'avoue que l'application de ses écolieres & le desir d'apprendre en ont plus fait que lui.

Je le crois, reprit Ferval, & cela fait honneur à mes sœurs.

Dites plutôt que cela fait honneur à ma mere, reprit tendrement l'aînée. Quels soins n'a-t-elle pas pris pour nous donner ce goût, ce desir d'apprendre, sans quoi l'on n'apprend rien! Je vois à présent combien il vous a fallu d'art pour nous cacher vos soins, ma chere

maman ; je n'ai jamais cru prendre de leçons en apprenant à chanter. M. le Marquis & mon frere m'ont extrêmement étonnée en me disant qu'à Paris c'eſt une affaire ſérieuſe que cela.

Une affaire ſérieuſe, dit vivement Henriette ; oh ! j'abandonnerois plutôt la Muſique. Ce n'eſt qu'un plaiſir, n'eſt-ce pas, maman ? Quand je vois venir M. Duval avec des airs nouveaux, je ſuis enchantée, je les apprends avec ardeur, ſi c'étoit une tâche, cela ne vaudroit plus rien. Hélene a-t-elle jamais cru faire autre choſe que s'amuſer quand elle a appris à peindre ? Non, ſans doute, reprit-elle, & ſi cela n'amuſe pas, pourquoi l'apprendre ? Il n'y a pas de néceſſité. La Muſique m'auroit ennuyée, je n'ai pas de voix, je ne l'aime point, mais pour la peinture j'y paſſerois les journées avec plaiſir. Et je vous ſuis bien obligée, maman, de m'avoir donné un Maître de deſſein. Voilà toute ma ſcience, me dit à l'oreille Madame de Ferval ; elles n'ont appris toutes les choſes d'agrément qu'en s'amuſant, & avec beaucoup d'envie de les ſavoir.

Il me paroît, reprit Ferval, en ſouriant, qu'Henriette ſeroit bien étonnée qu'on la grondât pour la faire danſer....

Je vous quitte chere amie, on m'annonce un feu d'artifice. C'eſt demain la fête de Madame de Ferval, ſes enfans lui donnent un bouquet, je ne veux pas perdre ce ſpectacle. Je reprendrai notre converſation, le ſujet en eſt trop intéreſſant pour ne vous pas plaire.

LETTRE XCVIII.

De Madame de Saint-Sever au Marquis.

A Paris, 24 Juin.

JE ne puis, mon frere, vous exprimer toute ma joie ; votre santé se rétablit, & vous reprenez votre gaieté naturelle. Je partage vos plaisirs ; le portrait que vous me faites de Mesdemoiselles de Ferval est tout aimable. Je vous félicite d'être à portée de jouir des charmes d'une pareille société. L'aventure du Colporteur m'a touchée jusqu'aux larmes : elle fait honneur à l'humanité. J'eus hier une visite de M. de Valville. Il ne savoit point votre départ, & il me demanda de vos nouvelles avec un air d'intérêt. Je lui rendis les détails que vous me faites. Continuez-les moi. Vous savez tout ce qu'il faut dire pour nous à Madame de Narton. Aimez toujours votre sœur.

LETTRE XCIX.

De Valville au Marquis.

A Paris, 24 Juin.

JE fus hier chez ta sœur, cher Marquis, je croyois t'y trouver ; tu prends les eaux, c'est bien fait. Mais si j'en crois Madame de Saint-Sever, tu t'amuses beaucoup chez Madame de Narton. Elle me parla de tes plaisirs avec extase. Comment diable, tu joues aux petits jeux, quelles délices ! Je ne pus m'empêcher de rire de l'idée que ta sœur se fait de ces chetifs amusemens. Elle te croit dans le pays des merveilles. Tu représentes des Tragédies sous des feuillages avec des Provinciaux ! Cela est trop plaisant. Au reste je t'exhorte à continuer, on fait toujours bien quand on s'amuse. Il faut être enfant avec les enfans, bon homme avec les Provinciaux, ainsi du reste. Tu ne peux avoir d'autres plaisirs dans les lieux que tu habites. Prends ceux-là en attendant mieux. Tu me dois une description de tous les originaux qui t'entourent en Province ; je ne m'amuse pas des plaisirs de ces bonnes gens, je m'amuse d'eux. A ta place j'aurois été à Bains, il s'y trouve ordinairement très-bonne compagnie. La Princesse de..... & la Duchesse de.... y furent l'année derniere. Mais si tu te trouves plus commodément chez Madame de Narton, restes-y ; elle ne manque pas d'esprit. Elle n'a pourtant jamais eu de manieres ; & puis une

femme à ſon âge n'eſt plus agréable. Dieu me préſerve des eaux de Bains à ce prix-là. Qu'eſt-ce qu'une femme ſans agrémens ? Il y en a qui s'aviſent de raiſonner, quand elles ſont hors d'état de plaire. C'eſt une choſe aſſez plaiſante qu'une femme qui raiſonne, & une femme vieille & laide ; mais cela eſt bon pour le moment. Le ridicule ne fait pas toujours rire ; après avoir diverti, il choque, il ennuie. Madame de Saint-Sever m'a beaucoup parlé de Meſdemoiſelles de Ferval. Je les vois d'ici, un air gauche, un eſprit étroit, n'eſt-ce pas ? Oh ! c'eſt cela même. Mais ſi elles ſont jolies, on peut s'en accommoder pour trois mois. Adieu, cher Marquis, je ſuis charmé que tu te portes mieux.

LETTRE C.

Du Marquis à Valville.

A Varennes, 28 Juin.

JE te plains, mon pauvre Valville, de ne connoître d'autres plaiſirs que les plaiſirs que l'art apprête, & d'ignorer ceux dont je jouis ici. Ma ſœur ne t'a point trompé. Je n'ai paſſé de ma vie un temps plus agréable. Je ſuis dans une ſociété reſpectable & délicieuſe : oui, mon ami, délicieuſe. Tu es aſſez malheureux pour que cette ſociété te parût inſipide ; mais malgré toi tu ne pourrois t'empêcher de l'eſtimer. De quel air parles-tu donc de Meſdemoiſelles de Ferval ? Songe-tu que ce ſont des

filles de condition, des perſonnes eſtimables & charmantes. L'aînée ſur-tout eſt digne du reſpect & de l'attachement de tous les hommes qui ſauront connoître tout ce qu'elle vaut. Elle a de l'eſprit ſans y prétendre, des graces qu'elle ignore, le plus beau viſage, où la plus belle ame ſe peint, des talens qui m'ont étonné. Elle chante avec un agrément que la nature ſeule peut donner. Elle ſais très-bien la muſique, & joue du claveſſin avec beaucoup d'intelligence. Si tu l'avois vu repréſenter Zaïre, j'ai aſſez bonne opinion de ton goût pour penſer que tu n'aurois pu lui refuſer des larmes, qui ſont les vrais applaudiſſemens. Elle eſt d'une bonté rare & adorable. Il me paroît que ſon eſprit eſt cultivé. Elle n'affiche point le ſavoir, & n'affecte point de le cacher. Je n'ai rien vu de plus aimable. Rectifie donc tes idées ſur le compte de cette Demoiſelle & de ſes ſœurs. Leur naiſſance, leur éducation, leur beauté & leur vertu pourroient mériter tous les hommages.

LETTRE CI.

De Valville au Marquis.

A Paris, 2 Juillet.

PArdon, Marquis, pardon, je ne m'en ſerois pas douté. Te voilà donc encore très-gravement amoureux! Mademoiſelle de Ferval, Demoiſelle de condition, ſage, vertueuſe, belle, remplie de talens, &c. &c. &c. Oh! tu

tu ne pares pas mal ta nouvelle idole. Plaisanterie à part, prends-y garde, tu as déja fait une assez belle épreuve de ta foiblesse & de ton goût pour le Sacrement. Je t'en avertis de bonne heure, pars, & arrache-toi de ces lieux enchantés. Songe à la sottise qu'il y auroit à te laisser ainsi enlacer Quelqu'éloge que l'engouement te fasse faire de cette beauté, c'est une Provinciale peu riche, & nous savons ce que c'est qu'une Provinciale. Je ne m'efforcerai point de rabaisser les graces que tu lui prête, ce seroit te fâcher inutilement. Mais ce qui me passe, c'est qu'après avoir bravé les traits de Madame d'Afterre, la femme de Paris la plus aimable, & dont le choix ne pouvoit que te faire honneur, en dépit de tes pieuses maximes, tu ailles tomber dans les liens d'une petite personne de campagne. Cela ne se pardonne pas. Reviens à nous bien vîte, mon cher, si tu veux t'épargner un second volume d'extravagances. Adieu; je t'ai deviné, je te gronde, c'est pour te servir.

LETTRE CII.

Du Marquis à Valville.

A Varennes, 6 Juillet.

En vérité, Valville, vous abusez des droits d'une ancienne amitié. Moi amoureux! Moi! Ah! au ciel, mon cœur est épuisée. Si je croyois pouvoir aimer encore, je détesterois d'avance l'objet d'une passion si funeste pour moi, & je briserois des fers que mon cœur n'envisage

qu'avec effroi. Non, j'en ai trop souffert. Le souvenir amer qui m'en reste, se présente encore trop souvent à mon esprit pour que j'aie rien à craindre; & d'ailleurs, quelle différence! Ce n'est pas de l'amour que Mademoiselle de Ferval inspire, toute belle qu'elle est: c'est du respect, de la confiance & de l'amitié; ce sont les sentimens que j'aurois pour un ange; s'il se montroit à mes yeux. Je ne me souviens encore que trop de ma passion pour Léonor; mes desirs étoient brûlans; & cette passion, fondée presque toute sur les sens, ne me causoit que des transports ou du désespoir. Voilà l'amour que j'ai senti, & qui m'a presque réduit au tombeau. Mais les sentimens que Mademoiselle de Ferval fait naître, ne sont point dangereux; c'est une admiration tendre & respectueuse, c'est une sorte de confiance douce & attrayante. Au retour de la promenade, nous nous sommes entretenus ensemble pendant deux heures, & je me sens une sérénité dans le cœur, qui me charment. Ah! Valville, que j'aurois mauvaise opinion de toi, si tu gardois tes préjugés contre Mademoiselle de Ferval après l'avoir vue. Tu ne la connois pas: c'est ton excuse. Je resterai ici le plus que je pourrai; c'est le temps le plus doux & le plus agréable que j'aie passé de ma vie; d'ailleurs il faut que j'y reste pour ma santé. Adieu; retranche, je te prie, de tes lettres des idées & des expressions qui me révoltent. Je t'aime, tu le sais, mais fais que j'estime mon ami.

LETTRE CIII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 30 Juin.

IL y a bien de l'amour-propre, ma chere Comteſſe, à louer ſes amis, je le ſens : je ſuis ſi fiere quand je parle de Madame de Ferval & de ſa famille ! Je vous avois promis dans ma derniere lettre la ſuite de notre converſation touchant l'éducation des Demoiſelles. Elle roula ſur les connoiſſances convenables aux jeunes perſonnes. Il s'éleva là-deſſus une petite diſpute entre M. & Mademoiſelle de Ferval. Je ne puis vous en retracer que les principaux traits ; & ce que je regrette ſur-tout de ne vous en pouvoir rendre, ce ſont les agrémens & les charmes que Mademoiſelle de Ferval ſut répandre dans tout cet entretien. Sa beauté paroiſſoit s'embellir de ſa raiſon & de ſa ſageſſe. Sa phyſionomie avoit plus d'ame & plus d'expreſſion : nous étions dans l'enchantement le Marquis & moi.

Sur les éloges que l'on donnoit à Mademoiſelle de Ferval d'avoir appris l'Italien preſque ſans Maître, & d'avoir ſu joindre cette connoiſſance à toutes celles qu'elle a cultivées, j'adreſſai la parole à la jeune Henriette, & je lui demandai ſi elle étoit auſſi du goût de ſes ſœurs ; ſi les lectures inſtructives lui donnoient autant de plaiſir qu'elle m'avoit dit en trouver dans ſes leçons de danſe. La petite perſonne baiſſa les yeux, & parut embarraſſée. Ses ſœurs la regardoient en ſouriant.

J'aime à la voir rougir de son ignorance, me dit tout bas la mere : je ne la gronde pas, sa honte m'en évite les frais. Henriette, ajouta-t-elle en élevant la voix, Henriette n'aime pas les choses sérieuses ; mais j'espere que le goût lui en viendra, & qu'elle sentira que ce n'est pas assez de s'amuser, qu'il faut quelquefois s'instruire.

S'instruire ! s'écria Ferval. Eh ! ma mere, permettez que je me fasse le défenseur d'Henriette, & que je vous dise que rien n'est plus inutile que l'étude pour les femmes, que les sciences même nuisent à leurs agrémens, & leur font négliger leurs devoirs. Rendez des filles douces, attentives, agréables sur-tout, donnez-leur des talens, cultivez leurs graces, en un mot faites-en des femmes aimables ; mais si vous en faites des savantes, tout est perdu. Une femme lettrée est un être insupportable.

Où mon frere a-t-il pris des idées aussi humiliantes pour nous, dit Mademoiselle de Ferval ?

Dans la Nature, répondit-il, qui vous a faites pour nous plaire, pour nous consoler dans nos maux, pour nous délasser après nos fatigues ou nos études, pour diriger l'intérieur de nos maisons, & point du tout pour apprendre des sciences qui ne peuvent que vous éloigner de tous ces devoirs.

Prenez garde, mon frere, de confondre l'étalage du savoir avec le savoir même. Je sais que rien n'est moins aimable qu'une femme qui affecte de passer pour savante ; mais ce défaut est-il plus supportable dans les hommes ? un pédant est pour une femme raisonnable ce qu'est une pédante pour un homme d'esprit.

Oh ! toute savante est pédante, dit-il, en l'interrompant, ces mots sont synonimes.

Souffrez, mon frere, que je combatte un sentiment qui nous abaisseroit si fort.

C'eſt un travers de notre ami, dit le Marquis, en s'approchant de Mademoiſelle de Ferval. J'ai déja tâché de l'en guérir. Vous méritez bien d'avoir cet honneur ; & je ſerois charmé de vous voir approfondir cette intéreſſante matiere.

Sans l'approfondir, dit Madame de Ferval, il me ſemble, mon fils, qu'on pourroit s'en tenir à vous dire que l'uſage étant reçu de faire entrer dans l'éducation des femmes certaines ſciences, & cet uſage d'ailleurs n'ayant rien de mauvais, il eſt imprudent de ſe déclarer contre lui. Qui n'eſt pas fait pour changer les opinions de ſon ſiecle, doit ſavoir les reſpecter, quand ces opinions ne ſont point oppoſées à la vertu. Dans ces temps barbares où les Connétables ne ſavoient pas ſigner, il n'eſt pas étonnant que les femmes ne ſuſſent pas lire ; mais à préſent que les hommes ſe font une juſte gloire d'être inſtruits, une ignorance profonde ne ſeroit-elle pas honteuſe chez les femmes.

Oh ! maman, ne nous en tenons pas là, s'écria Mademoiſelle de Ferval : mon frere auroit trop beau jeu : il ne manqueroit pas de traiter cet uſage de mode, de ſimple préjugé du ſiecle. Puiſque c'eſt ici une affaire de raiſonnement, ne nous ſervons, s'il vous plaît, que des armes de la raiſon. Vous m'auriez rendu bien forte ſur ce point, ma chere maman, ſi j'avois ſu mieux profiter de vos leçons. Je redirai cependant à mon frere une partie de ce que vous m'avez appris. Réformez-moi, je vous prie, ſi je m'écarte de vos principes.

Il eſt certain que le premier objet d'une femme doit être de plaire, non au monde en général, comme on tâche de l'inſpirer aux filles, ce qui eſt un vice radical dans l'éducation, la ſource des déſordres des femmes, & des diviſions de-

meſtiques ; mais de plaire à ſon mari. Cependant elle eſt la compagne, l'amie, le conſeil de l'homme. La nature lui a donné, comme à l'homme, une raiſon ſuſceptible de perfection & de culture. Son état lui impoſe, ainſi qu'à l'homme, des devoirs importans, qu'elle ne peut bien remplir, ſi elle ne s'eſt forme l'eſprit par l'inſtruction, c'eſt-à-dire, par la lecture & par la réflexion. Elle doit d'abord vivre en ſociété avec ſon mari, & chercher à le fixer par le ſentiment du bonheur. Si elle ne peut lui faire trouver dans ſon commerce les reſſources que fourniſſent l'inſtruction & la culture, il n'eſt pas poſſible qu'à la longue un galant homme, un homme d'eſprit ne trouve ce commerce inſipide, & qu'à la fin il ne ſe détache d'elle. On plaît bien plus long-temps par les agrémens de l'eſprit que par la figure. Après ſon mari, la femme ſe doit toute entiere à ſes enfans. Leur éducation eſt une tâche commune, qu'elle doit néceſſairement partager, & ſur laquelle elle influe même preſque ſeule, dans ce premier âge, où les ames plus flexibles reçoivent des impreſſions plus durables. Quel malheur, ſi ces premieres impreſſions ſont données par une mere ignorante ou vicieuſe! L'adminiſtration d'une maiſon & la conduite des Domeſtiques exigent encore de la femme qu'elle ait étudié les vrais reſſorts de ce régime intérieur, de ce petit état, & que l'ignorance ou le goût frivole ne l'aient point réduite à n'avoir ſur le mariage que les fauſſes idées de liberté, de plaiſir & de décence. Enfin, au dehors & dans le public même, la femme cauſera beaucoup de bien ou beaucoup de mal par rapport aux mœurs générales, à proportion que la raiſon aura pris ſur elle plus ou moins d'empire.

Dites-moi donc, que devez-vous attendre pour un mari, pour des enfans, pour une maiſon, pour la ſociété, de la part d'une femme qui n'aura point étudié ſes devoirs, qui n'aura appris ni à penſer ni à réfléchir? Car cela s'apprend, mon frere. Et où cela s'apprend-il? Dans de bons livres. L'hiſtoire, par exemple eſt, pour qui la ſait lire, un grand traité de morale.

Mais, dit Ferval, aurez-vous jamais des États à gouverner, des Armées à conduire?

En aurez-vous davantage, vous-même, mon frere? N'y a-t-il que les Princes ou les Généraux pour qui l'hiſtoire ſoit utile? Les travers de l'eſprit humain dans tous les temps & dans tous les lieux, ne ſont-ils pas une grande leçon de ſageſſe? Les traits de courage, de généroſité, l'héroïſme ne peuvent-ils pas ſervir d'exemples dans tous les états de la vie, pour qui ſait rapprocher les diſtances?

Mais, reprit-il, ces leçons, ces exemples vous ôtent de la ſimplicité de vos devoirs, en vous occupant de choſes trop élevées. Comment deſcendre, d'après ces grandes réflexions, aux détails de vos ménages, aux ſoins que vous devez à vos enfans, &c.?

Prenez garde, mon frere, vous allez bientôt nous rendre des ſervantes. Il ſeroit extrêmement mal à une mere de négliger les ſoins qu'elle doit à ſa maiſon pour s'enfermer dans ſa bibliotheque, comme il le ſeroit à un pere de famille de quitter les travaux de ſon état ou ſes affaires, pour ne s'occuper que des ſciences. Les devoirs doivent marcher avant tout. Mais ces devoirs remplis, une femme rendue à elle-même ne peut-elle cultiver ſon eſprit par la réflexion & par la lecture? Mon frere, croyez que la

femme qui sait s'occuper ainsi, négligera beaucoup moins qu'une autre ses devoirs : elle les connoît. Celle qui n'a jamais appliqué son esprit à rien, sera toujours une femmelette, capable de tous les travers, susceptible de toutes les foiblesses.

Hé bien, dit-il, les femmelettes sont agréables, leur ignorance est gentille, elles ne songent qu'à plaire, & elles y réussissent.

Oh ! nous étions des servantes tout à l'heure, nous voici des poupées ; vous ne vous honorez guere, en nous avilissant de la sorte. Non, Monsieur, nous sommes vos filles, vos meres, vos sœurs, vos compagnes, vos amies ; mais nous ne sommes ni vos esclaves, ni vos joujoux. Je sais que nos devoirs sont quelquefois plus minutieux que les vôtres ; que c'en est un très-essentiel pour nous que d'être aimables ; que nous ne devons négliger aucun des agrémens qui peuvent nous rendre cheres à vos yeux ; mais je sais aussi que les agrémens de l'esprit sont un charme de plus.

Ajoutez que c'est le plus puissant, dit Madame de Ferval. L'on voit dans le monde la société des femmes instruites beaucoup plus recherchée que celle des femmes qui n'ont que des agrémens naturels, parce que la raison ne se satisfait que par la communication des esprits.

J'avoue, reprit Mademoiselle de Ferval, qu'il est des sciences abstraites, qui semblent ne pas nous convenir. Il est pourtant des femmes qui ont su s'y distinguer ; mais cela est rare, & je parle du général.

La foiblesse de nos organes s'y oppose, lui dis-je.

Et peut-être encore, ajouta-t-elle, la multiplicité

plicité de nos devoirs. Vous voyez, mon frere, que je ne dissimule rien. Je l'avoue donc, le mérite des hautes sciences n'est point fait pour nous. Pour les autres connoissances, dont nous parlions tout à l'heure, elles sont à notre portée, comme à la vôtre : elles ne doivent, il est vrai, occuper que notre loisir ; mais ce loisir peut-il être mieux rempli que par elles ? A titre d'amusemens même, pourquoi nous les interdire ? Pourquoi nous sévrer du plus innocent des plaisirs ? Une femme à qui l'ouvrage des mains n'est point nécessaire pour vivre, n'en fait pas son unique délassement : quand elle est seule, elle y joint des livres. Otez-lui cette ressource contre l'ennuie ; elle prendra bientôt le plus grand dégoût pour la solitude & pour sa maison : elle se livrera au tourbillon. Les années de sa jeunesse se passeront en plaisirs bruyans, & peut-être en intrigues : sa toilette seule remplira la moitié de son temps ; dans un âge plus avancé, quand ces plaisirs ne lui conviendront plus, elle deviendra joyeuse. N'est-ce pas là, mon frere, l'abrégé de la vie des femmes qui, nées avec une fortune honnête, n'ont jamais su occuper leur esprit ? Tant de familles en ont été victimes, que je suis surprise que ces exemples ne vous aient pas frappé.

Ce que dit-là votre sœur est très-raisonnable, dit Madame de Ferval ; c'est à mon gré un des grands motifs qui doivent engager les personnes chargées de l'éducation des femmes, à leur faire aimer les bonnes lectures, & les connoissances agréables. Cet amusement, le plus honnête de tous, en leur formant l'esprit & le cœur, peut empêcher du moins qu'elles ne se livrent à d'autres goûts, souvent dangereux,

toujours frivoles. Il faut savoir occuper son loisir dans tous les âges. Quand on est jeune, c'est un préservatif, quand on est vieille, c'est une ressource; & dans tous les temps une économie.

Partageons le différend, & faisons la paix, ma sœur, dit Ferval; je consens que les femmes lisent, dans leurs momens perdus, quand elles seront seules & n'auront rien à faire. Mais consentez aussi qu'elles n'en parleront pas, qu'elles cacheront leurs connoissances, & qu'il n'en sera jamais question dans leurs discours.

Quelle fantaisie, mon frere! & pourquoi ce mystere? Quoi! l'on parlera devant moi d'un trait d'histoire, d'une découverte dans la Géographie, ou d'autres choses semblables, & je ne pourrai me mêler de cette conversation qui m'intéresse? Oui j'en parlerai comme si je parlois de la nouvelle du jour, sans affectation, sans prétention, sans me prévaloir de ce que je sais des choses que tout le monde est a portée de savoir comme moi.

Mais vous humilierez les femmes qui ne savent pas ces choses-là.

Tant pis pour celles qui s'en trouvent humiliées, qu'elles les apprennent, ou qu'elles aient moins d'orgueil; mais pour moi, qui les entretiendrai, si cela leur fait plaisir, de pompons, de chiens, &c. qui ne chercherai point à briller à leurs dépens, je parlerai de même, & avec bien plus de plaisir sur des matieres intéressantes. Je conviens pourtant que si je m'apperçois que ces femmes souffrent, ou même s'ennuient de cette conversion, je tâcherai de la rompre, & de la tourner sur d'autres objets; c'est un devoir de la société. Mais si je me trouve avec gens instruits & raisonnables, je n'aurai point la petitesse de feindre une igno-

rance honteuse. D'ailleurs ôtez ces objets intéressans de la conversation, qu'y reste-il quand vous avez épuisé les nouvelles ? De fades galanteries, des miseres, ou de la médisance. Il n'y a de mal pour une femme qui a des connoissances, & qui sait en parler, que d'en parler hors de propos, & de chercher à briller. Et vous-même, mon cher, ce n'est pas le talent que vous haïssez chez les femmes, convenez-en, il ne peut que les rendre plus aimables ; c'est l'abus du talent, c'est le ridicule de la vanité qui vous choque. Mais j'ai passé condamnation là-dessus. Je ne veux pas que les femmes soient pédantes : je n'exige pas qu'elles soient savantes ; je demande seulement qu'elles soient instruites, afin que les hommes daignent les compter au nombre des êtres pensans & estimables.

J'entends, ma sœur, vous voulez qu'on vous traite en hommes : vous voulez vous faire hommes ; mais vous y perdrez, je vous en avertis.

Je croyois, mon frere, dit Mademoiselle de Ferval, que j'avois assez distingué nos devoirs des vôtres, notre vrai mérite, nos agrémens, tout enfin, jusqu'à nos études, pour que vous ne me fissiez pas ce reproche. Je ne cherche qu'à vous faire prendre des idées plus justes & plus nobles de notre sexe, & point du tout à empiéter sur les droits du vôtre, ce seroit un renversement total dans la société. Mais ajouta-t-elle en souriant, il me semble que notre dispute a pris un tour bien sérieux.

Eh ! vraiment, ma sœur, nous disputons sur des matieres bien sérieuse. Si vous saviez où j'ai pris mes idées & dans quel Auteur.....

Eh ! Mon frere, rendons hommage aux talens des Écrivains célebres ; mais qu'il nous soit per-

mis de disputer leurs opinions, & de ne céder qu'à la raison.

Est-il possible d'y résister, dit le Marquis, quand elle est unie à tant de graces? Allons, Ferval, soyez de bonne foi; votre cause est perdue.

Voilà de la galanterie, ma sœur, la passerez-vous?

C'est de la politesse, dit Madame de Ferval, & rien n'est plus obligeant. Mais, ajouta-t-elle, finissons nos dissertations, il est déja tard. Nous nous levâmes & reprimes la route du Château. Madame de Ferval me dit en retournant, qu'elle avoit été obligée d'ôter les livres à sa fille aînée à l'âge de dix ans, tant elle avoit d'ardeur par la lecture, au lieu qu'Henriette la détestoit. Je n'aime pas, me disoit-elle, les talens précoces: il faut être enfant dans l'enfance, pour être raisonnable dans l'âge de la raison. Au reste, ce goût trop vif que ma fille avoit pour l'étude, me paroît aujourd'hui renfermé dans les bornes de la modération & de la sagesse. Hélene est à-peu-près de même. Le dégoût d'Henriette pour toute étude ne m'effraie point. Sa vivacité l'empêche encore de s'appliquer; mais il ne faut que la suivre un peu, profiter des occasions, les faire naître, s'il est possible. J'ai déja remarqué qu'elle avoit lu quelques livres que j'avois laissés à sa portée. C'étoient, il est vrai, des matieres plus amusantes qu'instructives; mais il faut commencer par-là, & aller par degrés de l'agréable à l'utile.

Que pensez-vous de cette mere, ma chere Comtesse? L'hommage que l'on rend à l'esprit, aux talens & aux graces de ses filles, lui appartient. Elle commence à recueillir les fruits de son honorable travail, je crois qu'elle en sera bien récompensée. Depuis trois jours, elle est retournée

chez elle avec ſes deux cadettes. Mademoiſelle de Ferval eſt reſtée avec nous. Il y a long-temps que la mere me l'avoit promiſe pour le temps des eaux. Notre cher Marquis n'eſt point inſenſible à tant de mérite & à tant de graces, du moins il me le ſemble. La jeune perſonne paroît touchée de ſes attentions ; mais avec quelle modeſtie, avec quelle réſerve elle reçoit ſes ſoins ! Ferval eſt auſſi avec nous. Ma tendre amie, je ne puis m'empêcher d'eſpérer que vous n'aurez point à vous repentir de m'avoir envoyé votre frere.

LETTRE CIV.

De Mademoiſelle de Ferval à Madame de Ferval.

A Varennes, premier Juillet.

IL n'y a que deux jours que vous êtes partie, ma chere maman, & déja votre abſence ſe fait ſentir à mon cœur. J'eſpere que vos affaires ne vous retiendront pas plus de quinze jours, & que vous reviendrez ici ſuivant votre promeſſe. En vérité, il me ſemble qu'il n'eſt pas beſoin que Madame de Narton preſſe ſes amis de venir chez elle ; c'eſt un ſéjour charmant. N'eſt-il pas vrai que le temps y coule bien rapidement ? Je vous ſerois bien obligée, ſi vous aviez la bonté de m'envoyer ma guittare. M. le Marquis de Roſelle a reçu de Paris un Paquet de nouveautés agréables. Il y a des airs charmans dans les Opéras comiques ; nous les chantons enſemble. Ne trouvez vous pas, maman, qu'il a la plus belle voix du monde, & qu'il chante avec bien du

goût ? Je tâche de former le mien sur les avis qu'il a la complaisance de me donner : sa politesse est extrême ; & ses leçons, qui deviennent de petits concerts, amusent beaucoup Madame de Narton. Elle me charge de vous assurer de son amitié, & M. de Roselle me prie de vous présenter ses hommages. Mon frere partage avec moi, ma chere maman, les sentimens du plus tendre respect pour vous. J'embrasse mes sœurs de toute mon ame.

LETTRE CV.

De Madame de Ferval à Mademoiselle de Ferval.

A Ferval, 2 Juillet.

JE doute, ma chere enfant, qu'il me soit possible de retourner si-tôt chez Madame de Narton : Henriette est malade. Hier elle parut indisposée. Elle a eu de la fievre toute la nuit. Le Médecin espere que ce mal ne sera pas dangereux, & je l'espere aussi ; mais il faudra du temps & du ménagement pour la rétablir. N'en soyez pas inquiette, je ne vous laisserai point ignorer son état.

Adieu, ma fille, je suis pressée de retourner auprès de votre sœur. Vous savez, mon enfant, combien vous m'êtes chere.

LETTRE CVI.

De Mademoiſelle de Ferval à Madame de Ferval.

A Varennes, 3 Juillet.

VOus m'annoncez, ma chere maman, la maladie d'Henriette, ſans m'ordonner d'aller lui donner mes ſoins; ſi je n'étois aſſurée que vous connoiſſez mon cœur, je craindrois que vous ne m'euſſiez pas jugé capable ou digne de la ſervir. Mais non, vous n'êtes qu'une mere trop tendre & vous ſacrifierez votre ſanté pour vos enfans, Envoyez-moi chercher, je vous en conjure. Vous ne ſouffrirez pas qu'Hélene veille, elle a la poitrine trop délicate, & je vois que tous les ſoins tomberont ſur vous. Que cette nouvelle m'a accablée! Madame de Narton s'efforce de me raſſurer. M. de Roſelle partage auſſi mes inquiétudes & ma peine. Quelle conſolation dans les chagrins, d'être entourrée comme je le ſuis d'ames ſenſibles! Mon frere vouloit partir ſur le champ pour vous aller trouver; mais votre Laquais lui a dit qne vous lui aviez donné ordre de l'empêcher. Pourquoi donc, maman, lui faites vous cette défenſes.

LETTRE CVII.

De Madame de Ferval à M. & à Mademoiselle de Ferval.

A Ferval, 10 Juillet.

NE soyez point surpris, mes enfans, du mystere que je vous ai fait. La maladie d'Henriette étoit la *rougeolle*. Hélene en fut attaquée deux jours après. Voilà la raison qui m'a forcée à vous laisser éloignés d'ici. L'air y est mauvais & contagieux, je ne veux pas que vous y reveniez avant quinze jours ou trois semaines. Vos sœurs sont hors de tout danger; mais elles gardent encore le lit. Adieu, mes chers enfans, soyez tranquilles, & rassurez Madame de Narton.

LETTRE CVIII.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 5 Juillet.

QUe le plan d'éducation que vous m'avez envoyé, ma chere amie, d'après Madame de Ferval, m'a fait de plaisir! C'est la nature, c'est la raison toutes simples. Quelle différence de cette maniere à celle qu'on suit ici? Je crois en avoir les raisons : c'est que pour élever des filles comme Madame de Ferval a élevé les sien-

nes, il faut un grand fonds de vertu, de tendreſſe maternelle, de jugement, de douceur & de bonté. Trouvez de telles meres, & elles ſuivront ce plan. Mais comment eſpérer que des femmes, ou d'un génie étroit, ou d'un cœur dur, puiſſent prendre de pareils ſoins? Il eſt bien plus aiſé de dire à ſa fille; *taiſez-vous*, que de lui apprendre à bien parler & à parler à propos. Je crois donc, ma chere amie, que ce mal ſi funeſte pour les mœurs, vient de la dureté des meres, dureté qui paſſe aux filles, & va ainſi de génération en génération. Cette dureté naît de la diſſipation. Une femme, dans le monde, n'eſt ni à ſon mari, ni à ſes enfans, ni à ſes devoirs; elle eſt à elle ſeule & à ſes plaiſirs. Rien n'eſt ſi commun que de voir ces femmes gâter leurs enfans quand ils ſont petits: ce ſont alors des eſpeces de marionnettes: on s'en amuſe, on leur paſſe tout. Quand ils ſont grands, & qu'ils demanderoient les ſoins de la véritable tendreſſe, on ne les aime plus: ils gênent, ils ſont à charge, ſurtout les filles, qu'on ſe dépêche de marier le plus richement que l'on peut, pour en être débarraſſé ſans retour. J'ai été ſurpriſe & enchantée de la façon de raiſonner de Mademoiſelle de Ferval. La connoiſſance que vous me donnez du caractere & des bonnes qualités de cette aimable fille, m'inſpire les plus ardens deſirs pour l'exécution de nos projets. Mon frere trouve que les eaux lui font parfaitement. En vérité ce voyage eſt heureux. Le véritable bien, ma chere, eſt d'avoir des amis tels que vous; perſonne ne peut ſentir plus vivement cet avantage que moi.

LETTRE CIX.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 11 Juillet.

SI l'on vouloit dégoûter des intrigues la foule insensée des jeunes gens, je crois, ma chere Comtesse, qu'il ne faudroit que leur montrer le tableau de l'amour pur. Je l'ai sous les yeux, ce tableau si touchant, & j'en suis attendrie. Ce qui me charme, c'est que nos jeunes amans, car je crois pouvoir leur donner ce nom, ne se doutent pas de l'état de leurs cœurs. Votre frere ne croit point être amoureux de Mademoiselle de Ferval, j'en suis persuadée; mais je suis encore plus certaine qu'elle n'imagine pas qu'elle puisse aimer le Marquis. Cette ignorance de leurs sentimens établit entr'eux une confiance qui n'y regnera certainement plus, quand ils connoîtront mieux ce qui se passe dans leurs ames. J'aime à les voir jouir de cet état d'innocence, & je n'ai garde de chercher encore à lever le bandeau qui couvre leurs yeux. Hier cependant il m'arriva d'entrer à l'improviste dans le cabinet de compagnie; ils y étoient seuls depuis un instant. Je ne sai pourquoi ma jeune amie rougit; & depuis ce moment, j'ai démêlé dans ses yeux un air d'inquiétude, que je ne lui avois point encore vu. Elle ne sait pourtant pas que je me suis apperçue de son trouble. Ses sœurs viennent d'avoir la rougeolle; elle a eu le chagrin le plus vif.

de ne point être à portée de les servir & de soulager sa mere, qui a fait prudemment de ne la point exposer, ni elle, ni Ferval, au mauvais air. Mais j'ai tenu compte à cet aimable enfant d'avoir eu un desir si sincere de partir dans ces premieres temps si délicieux d'un amour naissant, & d'un amour d'autant plus séduisant, qu'elle l'ignore elle-même. Rien ne sera jamais capable de lui faire oublier ses devoirs. Bon soir, ma chere. Votre frere reprend de l'embonpoint, Oh! les merveilleuses eaux que celles des Bains!

LETTRE CX.

De Melle. de Ferval à Madame de Ferval.

A Varennes, 11 Juillet.

AH! ma chere maman, quelle épreuve pour votre tendresse! Mes deux sœurs malades dangereusement! Je n'avois garde de l'imaginer d'après les réponses assurantes que vous nous donniez chaque jour. Vous avez voulu que nous ne fussions le danger, que lorsqu'il a été passé. C'est trop, ma tendre maman, c'est trop nous ménager. Je n'ai point de peur de ce mal. Envoyez-moi chercher, je vous le demande en grace. N'exposez pas mon frere, à la bonne heure; mais souffrez que je retourne auprès de vous: j'en ai besoin, je le sens. Ma mere, si vous saviez... si j'osois... J'espere que vous ne me refuserez pas ma demande. Votre présence m'est nécessaire. Il y a douze jours que je ne vous ai vue, & je n'ai jamais eu tant d'envie de vous voir. Adieu, ma chere maman, aimez

toujours une fille, dont tous les vœux sont de se rendre digne d'une telle mere.

LETTRE CXI.

De Melle. de Ferval à Madame de Ferval.

A Varennes, 12 Juillet.

VOus exigez donc que je reste ici, ma tendre mere, & vous m'en faites donner l'ordre, en m'assurant que vous rendez justice à mes sentimens. Vous jugez si favorablement de mon cœur, que c'est à ma sensibilité pour vous & pour mes sœurs, que vous faites tout l'honneur de mon empressement à vous rejoindre. Ah! que je crains de ne plus mériter cet éloge!... Je rougis... je tremble... Mais ma tendre confiance l'emportera sur la honte & sur la timidité. Je me reprocherois comme un crime de garder avec vous un silence dangereux.... Je n'aurai jamais de confidente que vous, mais je vous aurai : vous me guiderez, vous me consolerez ... Ma mere, ma tendre mere, c'est dans vos bras, c'est en collant mon visage sur votre sein, que je voudrois vous dire... ma mere... je tombe à vos genoux, secourez-moi... Quel secret je vais vous confier! Je crains d'aimer... Oui, ma chere maman, je crois que j'aime. Je le sens aux mouvemens divers & nouveaux qui se passent dans mon ame. L'espérance, la crainte, le plaisir, l'inquiétude s'y succédent, toutes mes idées ne roulent plus que sur un objet. Je n'avois jamais éprouvé une si violente agitation, elle m'anime ou m'abat. Helas! ce n'est que depuis deux jours que j'ai

commencé à me soupçonner de cette dangereuse foiblesse. Que de combats je me suis déja livrés ! Combien de pleurs j'ai déja versés ! Est-il besoin que je vous nomme celui qui me les fait répandre? Un événement a dissipé mes yeux. Nous étions seuls dans la salle de compagnie. Madame de Narton venoit de sortir. Le Marquis me témoigna un vif intérêt pour mes sœurs. Je lui dis que j'espérois que vous m'appelleriez auprès de vous ce jour là même ou le lendemain. „ Aujourd'hui ou demain, " me dit-il ? ... „ Mais, „ Mademoiselle, Madame votre mere vous a „ promise à Madame de Narton pour tout le „ temps des eaux... Vos sœurs ne sont point „ en danger... Pourquoi ? ... Non, vous ne partirez pas. „ En disant ces mots, il me parut surpris, triste, agité. Eh ! moi... Oh ! maman, s'il se fût apperçu de mon trouble ! Mais Madame de Narton rentra. Je montai dans ma chambre : je réfléchit sur l'agitation extrême que je venois d'éprouver : je m'en demandai la cause. Que de larmes suivirent mes réflexions! Voilà, ma tendre mere, voilà le trait de lumiere qui m'a fait voir le fond de mon cœur. Quoi ! tant d'émotion & de trouble pour une marque si simple de politesse ou d'amitié ! N'est-il pas bien humiliant d'aimer, & d'aimer la premiere ?... Si c'étoit par respect qu'il me cachât sa tendresse ?.. Peut-être me connoît-il assez pour m'estimer à ce point.... M'estimer !.. Eh ! s'il pénetre mes sentimens... Je me flatte qu'il ne s'en apperçoit pas. Mon desir le plus ardent est de cacher ma honte à tous les yeux, & sur-tout au siens.... Eh ! quand il m'aimeroit, quand j'aurois pu lui plaire... de quel espoir pourrois-je me flatter ? Non, je ne concevrai point de folles espérances. La médiocrité de ma fortune... Que n'est-il moins

riche, & que ne le suis-je davantage!... Ma mere, quelles idées! Ah! pardonnez, pardonnez ces marques d'une foiblesse dont je rougis. Je n'effacerai rien de ce que je viens d'écrire. Je veux que vous puissiez voir mon cœur tout entier : je veux que vous jugiez du désordre de mon ame. Je suis foible ; mais j'ai une amie tendre, prudente, sécourable, qui m'a donné le jour, qui a formé mon ame ? la vertu, qui ne desire que mon bien, qui saura tous les secrets de mon cœur, qui m'est plus chere que tout ce que je pourrai jamais aimer : elle me fera triompher de moi-même. Depuis l'aveu que je viens de lui faire de ma foiblesse, mon cœur s'est déja soulagé. Il est plus fort & plus tranquille, quand je pense que ma mere est pour moi, & que je serai bientôt avec elle. Ma digne, mon adorable mere, rappellez-moi, arrachez-moi d'ici. Je brûle de vous embrasser. Ah! mes sœurs, que n'ai-je plutôt couru, comme vous, le risque de ma vie!

LETTRE CXII.

De Madame de Ferval à Mademoiselle de Ferval.

A Ferval, 13 Juillet.

OUi, ma fille, ta mere est ton amie, & tu te rends bien digne qu'elle le soit. Mon cœur est pénétré de la confiance du tien ; il en est presque reconnoissant. Voilà la plus grande marque que tu pouvois me donner de ta tendresse filiale. Que je te plains! J'ai craint de-

puis ton enfance ta sensibilité. Le ciel t'a fait un présent bien dangereux. Un cœur tendre a besoin du secours d'une vertu fiere. J'ai tâché de te l'inspirer, cette vertu ; & je ne crains rien de toi que tes peines, que je ressens vivement. Je me les reproche, ma fille : j'ai pu les prévoir & les prévenir. Le Marquis de Roselle est fait pour être aimé d'un cœur comme le tien, & je n'aurois pas dû t'exposer au péril. N'oublie point que c'est ta mere qui s'accuse devant toi de ses fautes : aide-la de toutes tes forces à les réparer.

Écoute, mon enfant ; tu te l'es déja dit à toi-même : tu ne saurois prétendre à épouser le Marquis : la médiocrité de ta fortune s'y oppose. De tels mariages sont bien rares. Le vrai mérite n'est presque jamais l'objet des sacrifices : la vertu n'est point séduisante. On estime une fille estimable, on la plaint de n'être pas riche ; on trouve de l'agrément avec elle, mais on ne l'épouse point. Quel amour ne faudroit-il pas que le Marquis de Roselle eût pour toi, s'il songeoit à te sacrifier les plus brillantes espérances ! Eh pourrois-tu te flatter qu'il t'aime ? Tu sais quelle a été sa passion pour Léonor : un si violent amour a du flétrir & épuiser son cœur ; & quand il ne seroit pas pour toujours incapable d'aimer, il ne peut pas être encore susceptible d'une nouvelle passion. La politesse, l'habitude de te voir, le besoin d'une société amusante, l'amitié même lui ont dicté le propos où ton cœur prévenu avoit d'abord cru voir d'autres sentimens Tu reconnois maintenant que ces sentimens que tu desirois, n'y étoient pas ; & je te sais gré de penser ainsi. L'écueil ordinaire des jeunes filles élevées dans la retraite, c'est de prendre pour de l'amour

les politeſſes d'uſage. Une vanité ſotte leur fait prendre ce travers : l'amour te l'auroit pu donner ; la raiſon t'en a garantie. Gardons-nous donc de nous flatter. Dans de pareilles occaſions il vaut mieux ſuivre ſes craintes, que s'en rapporter à ſes eſpérances. Le malheur, ma fille, eſt bien plus près de nous que le bonheur.

La ſanté de tes ſœurs ne nous permets pas de partir pour ma terre de Vercourt avant quatre jours. Tu nous y joindras auſſi-tôt ; mais je ne veux point que tu viennes prendre ici le mauvais air. D'ailleurs, un départ ſi prompt, ſi haſardé, pourroit annoncer ce qu'il eſt très-important qu'on ignore. Voici la premiere fois, ma fille, que je t'engage à la diſſimulation ; mais ici, elle eſt légitime, parce que la décence & l'honneur la rendent néceſſaire. Obſerve-toi ſur-tout avec le Marquis. Évite le ſans avoir l'air de le fuir ; il ne faut paroître ni le craindre, ni le ſouhaiter. Tâche de ne le voir jamais qu'en préſence de Madame de Narton. Je compte ſur la nobleſſe de tes ſentimens. Suis un plan dicté par le courage. Songe que tu ne reverras peut-être jamais l'objet de ta tendreſſe ; qu'il ne ſe ſouviendra pas même de toi. Songe aux jours heureux que tu as coulés près de moi dans le repos & la liberté de ton cœur. Songe que nous ſommes nés pour nous combattre ſans ceſſe, & pour ne trouver la paix qu'après la victoire. Songe que l'amour nous expoſe à bien des fautes ; que le devoir t'ordonne d'oublier un homme qui ne doit point être ton époux, que ta mere, que ta famille, que le plaiſir de faire le bien, que la vertu, que la joie d'une conſcience pure ſuffiſent à ton cœur. Je le déchire, hélas ! ce cœur trop tendre. Par mes réflexions cruelles j'empoiſonne tes plus

beaux

beaux jours : ah ! c'eſt pour qu'ils n'empoiſonnent pas le reſte de ta vie.

Je n'ai rien à te recommander ſur le fond de ta conduite : je ne crains que ton embarras, qui pourroit te déceler. Il faut t'en ſauver par l'air de gaieté, par des occupations continuelles pendant ces quatre jours. Il me tarde autant qu'à toi que nous puiſſions nous rejoindre. Je te ſerrerai dans mes bras ; nous pleurerons enſemble : nous nous conſolerons l'une l'autre : tu acheveras de me peindre les mouvemens de ton ame. Je ne veux ſavoir que ce que tu me diras, & je ſaurai tout. En t'inſpirant l'amour de la vertu, je me ſuis épargné bien des embarras. Ma fille, ma tendre amie, je t'embraſſe mille & mille fois.

LETTRE CXIII.

De Madame de Ferval à Madame de Narton.

A Ferval, 13 Juillet.

VOus avez lu, Madame, dans le cœur de ma fille. * Elle aime : elle me la écrit. C'eſt ma faute. Elle eſt née tendre : elle avoit vu très-peu d'hommes de ſon âge. J'ai manqué cette fois à ce que je m'étois ſi bien promis, de ne pas laiſſer former à ces trois enfans des

* *Nota.* (Il paroit, par cette lettre, que Madame de Narton avoit fait part à Madame de Ferval de ſes ſoupçons & de ſes projets, par une lettre que nous n'avons pas.)

liaisons suivies avec des hommes faits pour leur plaire, que je ne fusse certaine qu'ils seroient leurs maris. Vos projets sont d'une bonne amie. S'ils pouvoient s'exécuter, le départ de ma fille n'y seroit point un obstacle : vous n'en verriez que mieux les sentimens du Marquis. Mais je n'espere rien, & je dois agir comme si je ne pouvois rien espérer. J'attends qu'Hélene soit en état de supporter la litiere, pour aller à ma petite terre de Vercourt. J'y ferai Jeudi, & y ferai venir ma fille le même jour. Mais je ne puis l'exposer à l'air contagieux que nous respirons ici, & dont un de mes gens est mort : accident dont j'ai été assez heureuse pour dérober la nouvelle à cette pauvre enfant. Je reconnois votre prudence au soin que vous avez pris de ne lui laisser entrevoir en aucune maniere vos soupçons. Veillez sur elle, de grace ; mais ne l'épiez pas. Avec une ame commune, de petites tracasseries ne sont qu'inutiles ; elles ne font que l'engager à tromper mieux : mais avec un cœur bien né, elles sont pernicieuses, une fille vertueuse & délicate doit être offensée qu'on l'observe. Vous voudrez bien d'ici à jeudi l'aider, à son insu, à éloigner ces occasions si embarrassantes pour un jeune cœur qui aime, & qui ne doit pas même la laisser soupçonner. Si j'étois obligée de vous la confier plus long-temps, je lui proposerois de vous découvrir ses sentimens, pour que vous lui servissiez de guide. Avec la confiance qu'elle a en vous, elle ne devroit pas s'y refuser ; mais la pudeur est plus délicate que la raison. Adieu, Madame. Vous aimez ma fille, vous m'aimez : je suis tranquille.

LETTRE CXIV.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 15 Juillet.

JE vous avoue, ma chere Comteſſe, que je ne puis plus rien connoître aux ſentimens de votre frere. Si je vous euſſe écrit hier matin, je vous aurois dit qu'il aimoit beaucoup Mademoiſelle de Ferval. Depuis huit jours ſur-tout cela me paroiſſoit certain. Il s'ennuyoit quand il ne la voyoit pas: il la cherchoit: il ne parloit qu'avec elle à la promenade; il avoit pour elle les attentions les plus délicates. Il ne s'entretenoit avec moi que des qualités & des agrémens de de cette jeune perſonne. Je ne doutois plus de ſes ſentimens, j'en étois charmée: je ne cherchois que les occaſions de faire accroître cet amour. Hier à cinq heures nous allâmes nous promener à Bains ſur la montagne, dans le bois qui fait la promenade des Buveurs d'eau. Le monde qui s'y raſſemble, fait de ce lieu un ſpectacle aſſez agréable. Nous avions été bien des fois en jouir. Hier Ferval ne put être des nôtres. Nous étions donc Mademoiſelle de Ferval, le Marquis, & moi. Nous allâmes fort gaiement: votre frere dit même à ma petite amie les choſes les plus obligeantes & les plus ſpirituelles. Nous arrivons, nous nous promenons un quart d'heure avec plaiſir. Au bout de quelque-temps, une Dame ſuivie, je crois, d'une femme-de-chambre, paſſe & repaſſe au-

près de nous. Cette femme est jolie. Le Marquis ne l'apperçut point d'abord ; mais en la voyant il fit un vif mouvement de surprise, il pâlit, il changea plusieurs fois de couleurs. Cette femme revient : il la regarde sans vouloir paroître le regarder, & ne nous parle plus qu'avec une distraction singuliere. Je proposai de repartir ; il nous suivit machinalement. Le soir je lui demandai s'il connoissoit cette Dame ; il rougit, & m'assura qu'il ne connoissoit aucun des gens qui prenoit les eaux. Il se retira de bonne heure, sous prétexte d'un mal de tête. Ce matin nous nous sommes lévées à l'heure ordinaire, Mademoiselle de Ferval & moi. Le Marquis n'est point venu prendre les eaux avec nous. J'ai envoyé savoir des nouvelles de sa santé : il m'a fait répondre qu'il n'avoit pas bien passé la nuit, & qu'il ne boiroit pas ce matin. Quand il a été levé, je lui ai demandé quel étoit son mal : il ma dit qu'il soupçonnoit que les eaux ne passoient pas bien, & qu'il vouloit essayer, pendant quelques jours, de les prendre à la fontaine, & d'aller loger à l'appartement qu'il avoit à Bains. Ferval, qui venoit d'arriver, lui a offert de l'accompagner. Le Marquis l'a refusé, en disant qu'il seroit au désespoir de le déranger ; que son logement étoit petit, & qu'ils ne pourroient y être ensemble sans s'incommoder beaucoup ; qu'enfin il le prioit de ne point le presser davantage. Il est sorti, & nous a laissés dans la plus grande surprise. Ferval a été fâché de ses refus : mais ce qui m'a bien plus touchée, c'est l'affliction de la pauvre Mademoiselle de Ferval. Je l'ai démêlée, & j'en suis pénétrée. Que j'aurois de douleur d'avoir pu causer le malheur de cette chere enfant ! Elle a voulu s'efforcer d'être gaie pendant

le dîné ; mais cette gaieté n'étoit point naturelle. Le Marquis a été distrait, triste, agité ; & enfin il vient de partir pour aller coucher à Bains. Je ne vous dirai rien de mes soupçons, ma chere amie, je puis à peine m'y livrer.. Seroit-il possible ! Veuille le ciel nous épargner de nouveaux chagrins !

LETTRE CXV.

De Mademoiselle de Ferval à Madame de Ferval.

A Varennes, 16 Juillet.

AH ! ma mere, ma tendre mere, que vos pressentimens étoient justes ! & que je suis malheureuse ! Envoyez-moi chercher tout à l'heure : je me meurs. Le Marquis ne mérite plus... Eh ! je l'aime encore ! Il a revu Léonor : il l'aime... Il nous a quittés pour aller à Bains, où elle est, cette misérable... Ma mere, qu'il me tarde d'être dans vos bras ! J'y gémirai d'une foiblesse détestable... Eh ! je croyois n'avoir conçu aucun sentimens d'espérance ! Ma tendre mere !

LETTRE CXVI.

De Madame de Ferval à Mademoiſelle de Ferval.

A Ferval, 16 Juillet.

VIens, ma chere enfant, viens dans mes bras; ton malheur augmente ma tendreſſe. L'objet de la tienne n'en eſt plus digne; mais tu ne peux rien voir à préſent, tu ne peux que gémir & pleurer. J'eſſuierai tes larmes, ma chere fille. J'avance mon départ d'un jour. Tes ſœurs nous rejoindront demain à Vercourt; je t'y vais attendre avec la plus vive impatience.

LETTRE CXVII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 16 Juillet.

MEs ſoupçons n'étoient que trop bien fondés, ma chere Comteſſe: la Dame de la promenade n'eſt autre que Léonor. Ferval l'a reconnue ce matin: le Marquis n'étoit point alors avec elle. Je ne ſais comment ni pourquoi cette malheureuſe eſt venue. Le Marquis n'a point reparu ici aujourd'hui. Ferval, qu'il l'a trouvé ce matin à la fontaine, & dont la vue l'a em-

barraſſé, ne lui a rien dit de ſa découverte. Il lui a ſeulement demandé ſi nous le verrions bientôt. Je ne crois pas, a-t-il dit, pouvoir aller aujourd'hui chez Madame de Narton; j'irai demain, s'il m'eſt poſſible.

Mademoiſelle de Ferval vient de partir dans l'inſtant : ſa mere me l'a redemandée. Malgré le plaiſir que je trouvois avec elle, j'ai été charmée de ſon départ. La pauvre petite me faiſoit d'autant plus de pitié, que les efforts pour cacher ſa peine, la redoubloient. Oh! que de reproches j'ai à me faire! Je me ſuis perſuadé trop aiſément ce que je ſouhaitois. Que cette rechûte (car je la crains) me donneroit d'inquiétude, & pour vous & pour ma jeune amie, & pour le Marquis lui-même! Adieu, cher Comteſſe : armez vous de courage.

LETTRE CXVIII.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 19 Juillet.

QUel revers! ma chere : il m'accable. Mon frere ſeroit-il aſſez foible!.. Mais peut-on l'être au point de faire ce qu'il fait? Je tremble; je pleure; je vous conjure de ne le point abandonner. Au nom de notre amitié, ma chere, ayez pitié de ſa jeuneſſe. Dès que je reçus votre premiere Lettre, je prévis l'étendue de nos malheurs. Je ſuppoſe que cette miſérable a ſu le voyage de mon frere, & qu'aſſurée de ſon aſcendant ſur lui, elle a ſaiſi cette oc-

caſion de reparoître à ſes yeux. De grace, ma tendre amie, ne me laiſſez rien ignorer, ne ménagez point ma foibleſſe. L'inquiétude groſſit les objets : j'aime mieux que vous me les montriez tels qu'ils ſont, quelque chagrin que je puiſſe en avoir. Votre amitié, ma digne amie m'eſt un grand adouciſſement ; mais qu'elle vous coûte de peines, & que j'en ſuis reconnoiſſante !

LETTRE CXIX.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 18 Juillet.

CE qui ſe paſſe ici, ma chere Comteſſe, eſt une énigme toute propre à nous inquiéter tant que nous n'en tiendrons pas le mot. Je voudrois vous épargner ma perplexité ; mais de peur que votre imagination n'aille plus vîte encore que les événemens, je veux vous dire tout ce que je vois, & ce qui peut nous faire craindre ou eſpérer. Le Marquis revint chez moi hier au ſoir. Il me dit poliment qu'il venoit d'éprouver que les eaux n'étoient pas meilleures à la fontaine, qu'elles étoient beaucoup moins agréables à prendre que chez moi. Je m'en félicitai. Nous plaiſantâmes ſur ſes ſcrupules : il s'avoua le ſecond tome du Malade imaginaire. Après quelques inſtans je m'apperçus qu'il étoit extrêmement diſtrait : il n'entendoit pas le moindre bruit, qu'il n'en fût occupé. Enfin il me demanda ſi Mademoiſelle de Ferval étoit à la pro-

promenade. Hélas ! lui dis-je, Madame de Ferval me l'a redemandée : il y a deux jours qu'elle eſt partie : elle eſt à Vercourt avec ſa mere & ſes ſœurs. Il reſta immobile à cette nouvelle. Et Ferval, me dit-il, eſt-il auſſi parti ? Il a ſuivi ſa ſœur, répondis-je : mais comme je reſtois ſeule, & qu'il n'y a que deux lieues de Vercourt ici, il m'a promis de revenir ce ſoir. Il me propoſa d'aller, en nous promenant, à ſa rencontre ; j'acceptai ſa propoſition. D'auſſi loin qu'il apperçut Ferval, il courut pour l'embraſſer. Il s'informa d'abord des convaleſcentes. Ferval nous dit qu'elles étoient beaucoup mieux, & que dans peu de jours elles ſeroient totalement rétablies. Ah, mon Dieu ! dit le Marquis, pourquoi donc avoir envoyé chercher Mademoiſelle de Ferval ? Je n'en ſais rien, dit le frere ; & je ne reconnois point là la prudence de ma mere. Les deux cadettes ont très-bien ſoutenu le petit voyage de Vercourt ; mais rien n'eſt plus contagieux que la maladie qu'elles ont eue : nous l'ignorions. Cet air qu'elles peuvent avoir apporté eſt terrible, & je trouve aujourd'hui l'aînée très-abattue & très-changée. Si malheureuſement... Le Marquis pâli à ce diſcours, qui m'a effrayée. J'ai demandé à Ferval ce que c'étoit que l'indiſpoſition de cette chere enfant. Il m'a dit qu'elle n'avoit preſque point mangé depuis deux jours ; quelle gardoit la chambre ; & que Madame de Ferval, qui ne la quittoit point, étoit preſque toujours ſeule avec elle.

Depuis que le Marquis a ſu ſes fâcheuſes nouvelles, je l'ai trouvé fort triſte. Il eſt venu propoſer à Ferval d'aller avec lui demain chez ſa mere, à laquelle il prétend qu'il doit une viſite : il n'y avoit pas penſé juſqu'à préſent. Ferval lui a repréſenté que malgré l'honneur &

le plaiſir que cette viſite feroit à Madame de Ferval, les embarras où les maladies de ſes filles la mettent, pourroient lui faire deſirer qu'il voulut bien attendre quelques jours. Mais, a dit le Marquis, il faut bien ſavoir comment ſe porte Mademoiſelle de Ferval. J'y enverrai demain matin, ai-je dit, & ſi elle eſt mieux, nous irons à Vercourt l'après-midi. Votre frere a trouvé ce projet excellent, & il m'a paru plus content. J'allois le quitter pour vous écrire; mais à ce moment une eſpece de femme de chambre, venant de Bains, a demandé à le voir, & lui a remis une lettre. Il eſt ſorti avec une précipitation extrême pour la lire, & l'on me dit qu'il eſt actuellement occupé à y répondre. C'eſt quelque nouveau tour de Léonor. Quel intérêt il paroît y prendre encore! Ne vous ai-je pas bien dit que tout ceci eſt une énigme? Je n'ai eu garde de dire au Marquis un ſeul mot de cette fille, & ne lui en parlerai certainement pas la premiere; mais tout ce que je pourrai ſavoir, ma chere amie, je continuerai de vous le mander. Comptez autant ſur ma franchiſe que ſur mon amitié.

LETTRE CXX.

De Léonor au Marquis.

A Bains, 18 Juillet.

VOus me fuyez, mon cher Marquis. Je vous ſuis odieuſe, je le vois, & j'en ſuis au déſeſpoir. Suis-je donc ſi coupable? Vous ai-je trahi? Vous ai-je été infidele? Des lettres auſſi baſ-

fement achetées que vendues, sont la cause & l'unique cause de votre haine. Si j'avois été moins franche, n'aurois-je pu les désavouer, ces malheureuses lettres ? N'aurois-je pu vous faire soupçonner du moins qu'elles étoient contrefaites ? J'avois peut-être alors assez d'ascendant sur votre esprit pour cela ; je ne l'ai point tenté : le mensonge m'est en horreur ; mais daignez au moins m'écouter. A qui les ai-je écrites ? A Juliette, à cette fille dont la mort affreuse n'apprend que trop quelle a été sa vie. Mes infortunes m'avoient malheureusement liés avec elle, & je ne pouvois rompre cette liaison. La reconnoissance n'est-elle pas le premier devoir ? Juliette m'a donné des secours que je n'oublierai jamais. L'inconduite n'exclut pas la générosité. Cette fille étoit bonne, elle étoit mon amie, je n'en rougirai point ; elle n'est plus, je l'ai perdue par un événement affreux. Elle avoit mérité la colere de celui qui l'a punie d'une maniere si cruelle : je le sais ; mais je l'aimois. Il falloit assortir mon ton au sien ; elle ne m'eût point pardonné de lui avoir caché notre amour & mes espérances. Si j'avois pris avec elle les expressions que mon cœur me dictoit, n'auroit-ce pas été l'humilier ? Je devois paroître à ses yeux ce qu'elle étoit aux miens, pour continuer d'être son amie. La vertu excluroit-elle cette complaisance, si nécessaire dans la société, & qui prend sa source dans l'humanité ? Voilà, Monsieur, ce qui a causé notre rupture. Je ne cherche point à vous ramener dans mes liens ; je respecte trop votre naissance & votre nom, pour prétendre à l'honneur que vous aviez voulu me faire ; mais je veux me justifier. Je veux qu'en ne m'aimant plus, vous m'estimiez encore, que vous me plaig-

niez du moins. Hier vous ne daignâtes pas m'écouter ! Quel supplice pour un cœur.. où.. où vous regnez encore. Qu'ai-je dit, malheureuse ! Adieu, Monsieur.

LETTRE CXXI.

Du Marquis à Léonor.

A Varennes, 18 Juillet.

N'Espérez plus de me séduire ; mes yeux sont ouverts. Vous seule pouviez me détacher de vous, vous l'avez fait. Mais vous me fûtes chere : ce sentiment se fait encore entendre. Mandez-moi naturellement votre état. Si vous êtes dans l'indigence, je ne vous laisserai pas sans secours. Si vous pouvez vous en passer, cessez, je vous prie, de m'écrire. Je vous desire un bonheur solide, soyez-en sûre. Je ne vous hais plus ; & si vous deveniez estimable, je pourrois encore vous estimer.

LETTRE CXXII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 24 Juillet.

SOyez tranquille, soyez contente, ma chere Comtesse, votre frere est le plus aimable & le plus honnête des hommes. Il vient de me faire tous ses aveux, & de m'expliquer sa conduite, à laquelle je ne comprenois rien. Je vais bien vîte vous répeter ses discours : vous en serez aussi contente que moi. Il a commencé par me dire que Léonor étoit à Bains ; que c'étoit elle que nous vîmes à la promenade il y a dix jours. Il m'a avoué que cette vue lui avoit causé une révolution dont il n'avoit pas été le maître. Je l'ai aimée avec passion, m'a-t-il dit, & l'objet d'un tel amour ne peut jamais devenir totalement indifférent pour un bon cœur. On le hait, on le méprise, mais on s'en occupe. Vous pûtes voir le désordre où son aspect me jetta. Dès l'instant où je l'apperçus, je formai le desir de lui parler, non pour renouer avec elle, je n'aurois jamais un dessein si bas ; mais par un mouvement violent & inexplicable, je voulus savoir comment elle me reverroit, comment elle s'y prendroit pour se justifier à mes yeux : je voulus apprendre qu'elle aventure l'avoit conduite ici : enfin je résolus de la voir & de l'entretenir en particulier. Il falloit cacher cette démarche, qu'on auroit pu ne pas interprêter favorablement. J'eus beau-

coup de peine à donner à mon voyage une tournure, & le lendemain je fus très-fâché de voir Ferval à Bains. Il verra Léonor, il la reconnoîtra, il en parlera : cela m'inquiétoit beaucoup ; & n'avois-je pas raiſon ? Vous devinâtes très-bien, lui ai-je dit, & cette nouvelle nous donna un vrai chagrin.

Oh ! que ce chagrin eſt humiliant pour moi ! Quoi qu'il en ſoit, a-t-il ajouté, j'ai voulu vous tout avouer, & me laver par cet aveu de l'apparence même d'un tort. Je vis donc Léonor à la fontaine. Nous nous rencontrâmes : je m'arrêtai. Elle feignit de ne pas me voir, & s'aſſit auprès de moi. Un inſtant après elle tourna la tête, nos yeux ſe rencontrerent. Ma froideur ne la déconcerta point. Elle prit un air très-aſſuré, & même un peu haut. Je la fixai dédaigneuſement ſans lui parler. Elle rompit le ſilence, & me demanda, d'un ton ironique, ſi ma colere duroit encore. Cette hardieſſe me révolta. Je me levai ; elle me ſuivit, & prit alors un air careſſant, qui n'eſt plus fait, graces au Ciel, pour me ſéduire. Enfin, Madame, je ſentis pour elle un dégoût pire que la haine : je la laiſſai, & je rentrai chez moi. J'y réfléchiſois ſur mon premier aveuglement, & ſur le bonheur que j'avois eu d'échapper à la ſéduction, lorſque cette malheureuſe fille vint me trouver dans ma chambre. Je dois vous dire pourtant que, comme je n'avois jamais rien remarqué en elle qui tendît à l'effronterie, cette démarche m'étonna. Je crus m'appercevoir, au délabrement de ſa parure, qu'elle étoit dans l'indigence, & à l'altération de ſes traits, qu'elle n'étoit pas en bonne ſanté. Cette idée fit taire en moi tout autre ſentiment que celui de la pitié. C'eſt le ſeul qui me reſte

pour elle ; mais je vous avoue qu'il eſt plus fort encore dans mon cœur pour cette malheureuſe, qu'il ne ſeroit peut-être pour une autre perſonne dans le même état. Je lui dis que je la priois de ſe retirer. Elle me ſerroit les mains, & ſes yeux ſe chargerent de larmes. Je ſouffrois : elle le vit. Je parvins à la renvoyer, bien réſolu pourtant de lui faire quelque bien, ſi elle étoit réellement dans la miſere. Peut-être s'eſt-elle trompée aux mouvemens de compaſſion que je ne pus lui cacher. Quoi qu'il en ſoit, a-t-il ajouté, voilà la lettre qu'elle m'a écrite depuis que je ſuis revenu. Il me l'a montrée. Rien de plus adroit que la tournure que prend cette créature. La réponſe du Marquis eſt remplie d'humanité & de dignité ; j'en ai été charmée. Je lui ai dit combien ſa confiance me touchoit, & combien ſa fermeté me donnoit de joie. J'ai approuvé ſa pitié pour cette fille, parce que la nature nous inſpire un ſentiment général de bienfaiſance, & que dans la plupart des malheureux, ſi ce n'eſt pas la vertu, c'eſt l'humanité que l'on doit ſecourir. Eh ! s'il y a quelque choſe de capable de ramener les méchans, ce ſont les bienfaits d'une ame généreuſe qui leur fait du bien, quand ils lui ont fait du mal. La dureté, au contraire, qui eſt une baſſe vengeance, colorée d'un air de juſtice, les confirme dans leur méchanceté ; car elle leur fait haïr les hommes. Je lui ai avoué que ſa conduite m'avoit donné beaucoup d'inquiétudes. Eh ! voilà, m'a-t-il dit, ce que je voulois éviter. Je preſſentis tout cela dès que je vis Ferval à Bains. De grace, a-t-il ajouté avec embarras, Mademoiſelle de Ferval a-t-elle ſu que Léonor étoit... Oui, lui ai-je dit. Ah ciel ! s'eſt-il écrié ; & puis prenant un air moins agité :

Ferval, Madame, eſt le meilleur ami du monde, il ne lui manque qu'un peu plus de diſcrétion : voilà de quoi faire une hiſtoire, ſi ma ſœur en entend parler. . Je l'ai interrompu pour lui dire de ne rien craindre, & que le dénouement de cette aventure ne pouvoit lui faire qu'honneur. Eh ! mon Dieu, a-t-il dit, qu'eſt-ce que ceux qui la ſavent doivent penſer à préſent de moi ? Quel jugement peut en porter Mademoiſelle de Ferval ? Je ne ſuis pas tranquille ; il faut la déſabuſer... Mon honneur y eſt intéreſſé...

On eſt venu dans cet inſtant me dire qu'elle étoit toujours un peu ſouffrante ; mais que ce n'étoit point une maladie qu'elle avoit, & que ſes ſœurs étoient parfaitement rétablies.

Hé bien, Madame, dit votre frere, n'y allons nous pas après-midi ? Oui ſans doute ; ai-je dit. Tandis qu'il ſe prépare à cette viſite, j'ai voulu, ma chere Comteſſe, vous tranquilliſer, & rétablir votre frere dans votre eſtime. Il m'a prié de vous aſſurer de toute ſon amitié ; vous êtes bien ſûre de la mienne.

LETTRE CXXIII.

De M. de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 24 Juillet.

NOtre étourdi voudroit-il recommencer à nous donner des chagrins, Madame ? Oh ! que je l'en empêcherai bien ! Je vais faire tout doucement mon assemblée de parens, pour demander qu'il soit interdit ; car il ne faut pas... vous m'entendez... & cela seroit déja fait, je vous le cautionne, cela seroit fait, sans ma femme, qui est... plus que bonne. Elle pleure, elle se lamente, elle me conjure du moins de vous consulter. Est-ce que je ne sais pas bien votre avis ? Vous avez du sens, de l'esprit ; eh ! l'on ne sait pas ce que vous pensez, n'est-ce pas ? Je vais vous raconter, Madame, toute l'histoire de la coquine depuis que le Marquis l'a quittée. Ce Bizac, dont il étoit question dans ses lettres, elle en étoit folle ; & ce Seigneur là est un escroc. Ils ont vécu ensemble pendant un ou deux mois ; jusques-là tout va bien... Oui ils font bon ménage. Mais le drôle, qui ne s'endormoit pas, plie un jour la toilette & tout le bagage de Léonor ; adieu, le voilà parti. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que le sieur Bizac avoit vendu petit à petit les meubles de la belle, afin de diminuer les frais du transport. Elle reste sans effets, sans argent, sans chemise... oui, en vérité. Allons à Bains, s'est-elle dit, le Marquis est

bon, il eſt ſot ; je renouerai avec lui, j'en tirerai de l'argent, allons, partons, & elle eſt partie. Elle a mené avec elle la mere de Juliette. Cette Juliette a été poignardée, étouffée, ou je ne ſais quoi, par ſon vieux jaloux, qui s'eſt trop convaincu qu'il avoit quelque ſujet de l'être. Mais il a promptement aſſoupi cette affaire. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'elle eſt morte chez lui il y a trois ſemaines. Sa mere, vieille, laide & miſérable, a ſuivi la fortune de Léonor; elle paſſe pour ſa Femme de Chambre. Voilà, Madame, l'hiſtoire de cette créature. Puiſque ma femme le veut, je ne ferai rien que quand j'aurai reçu votre réponſe. Elle m'empêche encore d'écrire à ſon frere comme je le voudrois. Il faut ici de la fermeté, il en faut, vraiment ; qu'on me laiſſe faire, & l'on verra. Un vieux militaire comme moi connoît le prix du moment. Mais les lenteurs & les délicateſſes de Madame de Saint-Sever ſont fort déplacées ; on ne veut jamais me croire... Bon ſoir, Madame, recevez l'aſſurance de mon reſpect.

LETTRE CXXIV.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 27 Juillet.

JE reçois votre lettre dans l'inſtant, chere amie. Je reſpire : vous avez remis la joie dans mon cœur : je n'ai plus de craintes. Que je ſuis heureuſe d'avoir engagé M. de Saint-Sever

à vous consulter avant d'agir ! Cachez, de grace, ses projets à mon frere. Mademoiselle de Ferval a peut-être pris des idées désavantageuses sur son compte. Ma chere amie, j'espere en vous, vous les effacerez. Je vous demande en graces de ne rien négliger pour rendre mes vœux accomplis. J'embrasse mon frere, & je vous aime de tout mon cœur. Instruisez-moi toujours exactement de tout ce qui se passe ; je vous en conjure.

LETTRE CXXV.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 6 Août.

JE n'ai plus rien à vous dire que d'heureux & d'agréable, ma chere Comtesse. Quel bonheur que votre frere n'ait point su les projets de M. de Saint-Sever ! Je lui rends graces de m'avoir consultée, & je le prie de s'en rapporter à présent à moi sur tout ce qu'il faudra faire. Nous fûmes l'autre jour chez Madame de Ferval, comme je vous l'avois annoncé. Le Marquis étoit tout à la fois d'une agitation, d'une joie, d'une inquiétude, d'une impatience de partir & d'arriver, qui me réjouirent. Nous trouvâmes Madame de Ferval & ses deux filles cadettes. Elles me reçurent avec leurs graces & leurs caresses ordinaires. On eut pour le Marquis l'air le plus poli ; mais à travers cette politesse, je remarquai dans Madame de Ferval une froideur pour lui, dont il s'apperçut &

qui l'embarrassa. L'absence de Mademoiselle de Ferval acheva de l'affliger. Je demandai de ses nouvelles, & si nous ne la verrions pas. Madame, me dit la mere, elle a été souffrante toute la journée, elle repose à présent ; sans doute elle auroit bien du plaisir à vous voir. Mais l'éveillerons-nous ? Le Marquis, que ce discours affligea beaucoup, s'approcha de moi, pour me dire tout bas : rien ne vous presse sans doute de partir, Madame ? Ne pourrions-nous attendre le réveil de Mademoiselle de Ferval ? Je lui dis que je ne partirois que quand il voudroit : nous demeurâmes donc jusqu'à huit heures du soir. Madame de Ferval ne nous pria point de rester, ce qu'assurément elle auroit fait, si elle n'avoit eu des raisons que je soupçonne. Pour ne point l'embarrasser, je fis un signe au Marquis pour l'avertir qu'il falloit partir ; il en fit un pour m'engager à rester encore. Je dis à Madame de Ferval : votre chere fille ne s'éveillera donc point ? Et nous ne pourrons la voir ? Elle est couchée, me dit-elle, & il n'y a pas d'apparence qu'elle se leve à l'heure qu'il est. Pardonnez-moi, Maman, dit Henriette, elle n'est pas couchée... Vous vous trompez, ma fille, dit la mere, elle l'est, & Madame de Narton voudra bien l'excuser. Henriette rougit, & pour ne pas pousser trop loin l'embarras de tout le monde, je me levai, & nous partîmes. Ferval revint avec nous. Le Marquis ne nous dit rien pendant le chemin, & en arrivant chez moi, il se retira dans sa chambre : il y passa la soirée, & ne soupa point. Le lendemain, il fut tout le jour seul à la promenade : il ne parut que pour se mettre à table, où sa distraction l'empêcha de voir seulement que j'étois là. Enfin au bout de

trois jours passés de cette sorte, il vint me trouver le matin. Nous nous promenâmes d'abord en silence ; ensuite en me prenant la main, il me dit, avec un air de confiance & d'amitié tout-à fait intéressant, me pardonnerez-vous, Madame, d'être amoureux une seconde fois ? Ne me prendrez vous pas pour un fol ? D'où vous peut venir cette crainte, lui dis-je, si l'objet que vous aimez est digne de votre amour ? S'il en est digne ! s'écria-t-il ; ah ! c'est moi qui crains de n'être pas digne du sien. Après l'éclat que ma folle passion a fait dans le monde, je dois renoncer à la tendresse ; je me l'étois promis ; j'avois résolu de ne jamais songer au mariage : l'amour m'étoit odieux. J'ai fait part de mes résolutions à mes amis, à mon beau frere même. Oui, je lui ai dit que je ne me marierois point, & que ses enfans seroient les miens.

Et qu'a-t-il dit sur cela, lui demandai-je ? Il a plaisanté ; il m'a dit qu'il espéroit que cette fantaisie passeroit, & qu'il le souhaitoit fort. Mais il n'est pas question, a-t-il ajouté, de ce que m'a dit M. de Saint-Sever ; je le connois, je sais qu'il seroit charmé de me voir marié heureusement ; il s'agit de moi, & je vous avouerai qu'après avoir été la fable du public, après avoir dit tout haut que je renonçois à l'amour, je crains qu'on n'accuse de foiblesse celui que je ressens. Mon choix me rassure pourtant ; & croyez qu'il ne falloit pas moins que les vertus, les charmes & le mérite de Mademoiselle de Ferval pour m'arracher un aveu que j'aurois regardé comme humiliant, si j'avois aimé toute autre personne qu'elle. Mais vous savez combien elle est digne de toute la tendresse d'un honnête homme. Je l'adore, & je

ne puis me le dissimuler, ni à vous, Madame. Je me suis trompé d'abord sur les sentimens que j'éprouvois pour elle. Si j'eusse cru en devenir amoureux, j'aurois fui, tant j'avois d'horreur pour cette passion qui m'avoit été si funeste. Vous le dirai-je, Madame, j'avois pris une haine implacable contre les femmes. Depuis ma rupture avec Léonor, on m'en avoit fait voir de la meilleure compagnie, disoit-on; elles m'avoient paru si mépriſables, que jugeant de toutes les femmes par celles que j'avois vues, j'avois cru devoir mépriſer tout votre sexe. C'est d'après ce sentiment & le chagrin affreux que ma passion pour Léonor m'avoit causé, que j'avois pris la résolution dont je viens de vous faire part. Tous mes amis, toutes mes connoissances l'ont sue, je vous l'ai déja dit. Quelques-uns l'ont approuvée, d'autres l'ont blâmée par des raisons de convenance; on disoit que pour faire un mariage raisonnable & décent, il ne falloit point d'amour. D'autres ont plaisanté sur ma colere, comme M. de Saint-Sever, & m'ont dit qu'avec un cœur aussi tendre que le mien, il ne falloit point faire de pareils vœux. Ceux qui me parloient ainsi me révoltoient, & je me faisois un point capital de leur prouver que ma résolution étoit inébranlable. Voilà, Madame, quel étoit mon état quand je suis arrivé chez vous. J'ai pris le plaisir que je trouvois à voir & à entendre Mademoiselle de Ferval pour un heureux retour à la liberté. L'attachement que j'avois pour elle, m'a semblé de l'amitié, de la confiance: je ne la regardois que comme une amie. J'ai senti combien elle m'étoit nécessaire, quand à mon retour de Bains je ne l'ai point trouvée ici; & enfin depuis le jour où nous avons été chez Madame de Ferval

ſans la voir, je ſens qu'elle ſeule peut faire mon bonheur. Une fauſſe honte peut-être, des ſentimens à démêler & que je ne me ſoupçonnois pas ; l'amour à enviſager ſous un aſpect charmant, après l'avoir vu ſous un aſpect terrible, le mariage, dont je déteſtois l'idée, & qui devint le but de mes plus chers deſirs ; tous ces renverſemens de penſées & de ſentimens m'ont abſorbé depuis trois jours. Le mérite, la ſolide vertu & les graces de Mademoiſelle de Ferval m'ont enfin décidé. Je ne ſais ſi c'eſt l'amour qui me fait parler ainſi ; mais je me trouverois coupable, ſi je balançois encore.

Oui, vous le ſeriez, mon cher Marquis, lui ai-je dit, de réſiſter aux charmes de la vertu & de la beauté. Ne vous oppoſez plus à un ſentiment qui fera le bonheur de votre vie, & la joie de tous ceux qui s'intéreſſent à vous. La fauſſe honte que vous avez éprouvée, car c'en eſt une, eſt la ſeule foibleſſe que je vous reproche. Une telle union comblera les vœux de votre ſœur & de votre beau-frere. La nobleſſe de leur ame, & leur attachement pour vous, ſont mes garans. Quand à vos autres amis, s'ils ſont raiſonnables & vertueux, ils diront c'eſt un malade revenu en ſanté ; il avoit formé des projets malheureux dans une terrible criſe, la raiſon s'eſt ſervie de l'amour pour l'éclairer & le conduire au bonheur. Si ce ſont des hommes vicieux qui vous condamnent, vous ſaurez jouir de leur improbation même, en conſidérant que votre heureux choix met entr'eux & vous une nouvelle différence. Je ne ſuis point ſurpriſe de la haine que vous aviez contre nous ; elle n'étoit pourtant pas fondée. Léonor & les femmes que vous aviez vues, ne ſont point, graces

au Ciel, l'échantillon de tout le sexe, comme malheureusement toute les femmes ne ressemblent point a Mademoiselle de Ferval. Il y a parmi les hommes, aussi-bien que parmi nous, des ames vertueuses & des ames vicieuses : & il ne faut jamais juger du général par le particulier. Votre premiere passion a été malheureuse & aviliſſante. L'objet en étoit indigne & mépriſable. Votre second choix reparera aux yeux du public les torts que vous vous étiez donnés. On oubliera que vous avez aimé Léonor, quand on verra que vous aimez Mademoiselle de Ferval. Ce beau choix, mon cher, vous fera autant d'honneur parmi les honnêtes gens, que l'autre vous auroit avili. Votre cœur eſt pourtant toujours le même: vous ne pouvez avoir pour cette adorable fille des sentimens plus nobles & plus vertueux que ceux que vous aviez pour Léonor dans le temps où vous la vouliez épouſer: cela doit vous montrer combien le choix de l'objet eſt important. Ce n'eſt point le sentiment de l'amour qui eſt criminel : la nature, en nous le donnant, nous a fait le plus beau des préſens; il peut même dans un grand cœur être la source des actions les plus belles & les plus vertueuſes. Mais il faut que l'objet aimé ſoit digne de l'être, ſans cela ce même amour devient la ſource des vices, & entraîne ſouvent après lui les actions les plus baſſes, le deshonneur, & quelquefois le déſeſpoir. Vous allez jouir du plaiſir pur de voir tous vos amis partager votre joie. Mademoiselle de Ferval fera le charme de votre vie; tous les cœurs doivent applaudir au choix que fait le vôtre. Oh! mon cher Marquis, que votre félicité eſt grande! Quelques plaiſirs que l'amour puiſſe donner, je regarde celui de l'approbation publique comme néceſſaire à cette ſatisfaction intérieure, ſans la-

laquelle il y a toujours quelque amertume dans les autres. Qu'il eſt triſte d'être obligé de juſtifier ſon penchant, ſans pouvoir eſpérer qu'on nous le pardonne! Vous réuniſſez tous les genres de bonheur. Mademoiſelle de Ferval n'eſt point riche....

Et j'en ſens, m'a-t-il dit, en m'interrompant, la plus grande joie. Que je ſerois heureux, ſi je pouvois lui devenir aſſez cher, pour que ce qui fait mon plaiſir ne fît pas ſa peine!

Non, lui répondis-je, non; elle ne ſe trouvera point humiliée de la fortune que vous lui ferez, parce que cette fortune ſi brillante & ſi peu attendue ne l'énorgueillira pas. Elle n'y trouvera que le charme de la reconnoiſſance, charme ſi doux pour une belle ame!

Eh! m'a-t-il dit, qui connoît mieux que moi le prix de ſon ame! Mais ne me mépriſe-t-elle point? Voilà ce que je redoute. Je ſais que la fortune ni ſes avantages ne ſont faits pour la toucher; & peut-être mes anciennes erreurs, cette derniere aventure dont elle ne ſait pas le détail, pourroient me faire paroître à ſes yeux indigne d'unir mon ſort au ſien. Vous ne ſauriez croire combien cette crainte m'inquiete, & dans quel déſeſpoir je tomberois, ſi j'étois aſſez malheureux pour qu'elle me crût avili.

Raſſurez-vous, mon cher Marquis, lui ai-je dit encore; &, puiſque vous vous défiez de vous-même, ne refuſez pas de vous en fier à moi. Voulez-vous me charger de cette négociation? Il m'a tendrement remerciée, en me diſant que c'étoit avec bien du regret qu'il cédoit le plaiſir qu'il auroit eu d'apprendre lui-même ſon amour à Mademoiſelle de Ferval; mais qu'il ſentoit que ma médiation lui étoit néceſſaire.

Je lui ai dit que j'en parlerois d'abord à Madame de Ferval.

Hélas ! m'a-t-il répondu, cette maniere décente eſt peu naturelle & peu délicate : j'aime, & je veux être aimé ; ſi je ne l'étois pas, je ſerois au déſeſpoir de cauſer le malheur de cette aimable perſonne, & de ſouffrir qu'on la contraignît pour moi. N'appréhendez pas cela, lui ai-je dit, de Madame de Ferval. Eût-elle inſpiré tant vertu & tant d'élévation de ſentimens à ſes filles, ſi elle n'en avoit pas eu elle-même ? Je puis vous répondre qu'elles feront-elles ſeules le choix de leurs époux. Cette digne mere ſauroit empêcher un mauvais mariage, à force de ſoins ; mais elle ne les contraindra jamais à épouſer des gens qu'elles n'aimeroient pas, ſoyez en ſûr.

Enfin, mon aimable Comteſſe, il m'a confié ſes plus chers intérêts. Je n'ai point perdu de temps. J'ai écrit ſur le champ à Madame de Ferval, chez laquelle j'irai demain ; je vous en voie la lettre & la réponſe. Le Marquis m'a priée de vous faire part de notre converſation. Il va auſſi, je crois, vous écrire. Adieu. J'ai trop d'affaires pour parler ni de vous ni de moi.

LETTRE CXXVI.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 6 Août.

MAdame de Narton vous a tout appris, ma chere & tendre sœur. C'est dans le sein de cette excellente amie que j'ai déposé mes secrets. L'intérêt sincere que votre amitié vous a toujours fait prendre à mon sort; me persuade que vous partagez des sentimens que l'honneur, la raison, & la vertu avouent. J'embrasse votre mari. Je conviens qu'il voyoit mieux que moi dans l'avenir. Je ne connoissois pas alors Mademoiselle de Ferval. Faites des vœux pour moi, ma chere sœur, ils avanceront mon bonheur.

LETTRE CXXVII.

De Madame de Narton à Madame de Ferval.

A Varennes, 6 Août.

L'Estime & l'amitié que je vous ai avouées, Madame, m'ont fait accepter, avec le plus grand plaisir, la commission dont M. de Roselle m'a chargée. Sensible au mérite & aux graces de Mademoiselle de Ferval, il m'a priée de vous exprimer quel seroit son bonheur, s'il avoit des qualités capables d'inspirer des sentimens d'estime à cette adorable fille, & s'il pouvoit ob-

tenir l'honneur d'appartenir à la plus digne des meres : ce ſont ſes paroles ; je vous les rends fidellement : elles diſent tout. Son ſort eſt dans vos mains. Du reſte, il n'eſt pas queſtion d'arrangement de fortune. Le Marquis eſt riche, & connoît le prix des vertus. S'il avoit oſé, il auroit demandé à Mademoiſelle de Ferval *un cœur bien précieux*, avant que de vous demander ſa main ; ſon reſpect, auſſi profond que ſon amour eſt tendre, l'en a empêché. Ils ſe connoiſſent : aucune cauſe ne peut retarder cette union ; ainſi, Madame, ſi vous daignez l'approuver, comme je l'eſpere, ce mariage ſe fera ſans délai. Ce ſont les vœux les plus ardens du Marquis ; ce ſont auſſi les miens, parce que je crois que cet événement, en comblant les deſirs de M. de Roſelle, rendra Mademoiſelle de Ferval très-heureuſe. Adieu, Madame ; j'attends votre réponſe avec preſqu'autant d'empreſſement que le Marquis.

LETTRE CXXVIII.

De Madame de Ferval à Madame de Narton.

A Vercourt, 7 Août.

C'Eſt avec la plus vive reconnoiſſance que je vous rends graces, Madame, de l'intérêt que vous prenez à ma fille ; cet intérêt ſi tendre me répondroit preſque de ſon bonheur dans un mariage que vous auriez propoſé. Mais pardonnez des craintes à une mere. Je ſais que cette alliance eſt beaucoup au-deſſus de ce que j'aurois

pu espérer pour elle ; je sais qu'il n'est point de parens qui ne fussent à ma place comblés de joie. Mais, Madame, je ne recherche point pour ma fille un établissement honorable pour le rang, & avantageux du côté de l'intérêt : tout cela n'est pas le bonheur. Les bonnes qualités mêmes, jointes à la considération & à la fortune, ne rendent pas toujours une femme heureuse. Il y a des époux qui s'estiment, & qui se rendent malheureux l'un l'autre. M. le Marquis de Roselle est aimable, il est fait pour plaire. Il a de l'esprit, des agrémens, de l'honnêteté. Mais permettez-moi cette question : il s'agit du sort de ma fille. A-t-il cette vertu solide, ces principes sûrs, si nécessaires pour faire un bon mari ? La passion qu'il a eue, (& que je lui croyois encore, je vous l'avoue ; car ça été avec le plus grand étonnement que j'ai lu ce que vous m'avez écrit) cette malheureuse passion est-elle bien effacée de son cœur ? Vous savez qu'il a revu Léonor à Bains. Si c'étoit par dépit, par colere contre cette misérable qu'il vînt offrir sa main à ma fille, songez, Madame, songez quel malheur un tel mariage répandroit sur sa vie. Je crois qu'il faut, avant toute chose, nous assurer du cœur du Marquis. Si sa haine pour Léonor étoit violente & extrême, je me garderois bien de lui donner ma fille ; cette haine ne seroit qu'un amour terrible & déguisé. S'il la mépriſe de sens froid, s'il ne s'en occupe plus, s'il peut la voir sans émotion, enfin s'il n'a plus pour elle que de l'indifférence, j'en augurerai bien. Mais je voudrois savoir encore s'il connoît tout le prix de la véritable vertu. Ma fille a de la beauté ; il peut en être séduit, & ne pas sentir ce que valent son cœur & son caractere. Avec la sensibilité & la délica-

teſſe qu'elle a, elle ſeroit très-malheureuſe d'avoir un époux qui ne ſauroit pas diſtinguer les qualités de ſon ame, & qui n'appercevroit en elle d'autres charmes que ceux de la figure; & d'après les égaremens du Marquis, on peut craindre qu'il ne s'attache qu'à ceux-là. Il faut à ma fille un époux tendre, vertueux, ſage & touché du vrai mérite; un mari dont elle ait, avec l'amour, toute la confiance & toute l'amitié. Voilà, Madame, tout ce que je deſire. Je connois votre diſcernement, votre ſageſſe & votre tendre bienveillance pour cette chere enfant. Vous êtes à portée de démêler les véritables ſentimens du Marquis, je m'en rapporte à vous. Si vous m'en répondez, j'accepte avec la plus grande joie l'honneur qu'il veut nous faire; mais juſqu'à ce que j'aie de vous, Madame, une réponſe ſûre & ſatisfaiſante, je ne parlerai de rien à ma fille. Si vous étiez aſſez bonne pour venir demain me voir, (parce qu'il ne convient pas en pareille circonſtance que j'aille chez vous) ſi vouliez donc bien venir demain à Ferval, où nous retourneront aujourd'hui, ſans amener ni le Marquis ni mon fils je vous ſerois bien obligée; & d'après la converſation que nous aurions enſemble, nous reſoudrions ce qu'il faut faire...

Mon fils arrive dans le moment. Le Marquis lui a fait ſa confidence: j'en ſuis très-fâchée. Je tremble qu'il ne révele ce ſecret à ſa ſœur. Je le lui ai expreſſément défendu. Il eſt tranſporté, & ne peut concevoir comment je balance... Je vais vous le renvoyer tout de ſuite, afin qu'il ne me trahiſſe pas, & je cours pour empêcher qu'il ne puiſſe voir Mademoiſelle de Ferval en particulier. Adieu, Madame, je ne cherche point d'expreſſions à ma reconnoiſſance.

LETTRE CXXIX.

De Léonor au Marquis de Roſelle.

A Bains, 8 Août.

JE vous ai tant de fois trompé, Monſieur, que la vérité même, en paſſant par ma bouche, peut vous être ſuſpecte, mais comme cette vérité eſt humiliante pour moi, & que c'eſt l'état où je ſuis qui me l'arrache, je vous conjure de m'écouter, de me croire, & d'avoir pitié d'une malheureuſe qui n'a plus d'eſpoir qu'en votre généroſité. Mes vices ſont punis. Ah! Monſieur, les méchans ſe détruiſent les uns les autres; ils vengent les gens de bien. Un ſcélérat... diſpenſez-moi d'un récit honteux & douloureux, vous en ſouffririez. Je crois que l'hiſtoire du crime doit affliger les ames honnêtes. Il ne me reſtoit plus de reſſources que dans les libéralités de Juliette; une mort terrible me l'a ravie; j'étois dès ce temps-là malade, languiſſante, pauvre, & ne ſachant quel parti prendre, quel cœur intéreſſer. J'allai implorer la compaſſion de M. de Valville, qui m'avoit autrefois aimée; mais j'y allai ſans trop eſpérer de le trouver ſenſible. En effet, il me reçut fort mal: il me fit les reproches les plus ſanglans ſur la violence de la paſſion que je vous avois inſpirée; & il alloit finir par me chaſſer, lorſqu'ayant un moment réfléchi, il me dit: veux-tu me promettre de ne plus faire de pareils tours? Je lui promis tout ce qu'il voulut. Hé bien, me dit-il, je n'ai rien à te dou-

ner ; mais je puis t'aider d'un bon conseil. Le Marquis est à Bains à prendre les eaux ; il est devenu ridiculement amoureux dans ce pays-là d'une petite personne qu'il pourroit avoir la folie d'épouser : repare le mal que tu lui as fait, en l'arrachant à ce nouvel amour : tâche qu'il en reprenne pour toi : redeviens tout simplement sa maîtresse ; il est généreux, il te payera bien. Songe que s'il marquoit jamais le plus léger desir de t'épouser, je t'en ferois punir sur l'heure. Mais je t'exhorte à lui faire toutes les carresses, toutes les agaceries que tu sauras lui convenir. J'étois révoltée de sa dureté ; je le remerciai pourtant, & j'allai sur le champ vendre les nippes qui me restoient, afin d'avoir assez d'argent pour faire le voyage. Je ne gardai qu'une seule robe ; je pris avec moi la mere de Juliette, que la mort de sa malheureuse fille a plongée dans la derniere indigence : nous sommes venues ici sous ce téméraire espoir. Hélas ! c'étoit mon unique ressource ; j'ai suivi les conseils de M. de Valville. Daignerez vous me le pardonner ? Je l'ai instruit de votre résistance & de mon embarras. Il m'a répondu de ne le plus importuner ; que j'étois devenue bien mal-adroite, & qu'il ne vouloit plus se mêler de mes affaires : ce sont les termes de sa lettre. Je vous l'envoie, Monsieur ; ma sincérité a besoin de cette humiliante preuve. Le chagrin & la misere m'ont accablée. Il y a huit jours que j'hésite à vous écrire ; & croyez qu'il faut que je sois dans l'état le plus horrible, pour avoir recours à vos bienfaits. Mais je n'ai pas un sol ; je dois ici ce que j'ai pris pour vivre depuis mon arrivée. Je suis malade, & le Médecin qui a la bonté de me venir voir, pense que le mal sera long. C'est à la compas-

sion

son de mes hôtes que je dois & le lit que j'occupe, & le peu de subsistance que je prends. Hélas ! Monsieur, daignerez-vous jetter sur moi un œil de pitié ! Le Curé de ce lieu m'a dit qu'il tâcheroit de me procurer une place dans un de ces asyles de l'indigence & de la douleur. Quelle humiliation ! Est-il possible !... Ah ! je mourrai plutôt que d'accepter ce service. Suis-je assez malheureuse ! Suis-je assez punie ! ... Si vous pouviez oublier mes crimes ! Si vous ne considériez que mon affreuse situation !... C'est une infortunée accablée de maux qui implore vos bontés. C'est Léonor ; c'est une coupable, mais déchirée de remords, mais punie, mais toute en larmes, à vos pieds, mourante. Homme généreux, qui avez voulu faire pour moi tant de sacrifices, ne ferez vous pas celui d'un juste ressentiment ? Il n'expose point à un repentir, ce sacrifice là : & peut-être vous devez-vous à vous-même de m'assister ; après m'avoir aimée, quelqu'outrage que vous ayez reçu de moi. Mais je connois votre ame ; elle n'a pas besoin de motifs personnels pour faire le bien. J'espere, & je n'espere qu'en vous. La femme qui vous remettra un billet, est une femme sûre. Infortunées que je suis ! C'est de vous, Monsieur, c'est de vous que je recevrai des secours ! Je succombe sous la douleur.

LETTRE CXXX.

Du Marquis à Léonor.

A Varennes, 8 Août.

POurquoi ne m'avez-vous pas informé plutôt de votre état? Je vous avois offert mes secours. Voilà vingt-cinq louis, c'eſt tout ce que je puis faire à préſent pour vous. Je vous ſais gré de m'avoir dit la vérité ſur le motif de votre voyage.

Votre ſort me fait pitié; mais quel inſtant avez vous pris pour recourir à mes bienfaits!... N'importe, c'eſt à moi ſeul que je dois imputer mes malheurs.

LETTRE CXXXI.

De Madame de Narton au Marquis.

A Ferval, 8 Août.

JE vous avois promis de retourner ce ſoir, cher Marquis: je reſte; mais Madame de Ferval vous prie de nous venir trouver. Je vous laiſſe tirer de cette invitation les conſéquences qu'il vous plaira.

LETTRE CXXXII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Ferval, 8, Août à minuit.

AH! ma chere Comteſſe, que n'êtes vous ici à partager notre joie! Il ne manque que vous à notre bonheur. C'eſt chez Madame de Ferval que nous ſommes réunis, & c'eſt aſſez vous dire que vos vœux vont être comblés. Après avoir expliqué à cette reſpectable mere la conduite du Marquis, & lui avoir peint dans toute la vérité ſon ame & ſon cœur, j'ai eu la ſatisfaction de voir briller le plaiſir dans ſes yeux. Elle m'a quittée pour aller trouver ſa fille : elle lui a appris ſon ſort ; & au bout d'une demi-heure, elles ſont venues me rejoindre. La mere étoit dans cette état délicieux où la joie ne ſe montre que par des larmes. La fille rougiſſoit, pleuroit, embraſſoit ſa mere, & ne pouvoit parler. Au bout de quelque-temps j'ai ſongé à notre Marquis, & j'ai dit que j'allois partir pour lui annoncer ſon bonheur. Madame de Ferval a regardé ſa fille, qui baiſſoit les yeux. Eh! mais, m'a dit la mere, pourquoi vous en aller? Il me paroît plus ſimple que le Marquis vienne.... Ah! maman! s'eſt écriée Mademoiſelle de Ferval, en cachant ſon viſage dans le ſein de ſa mere. Oui, mon enfant, qu'il vienne ; que nous ſoyons témoins d'une joie qui fait notre félicité. J'ai envoyé ſur le champ chercher votre frere ; il eſt arrivé *ſur les aîles de l'amour*. Je ne vous

peindrai point les différens mouvemens que j'ai remarqués sur le visage de Mademoiselle de Ferval pendant que nous l'attendions ; cela ne peut se rendre. La joie perçoit à travers la pudeur & l'émotion. Mais lorsqu'en regardant au bout de l'avenue nous l'avons apperçu, il a pris à cette aimable fille un battement de cœur si violent, qu'elle s'est laissé tomber dans un fauteuil, où elle a pensé s'évanouir. Nous étions auprès d'elle occupées à lui donner nos soins. Le Marquis approchoit; je suis sortie pour l'aller recevoir. Il étoit presqu'aussi ému qu'elle ; il n'entendoit pas un mot de ce que je lui disois. Pendant ce temps Madame de Ferval, qui songe à tout, & qui a pensé que cette premiere entrevue pourroit faire trop d'impression sur des jeunes personnes, a fait retirer ses deux filles cadettes, qui ne savoient pas encore de quoi il s'agissoit. Enfin le Marquis est entré dans le salon. Il a voulu faire, en balbutiant, un compliment à Madame de Ferval ; elle l'a interrompu pour l'embrasser & lui présenter sa fille. La pudeur d'un côté, le respect de l'autre, notre présence, tout cela a mis nos amans dans un état de gêne qui m'a attendrie. J'ai proposé la promenade : nos deux petites y sont venues. Le Marquis alloit offrir son bras à Madame de Ferval; quand elle l'a prié de le donner à sa fille, qui l'a accepté en rougissant. Alors nous nous sommes un peu séparées d'eux, sans affectation. Je ne sais ce qu'ils se sont dit ; mais la promenade à duré jusqu'à la nuit : nous avons été obligées de les avertir de rentrer. Ils avoient un maintien content & plus tranquille. Le Marquis, en donnant le bras à Mademoiselle de Ferval, lui serroit tendrement la main. Enfin ils ont à présent l'air fort à leur aise. Ferval, qui étoit à la chasse quand j'ai

envoyé chercher le Marquis, vient d'arriver; il eſt dans le raviſſement. Il vouloit tout de ſuite inſtruire toute la maiſon de cet événement; ſa mere l'en a empêché, en le priant d'avoir pour ſa fille les plus grands ménagemens. Mais nous venons d'apprendre aux deux cadettes le deſtin de leur ſœur. Elles ont été dans une joie ſi pure & ſi tendre, qu'il n'auroit pas été poſſible de n'en être point touché. Hélene a ſeulement dit: hélas! nous allons donc la perdre! Henriette en a pleuré, & puis toutes deux ſont revenues à dire: „ Elle va être heureuſe, ne lui „ parlons pas de nos regrets; il ne lui faut rien „ laiſſer voir qui la puiſſe affliger. " J'ai trouvé ce ſentiment bien délicat, & admirable dans ces jeunes perſonnes. Voilà, ma chere, l'amitié pure.

Le Marquis vient de me prier de l'excuſer auprès de vous, s'il ne vous écrit pas. Les inſtans lui ſont précieux; il vous ſupplie, & M. de Saint-Sever de faire remplir promptement les formalités néceſſaire pour ſon mariage: le contrat ſera ſigné demain. Adieu, chere Comteſſe; nous vous chériſſons & embraſſons tous.

LETTRE CXXXIII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Ferval, 10 Août.

NOtre contrat fut signé hier, ma chere amie. Je dis nôtre, car il me semble que c'est moi qu'on marie. Je n'ai de ma vie eu tant de joie. Qu'il est doux de voir des heureux! La tendresse maternelle, filiale, & fraternelle, l'amour tendre & vertueux, tout cela forme un spectacle si touchant! Mon cœur en est pénétré. Après la signature des articles, le Marquis demanda à Mademoiselle de Ferval si elle vouloit qu'il fît apporter ici les Bijoux & diamans qu'il lui destine, ou si elle aimoit mieux les choisir elle-même, lorsqu'elle seroit à Paris. Cette chere enfant, qui n'y avoit pas même songé, lui dit de ne point s'en embarrasser. Il insista; & Madame de Ferval, prenant la parole, le pria d'attendre, parce qu'il seroit plus à portée à Paris de faire cette emplette. Hé bien, dit-il, nous attendrons; mais ces Demoiselles, en parlant d'Hélene & d'Henriette, veulent-elles bien attendre aussi? Comment, dit la mere, mais elles ne se marient pas elles? Je ne puis, repartit le Marquis en souriant, les épouser toutes trois; mais du moins elles deviennent mes sœurs; je les prie d'accepter un foible gage de mon amitié; & de me dire tout naturellement ce qu'elles aiment le mieux. Henriette répondit, avec sa vivacité ordinaire, nous aimerons tout ce qui

viendra de vous, Monsieur, parce que nous vous aimons de tout notre cœur. Hélene le remercia avec beaucoup de reconnoissance, & le pria de mettre des bornes à sa générosité. Enfin mon avis, que le Marquis me demanda, fut qu'il leur donnat à chacune une paire de boucles d'oreilles. En ce cas, dit Madame de Ferval, je vous prie de n'en acheter qu'une paire, parce que ma fille aînée en a d'assez belles, qu'elle donnera à une de ses sœurs. A ce mot Mademoiselle de Ferval rougit. Madame de Ferval ne put dissimuler sa surprise. Henriette se leva étourdiment pour embrasser sa sœur, & lui dit: ma chere sœur, gardez-les, si elles vous font plaisir; nous serions au désespoir de vous priver de quelque chose que pût vous plaire. Ferval regardoit sa sœur, & puis baissoit les yeux. Je vous avoue que je ne sus que penser: je ne reconnoissois point là Mademoiselle de Ferval. Enfin son frere se leva; &, malgré tous les signes qu'elle lui faisoit de ne rien dire, il nous expliqua le mystere. Cette digne fille avoit vendu ses boucles pour payer les trois cens louis que Ferval avoit donnés à Marton & à la Femme de chambre de Juliette pour avoir les lettres de Léonor. Rien de plus noble & de plus délicat que le sentiment qui lui avoit fait faire ce sacrifice. Son frere nous montra la lettre qu'elle lui écrivit en lui donnant ses diamans. Je vous en envoie la copie. * Jugez, ma chere, qu'elle impression cet aveu de Ferval fit sur chacun de nous. Madame de Ferval fit à sa fille de tendres reproches de ne lui avoir pas fait une confidence si honorable

* *Nota.* On a placé cette lettre en son rang. Voyez Partie I. page 126.

pour elle. Pardonnez-le moi, dit-elle, ma chere maman : je connois votre ame, & je savois que vous m'auriez applaudie, mais je ne voulois point vous engager, par cette confidence, à me rendre ce que j'avois donné. Je comptois bien vous le dire un jour ; mais depuis que j'ai connu M. le Marquis, ce secret m'est devenu plus important, & je ne voulois point vous rappeller, ni à lui-même, un pareil souvenir. Le pauvre Marquis, plus attendri qu'humilié, immobile & muet pendant cette explication, ne répondit à ces derniers mots qu'en se jettant aux pieds de cette adorable fille. Il avoit le visage collé sur ses mains. Mademoiselle de Ferval le força de se relever. Je ne croyois pas, lui dit-il, pouvoir vous aimer & vous respecter davantage ; mais ce dernier trait, où votre cœur est peint, me prouve qu'avec vous on ne peut donner des bornes à l'amour & au respect. Et toi, dit-il, en embrassant Ferval, vertueux & tendre ami, toi dont le sang a coulé pour moi & par mes mains, grand Dieu ! falloit-il encore joindre à ta sublime générosité celle de ta sœur ? Comment puis-je jamais reconnoître tant de bienfaits ? Que de souvenirs amers se mêlent à ma joie ! Oublierez-vous. Mademoiselle, oublieras-tu, cher ami, que je fus si foible, lorsque vous étiez si grands ? Ses pleurs l'interrompirent ; il ne dit plus que des mots entrecoupés par ses sanglots. Mademoiselle de Ferval chercha plusieurs fois à tourner la conversation sur d'autres objets ; mais cela ne fut pas possible. Ces discours nous conduisirent à parler de Léonor. Le Marquis saisit cette occasion de répéter ce que j'avois déja dit à Madame de Ferval. Il nous a montré de plus une lettre qu'il reçut de cette fille le jour même que j'étois seule ici, & qu'il étoit si troublé

Cette lettre nous appris l'état où elle eſt réduite, malade à Bains, ſans ſecours, ſans reſſources. C'eſt par le conſeil de Valville, qu'elle eſt venue pour ſéduire de nouveau le Marquis, & empêcher ſon mariage. Il nous a dit ſa réponſe : elle eſt ſeche ; mais il lui a envoyé 25 louis. Mademoiſelle de Ferval a eu pitié de cette malheureuſe : elle a dit à votre frere qu'elle trouvoit la réponſe trop dure. Ah ! ciel, a-t-il dit, dans l'état où j'étois, pouvois-je lui parler autrement ? Elle l'a prié d'envoyer à Bains ſavoir des nouvelles de Léonor. Elle a voulu abſolument qu'on engageât les gens chez qui elle loge à ne point ſouffrir qu'elle partît d'ici avant huit jours. Je ne ſais quel eſt ſon projet ; mais il ne peut être que bon. Elle s'eſt informée enſuite de ce que c'étoit que ce M. de Valville. C'eſt, a dit le Marquis, une ancienne connoiſſance, car il ne mérite pas le nom d'ami ; je l'ai pourtant beaucoup aimé, & j'avoue que je l'ai cru pendant long-temps un conſeil excellent pour vivre dans le monde : ſon air aiſé m'avoit ébloui. Il nous a conté tout ce que je ſavois de cet homme ; mais j'ai obtenu, à force d'inſtances, qu'il nous lût quelques-unes de ſes lettres ; j'avois une curioſité extrême de les voir. Elles ſont en vérité originales. Je ne crois pas qu'on puiſſe avoir le cœur plus gâté & l'ame plus petite. Il a tout l'eſprit qu'il faut pour ſoutenir le ton du jour & pour embellir le vice. Mademoiſelle de Ferval, après avoir entendu tout ce détail avec le plus grand étonnement, dit au Marquis : quoique je n'aie encore aucun titre, Monſieur pour obtenir que vous me faſſiez des graces, j'oſerois cependant vous demander celle de renoncer à tout commerce avec un homme auſſi profondément vicieux ;

car il faut l'être, ce me semble, au dernier dégré, pour se faire l'Apôtre du vice. Du reste, a-t-elle ajouté en souriant, ce n'est pas vengeance de ma part : ce M. de Valville ne me connoît pas ; & je me flatte que vous ne me croyez pas jalouse de son suffrage. Il a peut-être eu pour vous toute l'amitié dont son cœur est susceptible, je lui en sais gré. Mais on est en droit de juger de nous par nos amis, & vous ne voudrez pas qu'un homme de ce caractere passe pour être le vôtre. Je n'aurai jamais d'ami, lui a répondu le Marquis, qui ne le soit de ma femme.

Adieu, ma Chere Comtesse ; votre frere vous prie de tout préparer pour recevoir Madame de Ferval & toute sa famille, qui accompagneront à Paris les jeunes époux. Nous n'attendons plus qu'après ce que vous nous devez envoyer : sans doute toutes ces formalités sont remplies. J'ai presqu'autant d'empressement que le Marquis de voir cette union formée. Jugez d'après cela si je l'aime. Pour vous, ma chere, je ne vous parle plus de ma tendre amitié.

LETTRE CXXXIV.

De Madame de Saint-Sever au Marquis.

A Paris, 18 Août.

SOyez heureux, mon cher frere, tous mes vœux ſont accomplis. Une femme vertueuſe & charmante eſt le plus grand des biens Je rends graces au Ciel de vous avoir réſervé un deſtin ſi fortuné. Je ne réponds aujourd'hui à Madame de Narton, qu'en lui envoyant tous les actes néceſſaires pour achever cet ouvrage au gré de ſa vive amitié. Mon mari vous embraſſe. Nous ſommes bien fâchés l'un & l'autre de n'être pas témoins de votre bonheur ; mais nous aurons bientôt ce plaiſir. Je le ſouhaite ardemment, & je vais tout faire préparer pour votre arrivée.

LETTRE CXXXV.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Ferval, 26 Août.

J'Arrive de l'Autel, je ſuis le plus fortuné de tous les hommes. Madame de Narton ſe charge de vous faire les détails. Mademoiſelle de Fer... Que dis-je? ma chere femme vous embraſſe. Adieu. Je ne ſais ce que j'écris ; mais je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE CXXXVI.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Ferval, 27 Août.

Hier, ma chere Comteſſe, fut le beau jour qui rendit heureux votre frere : nous reçûmes la veille votre paquet : tout étoit prêt. Madame de Ferval eut avec ſa fille un entretien ſi tendre, ſi raiſonnable, que je crois devoir vous en faire part. Vous le préfériez, je crois, aux détails de la nôce, où d'ailleurs la magnificence n'a point regné, mais, ce qui vaut bien mieux, la joie pure de l'innocence.

Vous allez entrer dans un état nouveau, ma chere fille, dit à Mademoiſelle de Ferval ſa digne mere. L'attachement qu'à pour vous le Marquis, ſes vertus, ſon caractere banniſſent de mon eſprit toute frayeur : vous ſerez heureuſe ; mais apprenez les moyens de conſerver ſon amour & votre bonheur. Vous ne m'avez jamais quittée, ma fille ; vous êtes accoutumée à une vie tranquille & douce. Mes careſſes ont fait juſques ici votre félicité : vous les méritiez. Vous avez rempli vos devoirs ; mais ces devoirs étoient ſimples & faciles. Votre bonheur ne dépendoit que de vous ; & après avoir fait tout ce que vous deviez, vous n'aviez plus d'inquiétude. Vous n'avez jamais eu à combattre l'humeur, l'entêtement, les paſſions vives dans les perſonnes avec leſquelles vous avez vécu. Vous ſaviez que j'obſervois tout, & que j'aplaudiſſois à tout ce qui

étoit bien: cet encouragement eſt flatteur. Une mere tendre ne vit & ne reſpire que pour ſes enfans: elle voit avec enthouſiaſme leurs bonnes qualités, & enviſage leurs défauts avec indulgence. Un époux, ma fille, n'a ſouvent pas les mêmes yeux. Il faut vivre pour lui. Notre partage, ſur-tout dans le mariage, c'eſt la douceur, la complaiſance, les attentions tendres, & tout ce qui peut attirer la confiance & l'attachement. Tu trouveras au fond de ton cœur tous ces moyens: mais, ma chere, ne ſaurois-tu faire uſage dans des circonſtances accablantes? Comment ſoutiendrois-tu le dégoût, la colere, le mépris de ton mari? Une femme tendre, vertueuſe & raiſonnable, qui, malgré tous ſes efforts, ſe voit en bute à la mauvaiſe humeur d'un époux; qui n'a jamais la douceur de s'entendre applaudir ſur les meilleures actions; qui même eſt obligée de les cacher, & de paroître avoir des torts pour ſe faire ſupporter; qui dérobe ſon malheur à tous les yeux; qui, faiſant ſans ceſſe le ſacrifice de ſa volonté, cherche encore à faire tomber ſur elle les fautes qu'elle n'a pu empêcher; une femme qui, ne prenant des loix que de la vertu & de la raiſon, ne peut parvenir à faire aimer cette vertu, à faire entendre cette raiſon, malgré ſes ſoins & la douceur perſuaſive, qui tâche au moins de ſauver les dehors, & de faire paroître ſon mari vertueux & raiſonnable; qu'une telle femme eſt grande? qu'elle eſt eſtimable? mais qu'elle eſt malheureuſe! Aurois-tu ce courage?

Ah! ma mere, dit la fille, je n'éprouverai jamais un ſort ſi cruel. Je le ſais, dit Madame de Ferval; je te l'ai déja dit, le bon eſprit, l'attachement du Marquis de Roſelle & ſes vertus m'en répondent; mais que la comparai-

son que tu seras à portée de faire de ton sort, avec celui de tant de femmes qui méritoient d'en avoir un aussi heureux, serve à te faire sentir toute la douceur du tien, & à te mettre en garde contre tout ce qui pourroit altérer un si grand bonheur. Mon dessein n'est pas de t'effrayer ni de t'attrister; ce seroit une cruauté sans objet; mais, ma chere, les esprits changent quelquefois; le meilleur caractere peut, par des événemens qu'on ne prévoit pas, s'altérer & devenir difficile, l'amour ne dure pas toujours; il faut le préparer à tout. Je ne connois d'autres ressources à une femme estimable que la patience & le courage. Si tu t'appercevois que ton époux fut moins tendre pour toi, qui te retirât sa confiance, qu'il la donnât même a quelqu'autre, redouble alors de soins & d'attentions, ne prodigue pas des caresses qui pourroient être importunes, laisse-lui entrevoir une douleur tendre, mais sur-tout, dans quelque circonstance que ce puisse être, il n'en faut jamais venir aux reproches, quelque polis, quelque tendres qu'ils soient, ils peuvent faire dans le cœur d'un époux des plaies qui ne se referment point. Si par un malheur dont je ne puis supporter l'idée, & qui n'arrivera point assurément, ton mari s'attachoit à quelqu'autre femme... Ah! ma mere, répondit-elle vivement, j'en mourrois peut-être de douleur; mais comme je l'aimerois toujours, je n'emploierois avec lui que ma tendresse; je tâcherois de regagner toute son affection, & je ferois mon possible pour lui laisser croire que j'ignore mon malheur. Ces sentimens sont très-bons, répondit la mere: il est cependant des circonstances où l'on ne peut dissimuler; qu'une tristesse douce, sans plaintes, sans aigreurs, sied bien

alors ! Un air de dédain, de gaieté, eſt très-déplacé dans ces conjonctures : il marque un détachement très-grand, ou beaucoup d'orgueil. Une épouſe vertueuſe & tendre eſt affligée, & ſe trouve humiliée d'un tel malheur. Ces ſentimens ſi naturels ſont obligeans pour ſon mari : qu'elle les lui laiſſe voir, c'eſt aſſez. Qu'il ne lui échappe jamais en préſence de cet époux rien d'aigre, rien d'ironique, ni ſur ſon compte, ni ſur celui de l'objet qu'il aime : le mieux eſt de n'en point parler. La coquetterie eſt une reſſource affreuſe ; quelques femmes l'emploient ; elles eſperent ramener leurs maris par la jalouſie ; elles avoient perdu leur amour, elles perdent leur eſtime, & alors il n'y a plus d'eſpoir.

Eſt-il rien de plus cruel encore que le ſort d'une perſonne vertueuſe unie à un homme jaloux. Qu'elle ſe retire du monde, qu'elle s'arme de douceur & de patience, & ſur-tout qu'elle ne ſe plaigne pas. Cette ſituation eſt terrible : tu ne l'éprouveras pas, mais, ma fille, quelque heureuſe que ſoit une union il n'eſt pas poſſible qu'il ne s'éleve quelquefois de petits nuages, parce qu'on ne peut ſur tous les points être du même avis. Alors quand la vertu n'eſt point bleſſée par les choſes qu'un mari exige, quand elles ne ſont point directement oppoſées à la raiſon, il faut céder, & ſacrifier ſon opinion à la paix, & à la ſoumiſſion pour laquelle nous ſommes nées. Il eſt horrible d'élever les filles dans l'idée qu'elles deviennent leurs maîtreſſes en ſe mariant ; elles contractent au contraire la plus grande dépendance. Il faut leur apprendre les moyens de rendre cette dépendance douce, & d'en former le lien de leur union. Nous n'avons que le droit de faire à nos maris des remontrances, mais nous l'avons ce

droit. Il faut savoir en user. Quand une fois on possède la confiance de son mari, & qu'on la mérite, on est bien puissante. Céder gaiement dans les petites choses qui n'intéressent que soi; réserver le pouvoir qu'on a sur lui, pour les occasions importantes dans lesquelles il prendroit un travers nuisible, tâcher sans avoir l'air de vouloir le convaincre, de l'en faire revenir par la persuasion qui naît de la raison présentée avec les graces de l'amour & de la douceur; voilà le charme qui nous donne un empire préférable à tout autre, empire dont il ne faut jamais se prévaloir ni au dedans ni au dehors. Dans l'administration domestique, qui est de notre ressort, nous pouvons user plus librement de notre autorité. Dans tout ce qui doit être régi par le mari, comme toutes les affaires d'éclat, y eussions-nous la plus grande part, nous devons en laisser tout l'honneur à nos époux. Il est des cas particuliers que je ne puis prévoir, & que j'excepte.

En un mot, mon enfant, le mariage est un état de soins & de sacrifices; & sans le sentiment qui rend tout aisé, il est bien difficile d'en remplir les devoirs, même avec de la vertu. Les obligations sont sans doute réciproques; mais nous sommes appellées à des soins particuliers. La nature en nous donnant plus de graces, plus d'aménité, plus de délicatesse, nous apprend que c'est à nous à mettre les attentions, les complaisances, les égards dans ce commerce, d'où nous retirons en échange les fruits de la protection & des travaux plus importans des hommes. La force est leur partage, la douceur est le nôtre, & la force ne résiste point à la douceur. Obéissons pour regner; assujettissons-nous aux petites choses, pour jouir des grandes; ne nous affligeons

geons pas, si les hommes n'ont pas pour nous les mêmes attentions : ils n'en sont pas susceptibles ; s'ils l'étoient, nous n'aurions plus aucun avantage sur eux. Des soins importans les occupent : le soin de plaire, que l'on remplit par les attentions délicates, doit-être notre premier objet. Je ne dis point d'employer la coquetterie ; elle est méprisable vis-à-vis de tout le monde ; elle est indécente à l'égard d'un mari. D'ailleurs je n'ai garde de blâmer un art innocent qui n'a pour but que d'entretenir son amour ; au contraire, j'invite les femmes à ne jamais le négliger, il est nécessaire jusques dans le plaisir. Mais, mon enfant, je ne puis te donner là-dessus que des idées générales & vagues. Croyez, maman, a dit Mademoiselle de Ferval, que dans toutes les circonstances j'aurai recours à vos conseils, & j'obéirai à vos ordres... Mes ordres ! Tu n'auras à en recevoir que de ton mari. Du jour où tu vas te marier, mon autorité cesse... Quoi, ma chere maman !... Ne t'afflige point, ma fille ; ta mere ne sera plus que ton amie, mais une amie tendre, consolante, utile peut-être. C'est un bonheur pour toi que je connoisse les bornes de mon pouvoir. Si j'exigeois de toi une chose contraire à la volonté de ton mari, ne balance point, c'est à lui que tu devois obéir, à moins que l'honneur & la vertu ne te le défendissent. Accoutume-toi, ma fille, à cette idée d'obéissance. Elle soutient l'ame dans les occasions où un mari prendroit le ton impérieux. Quand elle t'engageroit à faire plus que ton devoir n'exige, il n'en résulteroit qu'un bien. Le Marquis a trop d'esprit, trop de politesse, trop d'affection & d'estime pour toi, pour prendre jamais le ton de maître ; mais tu devras lui en tenir compte, ce

ſera un motif de plus à ta reconnoiſſance.

Le Marquis vint nous interrompre. Je lui dis en riant qu'il devoit des remerciemens à Madame de Ferval, ſur les leçons qu'elle venoit de donner à ſa fille. Eſt-ce que Mademoiſelle de Ferval en a beſoin, a-t-il dit? Ce ſeroit à moi à en demander, ſi l'amour ſeul n'étoit le meilleur des maîtres. Mais, ajouta-t-il, en regardant avec un air de fineſſe & de douceur cette charmante perſonne, ce ſeroit préſumer trop d'eſpérer que cet amour pût être auſſi fort dans ſon cœur que dans le mien.

Quoi, dit Madame de Ferval, vous en pouvez douter! je vais bientôt vous en donner la plus forte preuve; & au même inſtant elle remit au Marquis une lettre adorable que ſa fille lui écrivit chez moi. Avant qu'il nous eût déclaré ſa paſſion, elle avoit appris la ſienne à ſa mere. Il regne dans cet aveu une candeur, une vertu, une tendreſſe qui nous émut tous. Votre frere étoit dans un tranſport de joie difficile à exprimer. Vous devinez combien, après cela, notre ſouper fut gai.

Hier, jour du mariage, tous les payſans de nos hameaux vinrent ici. Les filles parées de fleurs, les hommes avec des fuſils, des tambours, des violons, nous eſcorterent, pour conduire nos Amans à l'Autel. Le Prêtre, les témoins, tous pleuroient de joie pendant la cérémonie. Nous revînmes avec le même cortege. Madame de Ferval diſtribua de l'argent aux pauvres, des rubans à tous, & fit ſervir tout le monde à différentes tables, ſous des arbres, dans la tour du château. Cette Dame eſt adorée ici pour les biens qu'elle fait. Quand un des habitans de ſa terre eſt pauvre, & qu'il a plus de quatre enfans, elle ſe charge des autres, elle les fait nour-

rir, habiller & instruire à ses frais ? elle étend encore sa bienfaisance sur beaucoup d'autres objets ; les vieillards, les malades reçoivent secrétement ses secours. Sa fille la secondoit habilement dans toute ces œuvres. Aussi ces pauvres gens ne cessoient-ils de demander au Ciel ses plus précieuses bénédictions pour nos époux. Le plaisir, & la gaieté ne sont pas des mots synonimes, ma chere : la tendresse n'est point gaie. Hier nous ne songeâmes à aucuns divertissemens ; j'eus presque toujours des larmes dans les yeux, & je puis vous jurer que ce jour fut un des plus doux de ma vie. Nous sommes encore tous dans ce ravissement : partagez-le, chere Comtesse.

Voilà une lettre d'une longueur extrême, mais elle ne peut vous ennuyer. Je connois votre cœur ; eh ! sans cela vous aimerois-je comme je fais ?

LETTRE CXXXVII.

De Madame la Marquise de Roselle à Léonor.

A Ferval, 28 Août.

CE n'est guere que de ce jour, Mademoiselle ; que l'intérêt que je prends à votre état peut vous être de quelque utilité. Je ne perds point de temps : les momens sont longs quand ils sont douloureux. Que la qualité d'épouse du Marquis de Roselle ne me rende point à vos yeux un objet de haine ou d'effroi. Mon premier soin est d'adoucir l'horreur de votre situation. Dites-moi ce que je dois faire pour

vous. Si vous vouliez me confier votre sort, je vous procurerois une vie douce, honnête & aisée ; mais pour la goûter, il faudroit que le Ciel vous fît des graces particulieres, qu'il n'accorde pas toujours. Je ferois au désespoir de vous gêner : je sais que faire du bien à quelqu'un malgré lui, ce n'est point lui en faire. Si le genre de vie que je vous propose, & pour lequel il faut autant de tranquillité & d'amour pour la vertu, que de pureté dans les mœurs, si ce genre de vie peut vous être agréable, je vous assurerai le sort le plus doux. Si le Ciel n'a point encore touché votre cœur, si vous sentez des dégoûts insurmontables pour la retraite, je ne vous forcerai point d'aller vous y ensevelir, en vous menaçant de ne rien faire pour vous. Non. Si vous voulez rentrer dans le monde, j'aurai soin de votre retour à Paris, & de vous y procurer des secours. Mais si vous acceptiez ma premiere proposition, tout mon desir seroit de vous rendre heureuse, & de vous faire goûter les avantages de la vertu. Il est des foiblesses que les hommes, même ceux qui les ont fait naître, ne pardonnent point ; mais Dieu, plus indulgent, accorde au repentir sincere un généreux pardon. Jettez vous dans ses bras, c'est tout ce que je souhaite. Répondez-moi, je vous prie, après une sérieuse réflexion. Je vous laisse huit jours pour vous décider. Je desire bien sincérement de contribuer à votre bonheur.

LETTRE CXXXVIII.

De Léonor à Madame la Marquise de Roselle.

A Bains, 29 Août.

HÉlas ! Madame, puis-je le croire ? C'est vous qui daignez vous intéresser à mon sort, vous abaisser à écrire à une malheureuse... Mes pleurs baignent mon visage... L'aurois-je jamais pensé, que ce seroit vous qui me tendriez une main secourable ? Ma reconnoissance est si grande, que mon cœur n'y peut trouver d'expression. Ma misere & vos secours ne sont pas ce que je sens le plus vivement, c'est votre bonté qui me touche jusqu'au fond de l'ame. Ah ! quel cœur seroit assez vicieux pour ne pas adorer la vertu, quand vous la présentez ? Vous l'avouerai-je, Madame ? Je m'en étois fait une idée terrible, de cette vertu. Hélas ! on ne me l'avoit montrée que dure, hautaine, inexorable ; c'est la vôtre que j'aime ; c'est à cette vertu douce & compatissante que mon cœur se rend ; ce n'est que devant vous, Madame, que j'ose en prononcer le nom... Ah ! quelle différence de vos tendres discours à ceux qu'on m'a toujours tenus ! Est-il besoin de réfléchir pour vous répondre, Madame ? Il ne faut que sentir. Je me jette à vos pieds, je remets ma destinée entre vos mains ; & ne craignez point d'hypocrisie de ma part ; je renonce d'avance à vos bienfaits, si je puis m'en rendre indigne, mais si l'avenir peut à vos yeux effacer le passé... Madame, je connois bien

mal encore cette vertu que vous me faites adorer ; mais l'envie de justifier vos bontés, me rendra tout possible. Hélas ! je ne vois encore que vous, Madame ; mon cœur n'est pénétré que de reconnoissance : vous avez dévancé les faveur du Ciel ; mais je les mériterai peut-être, en me rendant digne des vôtres. J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect, &c.

LETTRE CXXXIX.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Ferval, 9 Septembre.

SAvez-vous, Madame, quel est le premier objet dont Madame de Roselle s'est occupée après son mariage, quelle grace elle a demandée à son mari, quel bien elle a fait ? Ç'a été de retirer Léonor de la misere & du vice, de lui faire assurer une pension de 1500 liv. pour vivre dans un Couvent de Nancy, & de l'y faire conduire avec des circonstances qui toutes sont de nouveaux bienfaits. Le Marquis a fait éclater un plaisir vif à satisfaire le desir de sa femme. Ferval qui ne peut pas oublier la conduite & le caractere de Léonor, en louant la bienfaisance, blâmoit le bienfait, comme un encouragement au vice, & comme une sorte de vol fait aux honnêtes malheureux. Madame de Roselle a dit qu'elle ne prétendoit pas donner cette action pour modele, & qu'elle avouoit que dans cette générosité, elle avoit un peu cherché sa satisfaction particuliere ; qu'il fal-

loit lui pardonner ce retour sur elle ; que les circonstances déterminoient les bienfaits, & que s'il y avoit un honnête homme à secourir, elle trouveroit peut-être encore sur qui reprendre les secours qu'elle lui auroit dérobés pour Léonor ; que si cet exemple, fait pour être ignoré, pouvoit encourager au vice quelque ame déja décidée sans doute à l'embrasser, c'étoit du moins un bien certain, que de retirer quelqu'un du crime, & que tout avoit ses inconvéniens ; qu'elle avoit annoncé au Couvent Léonor sur un ton honnête, pour qu'une bonne réputation l'encourageât à une bonne conduite ; que d'ailleurs elle n'étoit point juge ; qu'elle n'avoit été que solliciteuse, & qu'on l'avoit exaucée. Cependant Ferval, à qui nous nous joignîmes, gagna que la pension cesseroit, si Léonor quittoit le Couvent sans le consentement du Marquis. Cette fille a été conduite à Nancy : elle n'a fait que pleurer d'attendrissement pendant toute la route.

Voilà, ma chere amie, l'usage que votre belle-sœur fait de ses nouveaux avantages. Elle brûle d'impatience de vous embrasser & de mériter votre amitié. Vous la verrez bientôt avec toute sa famille ; & moi je resterai ici seule avec les plus délicieux souvenirs. Mes affaires ne me permettront de retourner à Paris qu'au commencement de l'année, j'y retrouverai Madame de Ferval, & je partagerai votre joie. J'ai joui, il est bien juste que vous jouissiez à votre tour. Nous ne serons ensuite qu'une famille & un bonheur commun, quand je serai délivrée de mes embarras.

LETTRE CXL.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, premier Novembre.

CE n'eſt pas aſſez, chere amie, que je vous aie fait ſavoir l'heureuſe arrivée de nos voyageurs, & que vous ſoyez informée de la ſanté de tous; il faut à mon cœur quelque choſe de plus. Malgré les embarras & les plaiſirs où je ſuis livrée, je ne puis réſiſter au deſir de vous remercier, plus tendrement que jamais, du préſent ineſtimable que nous avons reçu de vos mains. Ma belle-ſœur eſt adorable; elle a aſſez d'attraits pour pouvoir le diſputer aux plus belles, & aſſez de vertus pour pouvoir ſe paſſer de beauté. Je l'examine à tous les inſtans, dans toutes les circonſtances, & je découvre toujours en elle quelques nouveaux traits de mérite. Elle me ſemble réunir toutes les ſortes d'eſprits. Chacun peut croire qu'elle a le ſien, tant elle ſait ſe mettre à l'uniſſon. Ce n'eſt point un effet de l'art, ſa bonté ſeule lui donne ce talent. Avec moi, par exemple, elle eſt tendre & careſſante: avec Monſieur de Saint-Sever elle eſt gaie, elle rit, elle badine, elle ſe prête de bonne grace à la plaiſanterie. Perſonne ne ſaiſit comme elle l'à propos du moment. Depuis près d'un mois qu'elle eſt ici, elle a toujours pris le ton qu'il faut avec toutes les perſonnes qu'elle a vues. Elle a l'air timide; mais c'eſt une timidité charmante, qui ne prend rien

rien sur l'agrément, & qui sait l'augmenter; cet air intéresse & ne dépare point. Quoique timide, elle ne se déconcerte jamais. Toute aimable qu'elle est, elle n'a point de prétentions; elle cherche à plaire, & point du tout à briller. Comme elle ne craint point d'avoir l'air Provincial, elle ne l'a point. Voilà l'avantage de cet air naturel que tout le monde aime, & que si peu de femmes conservent ici. Madame de Ferval, que je respecte de tout mon cœur, est à Paris comme vous me l'avez peinte au fond de son château. Ses deux autres filles sont le modele des jeunes personnes; elles égaient, elles animent notre société. Jamais de caprices, jamais d'humeur, toujours l'air content. Reconnoissantes & charmées des moindres attentions qu'on a pour elles, elles n'en exigent point, & ne s'imaginent pas qu'on doive les compter pour quelque chose. Cela est d'autant plus estimable en elles, que leur mere ne les oublie pas un instant; mais elle leur a sans doute appris qu'on peut les oublier, & qu'elles ne s'en devroient point étonner.

Voilà Monsieur de Saint-Sever qui lit pardessus mon épaule, qui me prie de lui céder la plume. Je retourne auprès de ces Dames, & je vous laisse mon mari. Adieu, ma chere.

* Vraiment, Madame, je suis amoureux moi de ma belle-sœur, de sa mere, de ses sœurs, de toute la famille. Ces petites filles, par exemple, elles ne sont ni contraintes ni embarrassantes dans la société, & vous auriez vrai-

* Le reste de cette Lettre est de Monsieur de Saint-Sever.

ment du plaisir à voir comme je joue de bon cœur avec elles. Madame de Ferval, voilà une femme ; elle a un air tout à la fois noble & simple ; je ne sais pas comment elle fait, mais elle en impose & on l'aime. Je crois bien que nos élégantes, avec leurs afféteries & leurs grimaces, ont trouvée des défauts à nos Provinciales ; mais elles n'ont pas osé le dire ; elles n'ont fait que louer. Et Valville *l'Agréable* s'est présenté trois fois à la porte du Marquis ; mais on y avoit mis bon ordre. Il auroit volontiers forcé la garde ; car il mouroit d'envie de voir Madame de Roselle. Enfin il s'est battu en retraite, & il s'est contenté d'aller lorgner notre mariée à l'Opéra. Il l'a trouvé *jolie, d'honneur jolie ;* &, après être adroitement parvenu à faire passer par d'autres mains à Mde. de Roselle l'hommage qu'il rend à sa beauté ; il a tenté de nouveau sa porte, mais toujours le même succès. *C'est dommage ; car elle est bien, mais très-bien. Je n'en augurois pas mal. On l'auroit façonnée. Il y a là l'étoffe d'une femme à la mode. Mais la pauvre petite femme ! De Roselle est jaloux, je la plains, il va chasser de chez lui la bonne compagnie, il enterrera sa femme avec sa sœur. La pauvre enfant ! Ce sera une vertu, une Madame de Saint-Sever, voyez la belle chose* Vous savez, Madame, combien nous sommes offensés de ces injures. Madame de Roselle a exigé de son mari qu'il mépriseroit toutes les épigrammes de ce joli Monsieur. C'est une femme singulière. Croiriez-vous que je n'ai vu ni entendu, ni Marchandes de modes, ni Marchands, ni Bijoutiers, ni tout cet attirail qui fait le bonheur des jeunes mariées & le tourment de ceux qui les environnent ? Les emplettes se font

faites comme un mauvais coup le matin à la sourdine, sans que je m'en sois apperçu : voilà qui est charmant, qu'en pensez-vous ? On dit que Madame de Roselle trouvoit toujours trop beau pour elle, & jamais assez lorsqu'elle achetoit pour les autres. Oh, Madame, on en fait peu de ces femmes-là, sur-tout dans ce pays-ci. En vérité, j'imagine que nos femmes ne se croiroient pas bien mariées, à l'être avec si peu de fracas & d'appareil. Enfin, il ne paroît qu'il y ait eu des nôces, qu'à la joie qui brille sur tous les visages. Nous sommes tous d'un contentement, d'une alégresse comme si nous venions de renaître. Je vous en rends, Madame, les actions de grace les plus vives. Vous nous avez fait un présent inestimable, & je ne puis vous offrir en revanche que l'attachement, la reconnoissance, & le respect avec lequel, &c.

LETTRE CXLI.

De Madame de Narton à Monsieur & à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 15 Novembre.

QUe vos sentimens pour Madame de Roselle & pour sa famille me donnent de joie, mes chers amis ! Qu'ils m'affectent vivement, quelque préparée que j'y fusse ! Je suis fiere d'avoir eu quelque part à cet événement. Je ne veux pas vous distraire de vos plaisirs par le détail des miseres qui m'occupent ici. Les momens sont précieux, quand ils sont agréa-

bles, comme les vôtres le sont à présent. Je me flatte d'être bientôt en état d'aller m'entretenir avec mes bons amis, qui me tiennent lieu de famille. Voilà une lettre de Léonor au Marquis ; qu'est-ce qu'elle contient ? J'en suis curieuse. Cette fille mene actuellement une vie exemplaire, tant est puissant l'empire de la vertu bienfaisante ! Mille & mille tendres complimens. Je prie M. de Saint-Sever de vouloir bien s'en charger auprès de ces Dames.

LETTRE CXLII.

Du Marquis de Roselle à Madame de Narton.

A Paris, 20 Novembre.

MAdame, vous connoissez mon cœur & le prix du bienfait que j'ai reçu de vous : je n'ai pas besoin de vous exprimer ma reconnoissance, mon amour & le sentiment de mon bonheur lui communiquent leur enthousiasme. Croiriez-vous, Madame, que j'ai encore une grace à vous demander à l'égard de ma divine femme ? Elle me désespere par son air de réserve & de soumission qui m'humilie. Vous la connoissez, Madame, & je me connois ; n'est-ce pas à moi à suivre en tout ses conseils & ses volontés ? Y a-t-il des hommes assez barbares pour ne pas sentir que la supériorité des talens, de l'esprit, de la raison & des vertus, donne aux femmes qui l'ont reçue du Ciel, des droits qu'ils reclament si souvent avec autant de dureté que d'injustice ? Agréez les tendres hommages des heureux que vous avez faits, & de

tous ceux qui s'intéreſſent à leur bonheur. J'ai l'honneur de vous envoyer la lettre de Léonor, c'eſt un beau triomphe pour ma femme. Nous attendons impatiemment le jour où votre préſence comblera notre joie.

LETTRE CXLIII.

De Léonor au Marquis.

A Nanci, 13 Novembre.

VOs bienfaits, Monſieur, me donnent le droit de vous préſenter mes hommages. Daignez recevoir les expreſſions de ma reconnoiſſance ; elle eſt vive, elle ſera éternelle. Je connois votre cœur, & je me perſuade que vous apprendrez avec plaiſir l'effet qu'ont produit ſur le mien vos bontés & celles de Madame la Marquiſe de Roſelle.

C'eſt à ſes généreux ſoins que je dois la révolution qui s'eſt faite dans mon ame. Dès l'inſtant qu'elle daigna s'intéreſſer à mon ſort, la grandeur de ſes vertus me pénétra ; je ſentis le regret de me trouver indigne de ſes bienfaits. Son indulgente bonté me fit voir, avec plus d'horreur que les plus amers reproches n'auroient pu le faire, l'ignominie de ma conduite paſſée ; mais cette horreur n'étoit pas du déſeſpoir. Je me jettai dans les bras de votre digne épouſe ; je la regardai comme un Ange deſcendu du ciel. Ses attentions, pour me procurer dans le ſéjour que j'habite le ſort le plus doux, ont achevé de me deſſiller les yeux, & de me montrer la vraie vertu dans tout ſon

éclat. Je vous avoue que ce qui m'a le plus touchée, ç'a été de voir que par ses soins bienfaisans, je jouis dans cet asyle respectable d'une considération qu'on ne m'accorde, hélas ? que parce qu'on ne m'y connoît point. Ma plus grande crainte étoit d'y essuyer des mépris que j'ai tant mérités ; mais les égards qu'on a pour moi deviennent aussi mon supplice. Le contraste des vertus que je vois pratiquer, avec les vices où j'étois plongées, a fait naître dans mon cœur des mouvemens que je ne puis vous peindre. Le souvenir affreux de la mort terrible de Juliette, s'est joint à tant de motifs de repentir. L'effroi, la terreur ont d'abord accablé mon ame : des sentimens plus doux ont succedé à ceux là; enfin, Monsieur, le Ciel m'a fait la grace de me donner assez de tranquillité pour sentir l'étendue de ses faveurs, & pour en espérer de plus grandes encore; c'est à les obtenir que je vais employer le reste de ma vie. Ma langueur, qui continue malgré les remedes, me fait penser que mes fautes ont abrégé mes jours ; trop heureuse que le ciel daigne agréer cette expiation !

C'étoit à Madame de Roselle que je devois rendre compte de l'effet de ses soins. Mes efforts pour entrer dans les sentiers de la vertu, sont des succès pour elle. Mais, Monsieur ; des raisons plus fortes m'engagent à vous adresser directement mes actions de graces. Je vous dois des aveux que, tout honteux qu'ils sont, l'honneur m'ordonne de vous faire. Mon premier devoir est de me montrer à vos yeux telle que j'ai été, & de vous apprendre qu'elle étoit celle dont vous avez voulu devenir l'époux. Si jamais vos enfans étoient assez

malheureux pour se laisser séduire par mes semblables, lisez leur ma lettre. Qu'ils y voient que l'intérêt seul me dictoit ce que je vous disois de plus tendre : que je ne vous aimois point : que m'étant vendue à la débauche dès mes plus jeunes années, mon cœur n'étoit susceptible d'aucun sentiment délicat : que je vous aurois trahi à chaque occasion pour un homme ou plus riche ou plus prodigue : qu'après avoir séduit une foule de jeunes gens par les attraits de la volupté, après avoir corrompu leurs mœurs, & consumé leur fortune, je méditai de conquérir la vôtre : qu'attentive aux progrès de votre passion, j'eus recours aux manèges de l'intrigue, à l'hypocrisie de vertu, & vous amenai au point de vous avilir jusqu'à vouloir m'épouser publiquement. Voilà ma plus grande noirceur, noirceur horrible, dont plusieurs exemples m'avoient donné l'idée, & contre laquelle l'autorité devroit sévir ! Quel ami vous avez dans M. de Ferval ! il m'a démasquée. Il a exposé sa vie pour empêcher la honte & le malheur de la vôtre ! il périssoit !... mais de tels événemens m'affectoient peu. J'étois accoutumée à ces horreurs. Je ne voyois dans le sang versé pour moi, qu'un nouvelle hommage rendu à mes charmes : des amis devenus rivaux s'égorgeant à mon sujet, ne me sembloit qu'un triomphe de plus. Si je n'avois craint les regards de la Justice, j'aurois été ravie de l'éclat qu'un duel répandoit sur moi, & ce sentiment fut toujours le seul qui m'occupât dans ces circonstances affreuses, que mes artifices ont rendu fréquentes. Un caprice, une fantaisie, pouvoient m'attacher par hasard à un être aussi vil que moi, avec qui j'aurois pu en liberté montrer toute

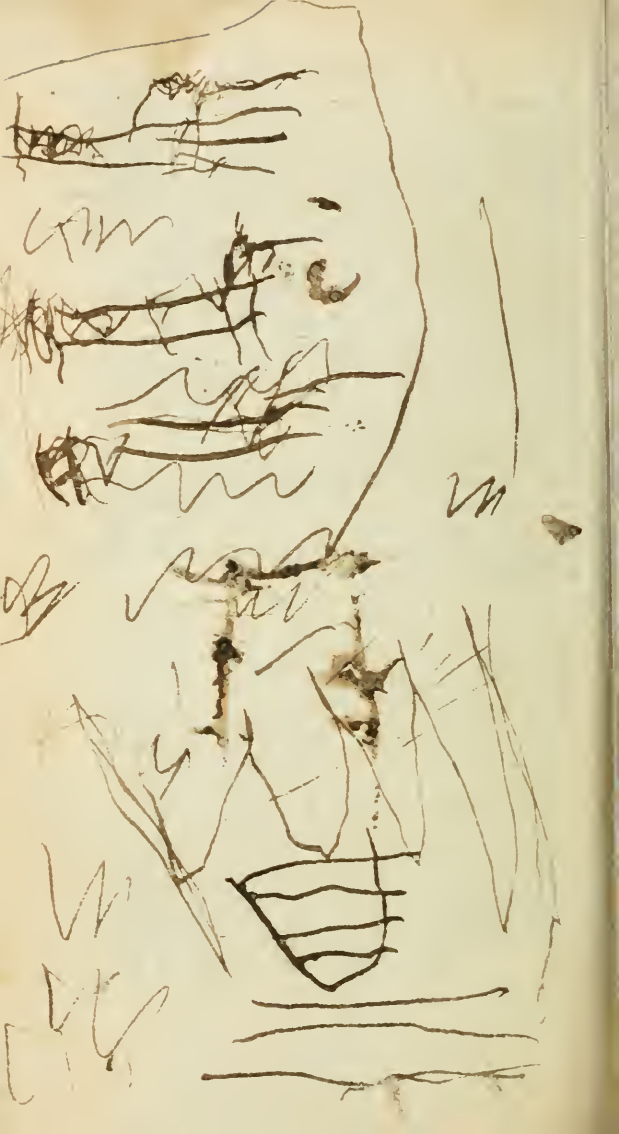
ma baſſeſſe ; ce Bizac en eſt bien la preuve ! mais jamais je n'aurois eu cette fantaiſie, ni pour vous, Monſieur, ni pour tout honnête homme. Un cœur vertueux, une belle ame n'étoient point faits pour me toucher. L'amant aimé n'eſt jamais celui qui donne ; loin de vous tenir compte de votre tendreſſe, vous ne me paroiſſiez que foible, & fait pour être dupe. C'étoit à l'ambition ſeule de devenir votre femme, que je ſacrifiois mon avarice en refuſant vos préſens. Oui, tous les traits de déſintéreſſement, de généroſité, de reconnoiſſance que j'étalois à vos regards, n'étoient que des reſſorts bas, inventés par le vice, pour contrefaire & ſéduire la vertu. Voilà, voilà, Monſieur, qu'elle étoit l'ame de cette indigne créature à qui vous vouliez tout ſacrifier !

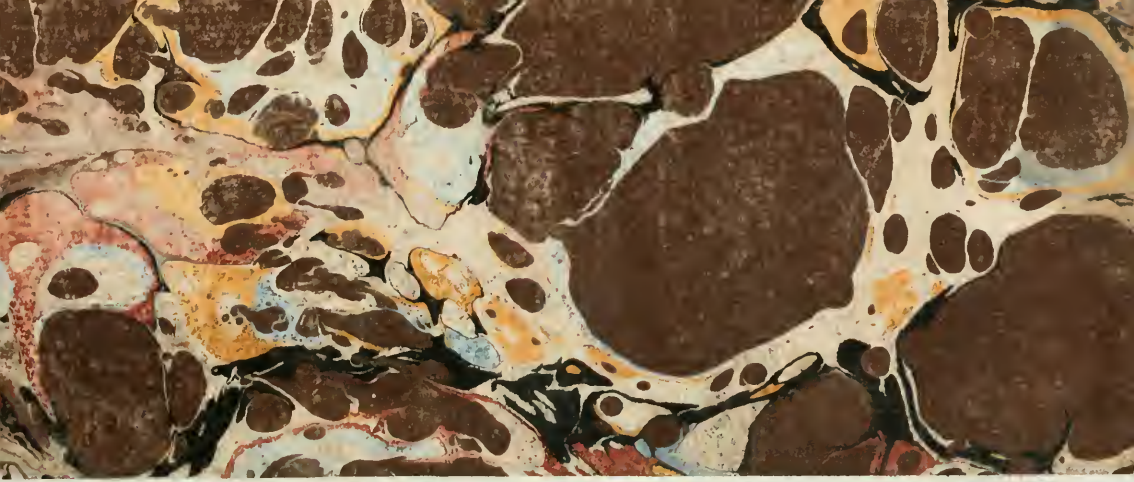
Je dois vous avouer encore que tous mes regrets, après notre rupture, ont été de n'avoir pas ſuivi la route la plus sûre pour fixer une ame telle que la vôtre. Si vous m'aviez rendu mere, s'il avoit exiſté un gage de votre paſſion, avec qu'elle adreſſe n'en aurois-je pas ſu profiter ? Immoler votre gloire à l'amour paternel ; ne vous auroit plus ſemblé un déshonneur. Sans m'eſtimer, n'ayant plus même pour moi de paſſion forte, vous n'auriez pu réſiſter aux careſſes d'un enfant qui vous auroit demandé de lui donner un pere. Cet enfant formé par mes ſoins, adroitement tendre, auroit tout obtenu de vous. C'en étoit fait, vous aſſuriez ſon état, en rempliſſant les vues ambitieuſes de ſa coupable mere. Eh ! de quel œil les témoins de mon ignominie vous auroient-ils vu ? De quel front auriez-vous pu ſoutenir leurs regards & ceux de votre famille ? Mépriſé le reſte-

de votre vie, obligé de vous dérober à la société, ou d'y essuyer chaque jour de nouvelles humiliations, le cœur plein de honte & de regrets, la mort seule eût pu finir vos amertumes. Tremblez à la vue du précipice où je vous aurois plongé !

Voilà, Monsieur, ce que mes remords, ma reconnoissance, la vertu dont vous m'avez frayé la route, voilà tout ce que ces sentimens réunis m'ont forcé de vous déclarer. Jouissez du bonheur pur qui vous a été réservé. Félicitez-vous sans cesse de vous voir arraché à mes dangereux liens, & d'avoir mérité la plus aimable, la plus vertueuse des femmes. Le cœur plein de vos bienfaits & de mes fautes, si j'ose, après tant de crimes, invoquer le Ciel pour d'autre que pour moi, je ne cesserai de lui demander pour vous, Monsieur, & pour Madame la Marquise de Roselle, ses plus grandes faveurs ; & ce sera l'emploi le plus doux du reste d'une vie prête à s'éteindre.

Fin de la seconde & derniere Partie.





PQ
1982
E44A7

Elie de Beaumont, Anne Louise (Morin-Dumesnil)
Lettres du Marquis de Roselle

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY